
ASSOCIATED MEDICAL SERVICES INCORPORATED
MEDICAL CARE BY PREPAYMENT

NOUVELLES DECOUVERTES EN MEDECINE, OU ANCIENNE MEDECINE DEVELOPPEE.

Très-utiles pour le service du Roy & du Public.

Par le Sieur DE MARCONNAY,
Docteur Médecin.

NOUVELLE EDITION



Se trouve
A LA HAYE,
Chez. P. GOSSE & J. NEAULME.
MDCCXXXI.

AU ROI

SIRE

Les effets les plus ordinaires du Soleil levant ſont de diſſiper les tenébres, les nuages & les brouillars, qui ſe ſont élevez pandant la nuit des corps ſublunaires pour offuſquer les mortels & pour empêcher qu'ils ne jouiſſent de ſes lumieres & des ſes benignes influences.

C'eſt à Voſtre Majeſté qui eſt ce Soleil levant à qui il étoit reſervé de diſſiper les ténébres qui ſe ſont élevés, dans ces derniers temps, dans la Médecine qui eſt la ſcience la plus neceſſaire pour conſerver la vie & la ſanté des hommes. Ces ténébres ſe ſont introduits depuis qu'il a plus à Mrs. de l'Ecole de partager la Médecine & la diviſer en trois parties, à ſcavoir en chyrurgie, pharmacie & en diette; Cette derniere partie n'eſt connue que de Mrs. de l'Ecole. C'eſt l'art d'extenuer les malades en leur refuſant

toutes ſortes d'alimens Il n'en eſt pas de même de la Chirurgie. Il faut rendre juſtice à ceux qui l'éxercent, qui par leurs ſoins, par leurs veilles & par leurs experiences, ſont parvenus à faire des découvertes & des operations qui autrefois auroient paſſé pour ſurnaturelles. Ils leur en reſte encore quelques-unes à faire qui ne ſont pas moins importantes, ce ſont celles des canaux par ou le ſang qui ſort du coeur eſt porté par les arteres aux éxtremitez du corps, & rentre dans les veines pour continuer & entretenir la circulation; & encore ceux qui facilitent les mouvemens des nerfs & des muſcles pour les les allonger & racourcir s'y promptement en yportant les eſprits animaux, qui font des mouvemens ſi prompts & ſi differens dans tout ce qui compoſe la machine du corps des animaux.

Mais il y a lieu d'eſperer que des deſcouvertes auſſi neceſſaires n'échape-

 rent

ront pas à leurs ſoins. Quant à la pharmacie ceux qui en font la profeſſion, ne veulent pas ſortir des routes ordinaires, qu'ils ſe ſont propoſées qui eſt de confondre les bons & ſalutaires vegetaux, avec ceux qui ſouvent n'ont aucune vertu.

C'eſt & Vôtre Majeſté, Sire, qui eſt ce Soleil levant à qui étoient reſervées ces grandes operations, en favoriſant & honnorant de ſa protection, le Traité des Panacées, & celui de la nouvelle Découverte en Médecine, ou l'ancienne Médecine developée, que je prens la liberté de Lui préſenter, ſoutenu & appuié par les ſentimens d'Hippocrate le Prince de la Médecine, & par ceux qui l'ont ſuivi entre autres par Baſtil Valantin Paracelſe & par van Helmont qui ſont les modernes; Et par ceux qui ſe laiſſent conduire par le ſens commun & la raiſon. Non ſeulement vos Sujets, mais tous les voiſins de

Votre Majesté lui en auront obligation, & la postérité se souviendra que c'est Elle qui a engagé Mrs. de l'Ecole de faire plus d'attention sur la composition des remedes qu'ils ordonnent; Voila Sire la fin que je me suis proposée en donnant au public le traité des Panacées sous l'honneur de la protection de Votre Majesté, esperant qu'Elle fera la même grace à celui qui est avec une humilité profonde.

De votre Majesté

SIRE

Le très-humble très-obeissant & très-dévoué Serviteur

DE MARCONNAY.

A MES-

A MESSEIGNEURS DU PARLEMENT DE PARIS.

MESSEIGNEURS,

Comme il n'y a point de profession où l'erreur soit plus dangereuse que dans la Medecine, puisque souvent il n'est pas permis de faillir deux fois; rien n'est aussi plus interressant pour le Public, que d'empécher les abus qui se peuvent glisser dans cette profession; il y va du bien le plus précieux dont nous puissions joüir, qui est la conservation de la santé, & même souvent de la vie. Je traite ici des fautes qui se commettent le plus fréquemment dans la Medecine, soit par l'usage des mauvais remedes, soit par le peu de connoissance que l'on a des Panacées qui sont les remedes universels; & puisqu'il est de l'utilité publique de corriger les mauvais usages qui s'y pratiquent, j'ai crû, MESSEIGNEURS, *que je ne pouvois mieux adresser ces Nouvelles Découvertes en Medecine, ou l'ancienne Medecine autorisée par*

les avis d'Hippocrate, & de Van Helmont, qu'aux perſonnes qui ſont les Peres du Peuple, & qui veillent ſi ſoigneuſement à ſa conſervation; ainſi MESSEIGNEURS, *quand je prens la liberté de conſacrer mon Livre à votre auguſte Compagnie, je ſuis le ſentiment de ces grands Hommes qui ſouhaitoient que les Magiſtrats employaſſent leur autorité pour empêcher les abus qui ſe ſont introduits dans la Medecine, & qui ont donné lieu aux farces que l'on a tant de fois fait ſur le théatre; mais quelque plaiſir qu'on ait pris à la voir publiquement tourner en ridicule, j'oſe eſperer qu'on ne ſera pas moins ſatisfait de voir traiter ſerieuſement cette matiere ſi importante, & où tout le monde a tant d'interêt; mon deſſein eſt d'engager par ce moyen Meſſieurs de l'Ecole à faire plus d'attention à la compoſition des remedes, & à les compoſer eux-mêmes pour le bien public, & l'honneur de la profeſſion; je ſçai bien que des avis ſi ſinceres, & des veritez ſi palpables vont élever contre moi la plus nombreuſe partie de la Faculté; mais qu'en pourrois-je craindre, ſi vous voulez bien* MESSEI-

GNEURS, *m'accorder l'honneur de votre protection, en agréant cet ouvrage? & comment pourrois-je ne m'en pas flatter, puisqu'il y va du bien public, & qu'en favorisant ceux qui les dévoüent, c'est engager un chacun à faire exactement son devoir; j'ose donc vous présenter avec confiance ces marques de mon Zele, en vous suppliant de recevoir la parfaite soumission & le très profond respect avec lequel j'ai l'honneur de me dire,*

MESSEIGNEURS,

Votre très-humble & très-obéïssant serviteur,
DE MARCONNAY.

AVIS AU
LECTEUR.

DAns le Livre que je propose au Public, intitulé: *Nouvelles Decouvertes en Medecine*, mon intention est de prouver par plusieurs Dissertations, que les Remedes que l'on extrait des Métaux & des Minéraux, pour conserver la vie & la santé, doivent être préferez à ceux que l'on tire des Végetaux & des Animaux; ce qui se prouve par des raisonnemens solides, confirmez par des expériences certaines.

La premiere a pour titre, Introduction à la parfaite connoissance de la vérité par les voïes naturelles, dans laquelle est le précis de la Physique des Anciens & des Modernes.

La II. Médicophysique qui contient la véritable théorie & pratique de la Médecine, où il est parlé de la vertu du Sel Sympathique ou de prompt secours, & des Teintures des Mé-

Métaux, Minéraux & Coraux, & de l'essence des Perles.

La III. Dissertation est sur la Pleurésie, qui est prouvée par une hypothése selon la Méchanique.

Et la IV. est une Dissertation sur les trois différens effets du Vin & des Liqueurs yvrantes dans l'homme.

à

Mr. de MARCONNAI,

Marconnai, ta Science eſt celle d'Hippocrate,
A ſes doctes Leçons s'égale ton savoir;
Rien ne peut réſiſter à ton divin pouvoir:
Contre toi vainement un Envieux éclate.
O combien de mortels, à voix triſte & plaintive,
Nageant dans tout leur ſang, vont voir la ſombre rive;
Noir & lugubre effet d'un funeſte * poinçon.
Ah! La commune Erreur tient notre ame captive,
Il ne faut qu'en toi ſeul chercher la guériſon.

*La Lancette



NOUVELLES DECOUVERTES EN MEDECINE,

Ou ancienne Médecine développée.

Très-utiles pour le Service du Roy & du Public.

SYSTEME nouveau, qui prouve par des expériences certaines & réiterées, les vertus des Remedes qu'on extrait des Métaux & des Minéraux, & qu'ils doivent être préferez à tous ceux qu'on tire des Végetaux & des Animaux, qu'ils produisent des effets, qui tiennent du merveilleux, & qui guerissent en très-peu de tems, comme il est prouvé par des raisonnemens sans réplique.

LE Sieur de Marconnay, Docteur Médecin établi à Metz depuis quinze ans, en continuant ses observations pour conserver la vie & la santé, a fait une découverte qui produit des

effets merveilleux : c'eſt un Sel ſympathique avec lequel il guérit en vingt-quatre heures toutes ſortes de plaïes & de bleſſures récentes, ſans qu'il arrive aucune inflammation, tant aux hommes qu'aux animaux. Les expériences qu'il en a faites & qu'il en fait tous les jours, ſont des preuves inconteſtables du mérite de ce Sel : elles ſont ſi ſurprenantes, que Monſeigneur l'Evêque de Metz, & Monſieur de Saint-Conteſt pour lors Intendant de la Province, voulurent en être convaincus par leurs propres yeux. Pour cet effet, le premier fit aſſembler dans la Salle de ſon Palais Epiſcopal tous ceux qui étoient capables d'en juger : Meſſieurs de la Faculté de Médecine qui croyoient la propoſition impoſſible, y étant aſſemblez, le Sieur de Marconnay fit apporter du vin dans un verre, dans lequel il mit la quantité de ſon Sel ſympathique : enſuite il demanda un ſujet qui ſut en état de recevoir dix coups d'épée au travers du corps ; ne s'en étant point trouvé de plus près qu'un coq qu'on prit dans une cour voiſine, il commença par lui couper une aîle qui tomba à terre, il lui perça enſuite les deux cuiſſes de part en part en deux endroits differens avec une épée, laquelle il lui paſſa au-travers du

du ventre inférieur & de la capacité de la poitrine, enforte que cet animal parut comme mort : mais ayant pris le verre de vin où il avoit mis la dose néceſſaire de ſon Sel ſympatique, il en fit avaler trois cuillerées à ce coq ; l'ayant envelopé dans une ſerviette pendant quelque tems, cet animal ſe leva une heure après ; & le lendemain il étoit parfaitement guéri de toutes ſes bleſſures qui étoient très-dangereuſes.

Cette expérience, quoique faite ſur un animal, a fait faire réfléxion que ſi les Chirurgiens dés Hopitaux des Armées du Roy avoient un auſſi prompt remede pour ſecourir ceux qui y ſont portez, ce ſeroit un grand ſoulagement pour le ſervice du Roy & du Public, & par ce moyen on conſerveroit bien de braves Officiers & de bons Soldats qui ſuccombent par les autres remedes.

Cette réflexion du Sieur de Marconnay a été trouvée très-juſte ; car il a fait comprendre à ces Meſſieurs de l'Aſſemblée, qu'on fait plus de mal aux bleſſez par les ſondes dont on ſe ſert pour connoître la profondeur des plaies, & par les inciſions qu'on fait pour y porter les tentes & les plumaceaux, que les bleſſures même. Il leur a dit la raiſon pour

laquelle on eſt ſi long-tems à guérir une plaie ; que c'eſt parce que pluſieurs croient que les bleſſures ſe guériſſent par les onguens qu'on applique à la ſuperficie, par les diétes qu'on ordonne, par les ſaignées, & par les remedes purgatifs qu'on fait prendre aux bleſſez, qui au lieu de les fortifier, les affoibliſſent ; & cela, parce qu'ils ne connoiſſent pas d'où provient la vertu qui guérit, & que c'eſt le cœur qui eſt le centre de l'animal, où eſt le principe de vie d'où ſort cette vertu ; que ce Sel étant porté par un véhicule convenable dans l'eſtomac, & de l'eſtomac au cœur, auſſi-tôt que le feu inné qui y eſt, a été ſecouru & fortifié, il renvoïe aux parties affligées & diviſées cette vertu pour les rétablir, & que c'eſt par ce moyen que la nature répare très-promptement l'harmonie du corps qui y avoit été interrompuë.

Mgr. l'Evêque de Metz & M. de Harlay Intendant, ont été ſi ſurpris de cette expérience, qu'ils en ont fait la relation à toutes les perſonnes qui ont paſſé par cette ville; ce qui a fait que pluſieurs ont été curieux de la voir. Il en a fait pluſieurs opérations à l'Intendance, en préſence de M. le Prince de Guiſe, de M. le Comte de Baviere, & de M. le Prince de

de Lambeſq, qui ont toutes réuſſi comme la premiere. Mais M. le Prince de Lambeſq & tous les Officiers de ſon Régiment ont été plus convaincus que les autres, parce que dans le tems qu'ils étoient en cette ville, il y eut un Capitaine de ce Régiment, nommé Lentillac, qui y étoit en garniſon, qui avoit reçû cinq coups d'épée, un entre autres au travers de la capacité de la poitrine, qui fut parfaitement guéri par le moyen de ce Sel, & lui en état de monter à cheval deux jours après.

En 1725. l'Auteur étant allé dans la rue Vivienne, pour avoir l'honneur de voir M. le Marquis de Breteuil Chancelier de la Reine, y ayant trouvé ſon Suiſſe qui avoit reçû un coup ſur le viſage, qui lui avoit fendu une partie du nez & de la joue, il fut guéri en vingt-quatre heures par le moyen de ce Sel, ſans qu'il y paroiſſe.

La derniere expérience qu'il en a faite, ce fut à Verſailles aux Fêtes de la Pentecôte derniere, chez M. le Comte de Saint Florentin, & en ſa préſence, qui réuſſit comme les autres, & le ſujet eſt encore vivant.

M. de Harlay lors Intendant de la Province & tout le Public ont été témoins

oculaires de quantité d'autres cures qu'il a faites avec ce Sel, qui ne se corrompt point, que tout le monde peut porter en sa poche pour s'en servir au besoin. Si les Officiers & les Soldats qui vont pour le service du Roy à l'action avec tant de valeur, avoient de ce Sel quand ils sont blessez, ils s'exempteroient d'aller aux Hôpitaux, où ils souffrent plus qu'à l'action même, & ils pourroient se panser eux-mêmes & se guérir en très-peu de tems; ils seroient bien plûtôt prêts à retourner au combat, & même avec plus d'assurance après avoir été guéris si promptement; au lieu que par les remedes ordinaires on ne guérit pas le quart des blessez, qui encore ne sont pas en état de servir que long-tems après avoir été guéris, au lieu que ce Sel guérit en très-peu de tems.

Le Sieur de Marconnay communiqua à ces Messieurs de l'Assemblée un raisonnement qu'il a fait de la préference qu'on doit faire des vertus des remedes qu'on extrait des Métaux & des Minéraux, à ceux qu'on tire des Végétaux & des Animaux.

TOus les anciens Médecins, & entre les Modernes, Basile Valentin, Paracelse

racelſe & Van Helmont ont publié pour la ſanté les effets merveilleux des remedes qu'ils ont extraits des teintures des Métaux & des Minéraux, préferablement à ceux des Végétaux & des Animaux. Ils ont dit que la teinture extraite de Venus, nommée vulgairement *Cuivre*, reduite en Sel, étoit un ſpécifique qui guériſſoit les ſuffocations de matrice, autrement dites *vapeurs*, l'épilepſie, l'hydropiſie, qu'il préſervoit le ſang de la corruption, qu'il excitoit les digeſtions, & qu'il guériſſoit en peu de tems ces coliques venteuſes, & ſpécialement les néfrétiques.

Que la teinture extraite de Mars, communément appellée *fer*, réduite en Sel, étoit un ſpécifique contre toutes les obſtructions, contre les maladies qu'on nomme flux de ventre, diſſenteries, & toutes ſortes de diarrhées; qu'il gueriſſoit toutes eſpeces d'hémorrhoïdes, & en détruiſoit radicalement la cauſe.

Pour la teinture extraite de la Lune, nommée *argent*, convertie auſſi en Sel, étoit un ſpécifique pour guérir les vertiges, & toutes les maladies ſéreuſes, flegmatiques & aqueuſes, produites par une trop grande diſſolution du principe ſalin, qui engendre cathares, appoplexies, eſquinancies, & tous ulceres malins.

Enfin ils nous ont appris par leurs Ecrits, que la teinture extraite du Soleil, vulgairement nommée *or*, réduite en Sel, comme contenant les vertus des autres métaux, devoit guérir toutes les maladies ci-dessus qui affligent le corps humain, & être une colle pour joindre l'ame, l'esprit & le corps de l'homme, & le conduire sans douleur jusques à la fin déterminée par son Createur, & reparer en peu de tems les forces épuisées, tant par les veilles, plaisirs, travail, que par les autres excès, & réanimer la nature en la fortifiant, sur tout lorsqu'elle étoit jointe avec les essences de perles & le Sel des coraux, réduites aussi en un Sel doux & agréable au goût: lesquelles teintures étant volatilisées & spiritualisées, se mêlent avec la quintessence des alimens, & sont portez dans la masse du sang, & avec celles-ci détruisent & enlevent dans toutes les parties du corps les obstructions contre nature qu'elles y trouvent, sans déranger l'économie des digestions, qui au lieu de s'interrompre, se fortifient.

C'est ce qu'ils ont voulu expliquer, lorsqu'ils ont dit que les alkalis des métaux & des minéraux volatilisez & spiritualisez par leurs feux acides, étoient les remedes les plus excellens après leur élixir,

xir, à cauſe de leurs vertus reſolutives & déterſives, parce qu'ils ſont portez juſqu'aux parties les plus éloignées, & qu'ils détruiſent toutes les obſtructions contre nature qu'ils y rencontrent, & entraînent avec eux toutes les réſidences les plus obſtinées, & diſſipent par là la cauſe matérielle de toutes les maladies.

Ce ſyſteme étant ſoutenu par l'expérience, en faiſant la teinture de l'or, la réduiſant en un Sel doux & agréable au goût, qui ſe mêle avec la quinteſſence des alimens, & eſt porté avec elle dans toutes les parties du corps de l'homme, quoiqu'il ſoit le corps le plus compact de la nature : cela nous donne à penſer qu'on peut faire la même choſe ſur les autres métaux & minéraux, ſur leſquels la nature n'a employé qu'une partie de ſa puiſſance, d'où ils ſont reſtez imparfaits ; ce qui nous oblige à croire que les anciens Médecins n'ont rien avancé que des véritez, en parlant des vertus qu'ils ont extraites des métaux & des minéraux, qui ſurpaſſent beaucoup celles des animaux & des végétaux, qui ſont negligez par la pareſſe des Modernes, qui ne veulent pas ſe donner la peine de conſulter ni la nature ni l'experience ſur la poſſibilité des Sciences : ils s'arrêtent à

la pratique d'autrui, comme à une voie plus courte & plus facile, sur la ridicule croyance que les Anciens leur enseigneront en un jour ce qui leur a couté toute leur vie. Voilà l'abus qu'il y a chez les Modernes, qui cependant se pourroit surmonter, s'ils vouloient s'en donner la peine, & que ce fût pour la gloire de Dieu & la charité du prochain.

Dissertation sur les Eaux Minérales

Comme le dessein du Sieur de Marconnay est de faire plaisir au Public, il veut bien lui faire connoître d'où vient la source & l'origine de toutes les maladies qui affligent le corps humain, & les moyens de les guérir promptement.

Il faut donc sçavoir que tous les alimens que nous prenons sont composez de bon & de mauvais; que le bon est renfermé dans le mauvais, & que souvent le mauvais se corrompt dans notre estomac, y fait un mauvais levain qui y reste, ce mauvais levain y fait une mauvaise dissolution, cette dissolution y fait une mauvaise digestion, cette digestion y fait un mauvais chyle, ce mauvais chyle y fait un mauvais sang; ce mauvais

sang

ſang étant porté par la circulation dans toutes les parties du corps avec l'eſprit vital dont il eſt le véhicule, y fait des obſtructions plus ou moins, qui par la ſuite bouchent les paſſages à des matieres crues & indigeſtes, viſqueuſes, ſalines ou acides qui ont été produites par ce mauvais levain, qui s'y arrêtent & qui s'y fermentent ; c'eſt le ſujet des gouttes, des rhumatiſmes, des tumeurs, des inflammations, fluxions, fiévres, enfin de toutes les maladies.

L'on peut juger par ce raiſonnement, que la ſource & l'origine de toutes les maladies ne ſont cauſées que par ce mauvais levain qui produit ces matieres crues & indigeſtes, viſqueuſes, ſalines & acides.

Il faut donc trouver des remedes pour détruire & enlever ce mauvais levain. Les meilleurs & les plus certains ſont de les prendre d'abord dans le regne minéral, ſans attendre que les ſujets ſoient trop foibles, comme nous le faiſons, lorſqu'après avoir épuiſé tous nos remedes ordinaires pour guérir une maladie, ſans le pouvoir faire, nous avons recours aux Eaux minérales, parce que nous ſçavons par notre propre experience qu'elles guériſſent les maladies les

plus rebelles & les plus croniques, comme ſont les paralyſies, les deſſéchemens de membres, accourciſſemens de nerfs, les vieilles plaies & bleſſures; en un mot toutes les maladies que nous croyons incurables.

Toutes ces ſurprenantes cures & guériſons ne ſont faites par les Eaux minérales, que parce qu'elles ſont teintes & impregnées par les métaux & minéraux qui ſont dans les entrailles de la terre par où elles paſſent : deſquelles il faut boire pendant bien du tems & une grande quantité pour être guéri, leſquelles ſouvent gâtent l'eſtomac de ceux qui ſont d'une foible complexion. Mais pour prévenir toutes ces difficultez qui ne laiſſent pas de fatiguer les malades & ceux qui veulent les guérir, tant par les longs voyages qu'il faut faire pour aller les prendre, que par les autres dépenſes; depuis qu'on a trouvé le moyen d'extraire les teintures de tous les métaux & minéraux, & de les rendre ſpiritueuſes, au lieu qu'on étoit obligé de prendre une grande quantité de ces Eaux minérales, un ſeul verre par jour ſuffit d'une liqueur qui leur ſert de véhicule, ſoit d'eau diſtilée de ſimple, ou de vin, ou de quelqu'autre liqueur convenable à la mala-

maladie, & la plus gracieuſe au malade. Mais à ſon avis le vin eſt la meilleure, lorſqu'il ſera chargé, impregné & teint par une de ces teintures métalliques, & propres à guérir les maladies qui ſe trouvent ſi rebelles aux remedes ordinaires, pour leſquelles nous ſommes obligez d'avoir recours aux Eaux minérales : laquelle liqueur ne peut déranger l'économie de l'eſtomac, comme ſont ſouvent les Eaux minérales, parce que ces teintures métalliques attaquent ce mauvais levain qui eſt dans l'eſtomac, paſſent au travers des obſtructions qui ſont dans le corps, & s'y font un chemin; & comme elles ne peuvent ſervir d'alimens ni de nourriture, ni être changées en la ſubſtance de l'homme, à cauſe de la compaxité du regne minéral d'où elles ſont extraites; cependant elles ſont portées par tout le corps, où en paſſant elles débouchent, emportent & entraînent avec elles ces matieres crues & indigeſtes, ſalines, viſqueuſes & acides qui ſont la cauſe materielle de toutes les maladies. Les expériences qu'on en a faites & celles qu'on fait tous les jours, ne nous permettent pas de douter de ces veritez.

Ces Eaux étant teintes & impregnées par differens minéraux, les unes par les

grands & par les moindres, & les autres par les petits ; celles qui paſſent par des mines de plomb, & celles-là ſont appellées *Saturniennes* ; celles qui circulent par des mines de fer, s'appellent *Martiales* ; celles qui paſſent par des mines d'or, s'appellent *Solaires* ; celles qui viennent des mines de cuivre, ſe nomment *Vénériennes* ; celles qui ſortent des mines d'où on tire de l'argent vif, ont le nom de *Mercurielles* ; enfin celles qu'on nomme *Lunaires*, ce ſont celles d'où ſort l'argent.

Celles à qui l'on donne le nom des moindres minéraux, ce ſont celles qui ſortent des mines où l'on trouve du vitriol, on les nomme *vitrioliques* ; celles qui ſont chaudes ſont nommées *ſulphurées* ; celles qui proviennent d'antimoine ſont appellées *antimoniales* : celles qui ſont chargées & impregnées de petits minéraux, comme de Sel, on les nomme *nitreuſes*. Voilà la plus grande partie des Eaux minérales.

C'eſt de la prudence du Médecin alors à déterminer ſes malades, ſuivant la qualité de leurs maladies, pour leur faire prendre ces Eaux : mais il arrive ſouvent que celles qui guériſſent les uns, font mourir les autres, à cauſe des differens

tem-

tempéramens & des differentes especes de maladies. Par exemple, d'envoyer aux Eaux chargées de plomb, de vitriol & de nitre, un malade qui aura des vertiges, des douleurs de tête, ou la paralysie qui est une suite de l'apoplexie, laquelle est produite par un déreglement des glandes du cerveau, où il s'est trouvé des obstructions qui ont empeché la séparation des matieres crues & indigestes qui y ont été portées; ce sera l'envoyer chercher la mort: mais si on l'envoyoit aux Eaux chargées & impregnées d'argent, il reviendroit assurément guéri. Ou si l'on envoyoit un pulmonique aux Eaux martiales qui lui sont contraires, il ne guériroit pas, mais elles lui avanceroient la fin de ses jours; ainsi des autres maladies. Il faut remarquer de plus que les maladies arrivent en tout tems & en toutes saisons, & qu'il faut attendre certaines saisons pour prendre les Eaux minérales, afin qu'elles produisent de bons effets; ce qui est la cause que les malades languissent bien du tems pour attendre cette disposition, & souvent meurent sans être secourus; au lieu que ceux qui ont trouvé le moyen de volatiliser & d'extraire les teintures des métaux & des minéraux, ils en disposent suivant

leurs tempéramens, les goûts, & les especes de maladies ausquelles elles conviennent.

Si les malades sont d'un foible tempérament & délicats, ils en moderent les doses, & ne leur en donnent que suivant leur force; comme il y a des estomacs qui ne peuvent souffrir l'eau à cause de sa crudité, ils en prennent un autre, & à son avis le vin est le meilleur, parce qu'il fortifie l'estomac & sert d'aliment. Etant donc porté par tout le corps, ces teintures spiritueuses se mêlent avec les parties les plus subtiles du vin & circulent avec elles, elles débouchent en passant, & entrainent avec elles toutes les matieres qui font les obstructions qui sont les causes de toutes les maladies, comme nous avons déja dit: c'est ce qui en rend l'usage plus utile, plus facile & plus gracieux, d'autant plus qu'on applique aux differentes especes de maladies la teinture du métal qui lui convient.

Personne ne doute de la sympathie qu'il y a entre les Planetes supérieures qui sont les astres, & les inférieures qui sont les métaux, & de la correspondance qui est entre eux, & les principaux membres qui composent l'homme: comme le cœur qui est la principale partie, a de

la

la convenance avec le Soleil qui eſt la principale Planete ſuperieure, & avec l'or qui eſt le plus parfait des métaux; de même le cerveau a de la convenance avec la lune du Ciel qui eſt l'argent de la terre, le foie avec le Mars du Ciel & le fer de la terre, le poumon avec le Jupiter du Ciel & l'étain de la terre, le ſang avec le Mercure du Ciel & l'argent vif de la terre, la rate avec le Saturne du Ciel & le plomb de la terre, les reins avec la Venus du Ciel & le cuivre de la terre.

Ceux qui ſçavent appliquer les teintures de ces métaux qui ſont les Planetes inférieures, & qui ſont impregnées des influences & des vertus des Planetes ſupérieures qui ſont les aſtres, aux maladies qui affligent les parties du corps qui ont de la convenance avec elles, elles ſont des guériſons qui ſurprennent ceux qui les voyent. Il faut remarquer qu'un pot de bon vin, chargé & impregné d'une de ces teintures métalliques, & appliqué à une maladie qui lui convient, fera plus d'effet que vingt pots de ces Eaux minérales, quelle vertu qu'elles puiſſent avoir.

Cet Article est pour servir de Réponses à toutes les Objections de ce Livre.

Les personnes qui sont d'un parfait discernement, pourront juger s'il y a de la vrai-semblance dans ce raisonnement, d'autant que le Sieur de Marconnay est toujours prêt de faire voir ces veritez à ceux qui en voudroient douter, tant par des raisonnemens incontestables que par des experiences certaines & réïterées, qui sont les preuves de toutes les Sciences. Il vient de donner au Public quatre petits Traitez. Le premier a pour titre, l'Introduction à la parfaite connoissance de la verité par les voies naturelles, dans lequel est le précis de la Physique des Anciens & des Modernes. Le second a pour titre, Medico-Physique, qui contient les véritables Theorie & Pratique de la Médecine, où il parle des vertus de son Sel sympathique, & d'extraire les teintures de tous les metaux, coraux, & les essences des perles. Le troisiéme a pour titre, Dissertation sur la Pleuresie, qu'il prouve par une hypothese selon la mécanique. Le quatriéme est une Dissertation sur les trois effets differens que produisent dans les hommes le vin & les liqueurs yvrantes.

tes. Ces Traitez ont été imprimez chez la veuve d'Houry, ruë de la Harpe, au Saint Esprit.

Il a fait la dissolution de tous les métaux & minéraux, & principalement de l'or, de l'essence des perles, & de la teinture des coraux en la presence de Monsieur de Harley lors Intendant de la Province, de Messieurs les Gens du Roi, du Parlement & autres Jurisdictions, de M. le Lieutenant General de Police, & d'une assemblée des plus considerables des trois ordres.

Il l'a faite à Paris *novissimè* dans l'Apoticairerie des RR. PP. Capucins de la ruë St. Honoré, en la présence de M. Bouland leur Médecin, du Fr. Antoine Apoticaire, & de tous ceux qui ont voulu la voir.

Les vertus de ces Panacées sont si utiles, que ce seroit faire tort au public de ne pas lui en donner avis, afin qu'il puisse se conserver la vie & la santé. Elles se prennent par précaution ; & la maniere de les prendre, est d'en verser dans un demi-verre de vin, de thé, de caffé, de bouillon, ou autre liqueur, tous les jours, & ensuite manger un peu de pain, ou autre aliment, afin qu'ils se mêlent ensemble, & qu'ensuite il soit porté par tout le

corps pour entretenir la circulation du ſang libre, ce qui produit la ſanté.

Il a auſſi un Sel ſympathique qui guerit toutes ſortes de plaies récentes en vingt-quatre heures, ſans qu'il y arrive aucune inflammation, fermentation, ni ſupuration, tant aux hommes qu'aux animaux.

Il a encore un autre Sel ſympatique, qui étant pendu au col & tombant dans le creux de l'eſtomac, diſſipe toutes ſortes de rhumatiſmes.

En continuant ſes opérations, il a trouvé le ſecret de diſtiler un vinaigre qui a la vertu de guerir en un inſtant tous les ulceres, tant ſcorbutiques qu'autres, qui viennent d'ordinaire aux gencives & aux autres parties de la bouche, qui rendent l'haleine mauvaiſe, & font tomber les dents : mais par la vertu de ce vinaigre qui guerit tous ces ulceres en affermiſſant les gencives & les dents, il en prévient les douleurs, & guerit celles qui en ſont actuellement attaquées, en conſervant leur émail & leur premiere blancheur. La maniere de ſe ſervir de ce vinaigre eſt de s'en arroſer les dents avec un petit plumaceau tous les huit jours.

Ne voulant rien oublier de ce qui peut être utile pour le ſervice du Roi & le bien public, il veut bien donner avis de

la

la vertu de ses Panacées, & des effets surprenans qu'elles produisent pour conserver la vie & la santé : outre les remedes qu'il extrait des métaux, les Elixirs qu'il tire des minéraux sont si merveilleux, qu'il faut les voir pour le croire.

Il y en a un qui se prend interieurement, & l'autre qu'on applique exterieurement. Voici de quelle maniere on en doit faire usage.

1°. De celui qui se prend intérieurement, tant pour les fiévres intermittentes qu'autres.

Il en faut mettre dix gouttes dans six onces d'eau de chardon-beni, ou dans un petit verre de bon vin, & le prendre un quart-d'heure avant l'accès, & huit gouttes au commencement du chaud ; le malade en peut prendre quelques gouttes dans ses bouillons & dans son boire ordinaire.

2°. Pour les douleurs de tête, il en faut prendre huit gouttes dans six onces d'eau de bétoine, ou de petite sauge, ou de marjolaine, soir & matin.

3°. Pour les maux & palpitations de cœur, il en faut prendre dix gouttes dans de l'eau de bourache & de buglose, soir & matin.

4°. Pour les coliques ou venteuses ou bil-

bilieuſes, il en faut prendre dix gouttes jusqu'à douze dans un petit verre de vin blanc de demi-heure en demi-heure, & continuer jusqu'à ce qu'elles ſoient paſſées, ce qui ſera en peu de tems.

5°. Pour ceux qui ſont tourmentez par les reſtes & les mauvais effets de l'onction mercurielle, il en faut prendre dix gouttes dans trois onces d'eau de Maria dite Reyne des Prez, ou de chardon-beni, ou de ſcabieuſe, quatre fois le jour.

6°. Pour toutes ſortes de maux veneriens, il en faut prendre ſix fois le jour cinq à ſix gouttes dans un verre de décoction faite avec de la ſalſepareille, prenant avec cela un petit verre de vin le ſoir & le matin, avec quatre gouttes d'Elixir pendant les premiers jours après diminuer à quatre fois par jour, en continuant toujours l'uſage de la décoction de ſalſeparielle, ſeulement le ſoir & le matin, & il faudra ſe faire tirer deux verres de ſang, par leſquels on pourra voir & juger ſi tout le virus venerien eſt diſſipé, ce qui ſera une marque de gueriſon.

7°. Pour la paralyſie il faut prendre ſix fois le jour ſix gouttes de l'Elixir dans un petit verre de bon vin pendant les quatre premiers jours, apres il faut diminuer d'une goutte par priſe chaque jour pendant

dant dix jours ; & à mesure que le mal diminuera, diminuer à même tems la quantité desdites gouttes, n'en boire que cinq, ensuite quatre, ensuite trois, & à la fin seulement soir & matin.

8°. Pour toutes sortes de fluxions sur la poitrine, il faut prendre de la tisanne faite avec trois pintes d'eau de pluie mesure de Paris, où l'on mettra trois onces de menthe nouvelle, une once de suc candie, & quatre onces d'orge mondé, avec un peu de réglisse, le tout dans un coquemart de terre, & le faire bouillir à feu lent jusqu'à ce que cela soit réduit à deux pintes, & ensuite le passer dans un gros linge ; il en faut prendre quatre fois le jour un verre, dans lesquels ont mettra quatre goutes de l'Elixir pendant les trois premiers jours, après lesquels on prendra pendant six jours, & on y mettra six gouttes de l'Elixir jusques à l'entiere guérison.

9°. Pour les rhumatismes, agir comme pour la paralysie.

Pour les femmes & filles qui n'ont pas leurs régles, & pour celles qui ont des pertes rouges ou blanches, l'Elixir sympatise avec toutes ces incommoditez. Il en faut prendre huit gouttes dans du bouillon, & ensuite dans un verre de vin quatre fois par jour, & continuer jus-

jusqu'à parfaite guerison, & pareillement à celles à qui les régles veulent quitter.

10°. Pour les femmes en travail d'enfant, il leur en faut donner huit gouttes dans du vin blanc ou dans du bouillon de quart-d'heure en quart-d'heure.

11°. Pour l'arriere-faix, il en faut donner six gouttes dans du bouillon, & continuer deux fois le jour pour empêcher les tranchées, ce qui a été souvent expérimenté, jusqu'à faire sortir les enfans morts depuis plusieurs jours.

12°. Pour les femmes replettes qui ont des humeurs superflues dans la matrice, il faut qu'elles en prennent quatre fois le jour six gouttes dans un verre d'eau cordiale, comme bourache, buglose, ou de scabieuse, pour les dessécher & les consumer, de maniere que la semence puisse y être mieux reservée & causer la fécondité.

13°. Pour la gravelle & autres difficultés d'uriner, il faut prendre de cet Elixir six fois le jour huit gouttes dans trois onces de tisanne faite avec l'orge & le tribulus terrestre; ou bien il faudra prendre un oignon blanc & le faire cuire dans les cendres chaudes, le couper en quatre quand il sera cuit, le mettre dans un plat avec deux cuillerées d'huile d'olive qu'on

fe-

ſera bouillir un bouillon, enſuite on y mettra ſix gouttes de l'Elixir, on mettra le tout enſemble, & boire & manger le tout, ce qu'il faut faire trois fois le jour pendant huit jours, & l'on ſera parfaitement guéri.

14°. Pour ſoulager & guerir promptement l'apoplexie, il en faut prendre dix gouttes dans un verre de vin, ce qu'il faut réïterer d'heure en heure, & l'augmenter de deux gouttes jusqu'à ce que le malade ait du ſoulagement.

15°. Il fait mourir les vers dans le corps des perſonnes âgées & des enfans & en détruit la ſemence: pour les enfans ſix gouttes dans huit onces d'eau de pourpier, & pour les grandes perſonnes, dix gouttes.

Pour le flux de ventre, le flux de ſang hépatique, il en faut prendre ſix gouttes quatre fois le jour dans un verre de vin, qu'il faut prendre après dîné & après ſoupé. J'avertis que le malade pendant les trois premiers jours, ne trouvera point de ſoulagement, au contraire il ſera plus fatigué, mais après il commencera à ſentir la bonté du remede.

Pour les cancers, écrouelles, mal caduc & hydropiſie, il faut s'adreſſer à l'Auteur, qui en ſera les cures lui-même.

Comme il ne ſuffit pas d'avoir dit les vertus & les effets merveilleux de cet Elixir en le prenant intérieurement.

1. Il eſt auſſi à propos de dire ceux que produit l'eau compoſée avec le Sel ſympatique du ſieur de Marconnay, que l'on applique exterieurement, avec laquelle on guerit toutes ſortes de plaies ſoit qu'elles ſoient faites par des fers qui, pénetrent dans les parties du corps, ou qu'elles ne faſſent que les ouvrir par le tranchant.

2°. Pour ceux qui pénetrent dans le corps comme les coups d'épée, de quelque maniere que ce ſoit, pouvû que le cœur n'en ſoit point endommagé.

On les penſe & guerit de cette façon, c'eſt d'abord de donner ſix gouttes de l'Elixir dans un verre de vin ou de la même Eau. Enſuite mouiller un linge ou compreſſe, & l'appliquer deſſus ſans aucun bandage. Si le coup eſt en quelque Partie qu'il ne puiſſe pas tenir, il faut bander tout doucement, & donner à boire d'heure en heure ſix gouttes de l'Elixir.

3°. Pour les coups de feu, comme de mouſquets & autres.

Il faut inſinuer quelques gouttes de la dite Eau dans la plaie pendant les quatre premiers jours, & mouiller une compreſ-

presse & l'appliquer par tout où il y aura l'inflamation, jusqu'à parfaite guerison, en donner à boire aux malades comme aux coups de fer, & laissant toûjours ladite compresse dessus la plaie, & quand elle est séche, la remouiller.

4. Pour toutes sortes de brûlures, il faut mouiller un linge dans ladite Eau, incontinent après avoir été brûlé, si cela se peut, & l'appliquer sur la brûlure, & en peu de tems l'on sera guéri, quelque dangereuse qu'elle soit.

5°. Pour toutes sortes de maux aux yeux, il faut mouiller un linge & le mettre sur l'œil & sur la temple renouveller toutes les fois qu'il sera sec, & continuer jusqu'à guerison, pourvû que ce soit une fluxion.

6°. Pour les entorses & toutes sortes de tumeurs, il faut mêler autant d'esprit de vin que la dite Eau, avec un blanc & jaune d'œuf, en faire un cataplasme avec de la filasse, le mettre sur le mal, & le changer de douze en douze heures

7°. Pour les vieux ulceres & loupes aux Jambes, il faut panser la plaie quatre fois le jour pendant huit ou dix jours, en faisant boire au malade quatre fois le jour, six gouttes de l'Elixir dans un verre de la même Eau.

8°. Pour les éréſipeles, il faut mouiller un linge dans ladite Eau de demi-heure en demi-heure ſur le mal, & boire quatre fois le jour ſix gouttes de l'Elixir dans l'eau de chicorée pour les femmes, & huit gouttes dans l'eau de roſe pour les hommes.

9°. Pour ceux à qui on fait des opérations, tant pour la pierre qu'autre, on n'a qu'à approcher les lèvres de la plaie, & y mettre une compreſſe mouillée dans ladite Eau, & quand elle eſt ſéche, la remouiller, elle empêche la putrefaction, les inflammations & douleurs, & les excroiſſances de chair, qu'on eſt obligé de faire conſommer par des cauſtiques.

10°. Pour la chaudepiſſe & gonorée, il faut mettre une partie de cette Eau avec de l'eau commune, & ſe ſeringuer quatre fois le jour. Notez qu'avant de ſeringuer, il faut boire pendant huit jours ſix gouttes de l'Elixir dans un verre de la même Eau quelquefois avec un verre de vin.

11°. On peut ſe ſervir de ce remede pour toutes ſortes de contuſions, maux d'avanture au doigt, & autres parties du corps, qu'on guerit ſans grande peine quand ils ſont nouveaux, en mouillant un linge dans ladite Eau, & le remouillant quand

quand il eſt ſec, & en buvant de l'Elixir modérement. Ces remedes peuvent paſſer, pour ainſi dire, pour univerſels, parce qu'ils ſont extraits des metaux & des minéraux, d'où les Sçavans tirent leur Médecine, qu'on dit univerſelle.

12°. Pour les fiſtules de telle nature qu'elles ſoient, & pour les hémorroïdes.

On n'a qu'à faire entrer quelques gouttes de la dite Eau dans le mal ſix fois par jour, en mouillant un linge de la largeur d'un demi-écu, qu'il faut tenir deſſus, quand il eſt ſec le remouiller, & boire trois fois le jour de l'Elixir dans la tiſanne.

MEMOIRE

D'une partie des Cures que le Sieur de Marconnay a faites à Metz pendant plus de quinze ans qu'il y a exercé la Médecine avec ſes remedes, qui ſont ſi ſurprenantes, qu'on les a publiées comme preſque merveilleuſes.

MOnſeigneur l'Evêque, Monſieur Saint-Conteſt pour lors Intendant, enſuite Monſieur de Harlay, & Monſieur Robin Comte de Caſtille, ont

été témoins oculaires de la guériſon de Mademoiſelle de Chandion, laquelle avoit épuiſé toutes les Facultez des Provinces voiſines & de Paris : elle étoit attaquée d'une eſpece d'épilepſie ; & s'étant confiée à lui, elle fut guérie en fort peu de tems, ce qui ſurprit tous ceux qui la connoiſſoient.

Madame de Bionville, épouſe de Monſieur de Bionville Maître Echevin & Lieutenant Géneral de Police, qui étoit affligé d'une maladie qui l'obligeoit à rire & pleurer continuellement, a eu le même ſort.

Le beau-pere du Sieur Bechamps, Officier de l'Hotel de Ville de Metz, auquel par les remedes ordinaires on avoit fait tomber toutes les phalanges des doigts de la main droite, d'un mal d'avanture qui lui étoit venu, la gangrene ayant gagné le poignet, tous les fermens étant préparez pour lui couper le bras, il le guerit en très-peu de tems.

Le pere Vicaire des Récollets de Metz n'oſant ſe préſenter à l'Autel pour dire la Meſſe, à cauſe des vapeurs qui le faiſoient tomber en défaillance continuellement, a été pareillement guéri. Sans parler de tous les Officiers & Soldats qu'il a guéri, tant de bleſſures, fiévres qu'autres ma-

la-

ladies, pendant tout le tems qu'il a exercé la Médecine avec honneur & réputation dans cette Ville, où il s'étoit attiré l'envie de tous ses Confreres.

MEMOIRE des Cures que le Sieur de Marconnay a faites à Paris depuis qu'il y est, qui sont fort surprenantes.

CElle de M. Allard, ancien Officier & Lieutenant d'Artillerie, fort estimé dans son Corps, & très-connu de Monseigneur le Duc du Maine, qui avoit l'incommodité de ne pouvoir aller ni à cheval, ni en chaise, ni en carosse, sans qu'il fût obligé de descendre continuellement pour uriner, & souvent au lieu d'eau urinoit du sang, qu'il a par ses remedes parfaitement guéri.

L'épouse de M. André, de la Place de Vendôme, ayant eu apres une couche son lait répandu dans toutes les parties de son corps, comme il arrive quelquefois, & qui s'y étant coagulé par une peur qu'elle eut, ce qui a duré pendant l'espace de huit ans, & qui lui a causé des douleurs indicibles & des coliques d'estomac semblables; & après avoir épuisé tous les remedes ordinaires, a eu

recours à lui, & elle a été guérie par ses remedes.

Celle de Mr. de Laubiniare, Avocat en Parlement, qui demeure à présent ruë des Prouvaires, vis-à-vis M. Busselin le fils, qui étoit malade depuis plus d'un an, sans pouvoir trouver de secours, d'une maladie extraordinaire, a été guéri en très peu de tems par le moyen de ses remedes.

La derniere depuis Pâques & la plus surprenante, est celle de Madame Holterman, qui demeure à présent sur le Quay de la Mégisserie, au Bien-Conduit, laquelle étant tombée en apoplexie & en paralysie en même tems, ayant perdu l'usage de la parole, & de la raison & de tous ses membres du côté droit, a été guérie en moins de trois semaines, n'ayant été saignée qu'une seule fois dans un verre, & sans avoir été purgée.

Celle du Pere Fabien de Milly Capucin du Couvent de la ruë St. Honoré, qui étoit affligé depuis long-tems d'une cruelle rétention d'urine, le Frere Antoine Apoticaire avoit tout préparé pour lui faire faire l'opération de la pierre, qu'on croyoit en être la cause, lequel a été guéri par le moyen de ses Panacées, sans aucune opération.

Celle

Celle du Frere François d'Arras Capucin du dit Couvent, auquel on avoit fait quatre cruelles opérations sous la mammelle droite, pour un abscez qui s'étoit formé dans sa poitrine, auquel on devoit en faire une cinquiéme pour lui scier trois côtes qu'on prétendoit être cariées, pour en exfolier la carie, lequel voulant éviter cette cruelle opération, a eu recours à lui, & a été guéri sans emplâtres ni onguens, par le moyen de son Eau, de son Sel sympatique, & de ses Panacées.

Celle de M. de l'Epine, Interessé dans les affaires du Roi qui demeure ruë du Colombier proche l'Hôtel Notre-Dame, lequel étoit cruellement tourmenté des hémorroïdes, & qui avoit éprouvé les remedes les plus specifiques de la Médecine ordinaire sans avoir été gueri, l'a été parfaitement par ses Panacées.

Le sieur Gillier Suisse de Mgr. le Duc de Villeroi, qui étoit incommodé depuis long-tems d'un éresipele aux deux jambes qui étoient enflées & supuroient de tous côtez, ce qui l'empêchoit de marcher, après avoir épuisé tous les remedes ordinaires sans soulagement, a été guéri en peu de tems par ses Panacées & son

Eau ſympatique.

Celle de M. Pidou, Procureur au Châtelet, qui demeure ruë des Prouvaires, qui ayant été incommodé pendant neuf ans par des douleurs d'eſtomac, de tête, inſomnies, & ayant les jambes enflées qui ſupuroient de tous côtez, après avoir été épuiſé par les remedes ordinaires, a été gueri par ſes Panacées.

Celle du Cocher de M. de Talonné Officier des Grenadiers aux Gardes Françoiſes, qui demeure ruë Jacob; lequel ayant monté un cheval fougueux qui le renverſa par terre ſi rudement, qu'étant tombé ſur la tête, il fut porté comme mort chez lui, & on auroit été obligé de lui faire l'operation du trépan, à cauſe d'une bleſſure très-conſiderable qu'il avoit à la tête, mais ayant été ſecouru par les mêmes remedes, il fut en état de monter ſur ſon ſiége trois jours après.

Celle de l'Epouſe de M. Bonneau Caiſſier de la Diligence de Lion à l'Hôtel de Sens qui a profité de la bonté de ſes remedes, qui étoit incommodée depuis long-tems.

Le ſieur de Marconnay en citeroit quantité d'autres; mais comme ce ſont, des perſonnes qui ne ſont pas connuës, &

& à qui ſon inclination à faire du bien lui a fait donner ſes remedes, cela eſt inutile.

Pendant le mois de Mai 1729. il a gueri Mademoiſelle Madelaine Jau nouvelle convertie, qui demeure ruë Percée à l'Image St. Martin, à qui il étoit arrivé au pouce droit un mal d'avanture qu'on nomme panarie ; comme elle n'eſt pas des plus fortunées, elle fut chez Meſſieurs de la Charité, leſquels après l'avoir panſée pendant quelque tems,ils crurent que la gangrene s'y étoit miſe ; ils firent l'imputation de ſon pouce, mais comme ils craignoient que cette prétendue gangrene ne gagnât le bras & que ſa main étoit beaucoup enflamée; pour empêcher cette prétendue gangrene, ils reſolurent de lui couper la main ; mais elle voulût éviter cette cruelle opération, & eſt venuë chez Mr. de Marconnay qui l'a gueri ſans fermens & ſans emplâtre par le moyen de ſon Sel, de ſon Eau & de ſes Elixirs ſympatiques.

De plus ayant au genou une loupe plus groſſe qu'un pain d'un ſol, dont ces Meſſieurs de la Charité vouloient encore lui faire l'imputation n'ayant point d'autre moyen pour la guerir, Monſieur de Marconnay l'a guerie ſans faire cette

cruelle opération par les mêmes remedes.

L'une des dernieres, eſt celle du fils du ſieur Prufard Maître Tailleur qui demeure ruë Bailleul chez Monſieur de la Cheſnaice, qui étoit malade depuis trois ans de cette maladie que Meſſieurs les Chirurgiens nomment ſchrofuleuſe, mais plus communement écrouelles au genou, à qui on avoit fait trois cruelles opérations, une au côté du genou, une au deſſous du jarret, & l'autre au gros de la jambe, qui l'ont pour ainſi dire eſtropié, a été gueri en l'eſpace de deux mois ſans ferment ni onguens par le moyen de ſes panacées, de ſon Sel & de ſon Eau ſympatique.

La derniere eſt celle du ſieur de Varenne jeune garçon qui demeure chez Monſieur Dechanteloup au grand Monarque ſur le Quay de la Megiſſerie, qui ayant un pareil mal ſur la joue & la machoire droite, depuis huit mois a é é pareillement gueri par les mêmes remedes.

Il eſt vrai qu'il fait toutes ſes cures & gueriſons ſans purgatifs, parce que ſes remedes ne font que fortifier la nature, & étant forte, elle chaſſe tout ce qu'il y a de mauvais qui empêche qu'elle ne faſſe

ſon

ſon devoir dans le corps ; & la raiſon pourquoi il fait ſaigner dans des verres, c'eſt que par la tranſparence du verre, il voit & diſtingue aiſément la cauſe des maladies. Le ſang étant le véhicule & le principe de toutes les autres liqueurs qui contribuent à entretenir la vie, ſa circulation fait vivre, & ſa coagulation cauſe la mort ; & il eſt bien plus facile de connoître par le moyen du ſang, laquelle des quatre qualitez péche & excede les autres, afin de la corriger & de la mettre en équilibre ; ou ſi un des principes veut abandonner les deux autres, afin de le corriger, de le réünir, & de le fortifier par des remedes qui lui conviennent ; & cela ſe fait bien plus ſûrement que par les ſymptômes qu'on tire du mouvement du poux & de l'inſpection des urines, qui ſont tous erronez & trompeurs, les urines étant ſeulement des excrémens du ſang. Voilà pourquoi il ordonne de ſaigner dans un verre pour examiner le ſang & en tirer des pronoſtics ſûrs & certains, & de déterminer ſes remedes pour fortifier ceux qui ſont foibles, & pour diminuer ceux qui pechent par excès, & déboucher tous les éviers que la nature a mis dans le corps humain pour évacuer toutes les matieres ſuperflues qui y ſont,

& y entretenir l'harmonie & une parfaite circulation. Voilà le systême qu'il suit, s'il n'est pas bon, qu'on lui en indique un autre, il le suivra. Il est vrai qu'il a contre lui la coutume, la mode & l'usage; mais en revanche il a dans son parti le bon sens, la raison, & l'expérience, ausquels certainement il faut s'en rapporter plutôt qu'à tous ces grands raisonnemens.

Au mois de Mai 1728. il arriva une affaire, entre des Mousquetaires & des Gardes-Ports sur le Pont-Royal, un des Gardes-Ports eut un coup d'épée au travers du corps de part en part. Il eut recours à Mr. de Marconnay, il fut gueri en l'espace de vingt-quatre heures, sans Onguens ni Emplâtre par le moyen de son Sel & de son Eau Sympatique.

M. le Comte de Pierre-Court, qui demeure ruë des Mathurins, vis-à-vis la ruë des Massons, en sortant de l'Opera, n'ayant pas trouvé son équipage, & en le cherchant, ayant par malheur trouvé la boutique d'un Paveur ouverte, tomba de sa hauteur dedans sur des pavez, & s'étant fait une blessure considerable au front, une au nez une à la main, & l'autre à la jambe, vint en cet équipage chez

chez le Sieur de Marconnai étant tout couvert de ſang, implorer ſon ſecours, & ayant pris un verre de vin où il mit une doſe ordinaire de ſon Sel ſympatique, le lendemain au matin il ſe trouva parfaitement gueri.

Le 7. Avril 1729. il a fait une experience de ſon Sel Sympatique à l'Hôtel de Monſeigneur le Premier Préſident, en la preſence de M. Jolly de Fleury Procureur General, de Mr. Talon Avocat General, de M. Lambert Prevôt des Marchands, & de Mr. Herault Lieutenant de Police, qui y étoient tous aſſemblez, & ils virent & examinerent le ſujet, qui ſe trouva gueri en ſortant; ce qui ſurprit, ce fut de voir un effet ſi ſurprenant & ſi prompt.

EXTRAIT

Des Nouvelles à la main, de Paris, du 8 Août 1730.

Le Sieur de MARCONNAI, *Docteur, Medecin; vient de découvrir une nouvelle vertu de ſon Sel Simpatique, par lequel il provoque la ſueur d'une maniere ſinguliere. Il fait tirer du ſang du bras du malade dans un verre, dans lequel il met*

met une dose de son Sel Simpatique, & le malade se met au lit, & il commence à suer quatre heures après, & il suë tant qu'on veut sans alterer les forces du malade. Il a guéri par cette maniére plusieurs personnes de maladies secretes (& d'autres maladies qu'il ne lui est pas permis de nommer) mais a pour témoins de ces guérisons, plusieurs Chirurgiens établis à Paris; qui sont Messieurs Cossart, demeurant ruë Saint Germain l'Auxerois, de Luc, ruë Jean Robert, Dufoux, Buttes, St. Roch, Callé, ruë & fauxbourg Saint Denis, de Gastaignalde, ruê Saint Nicaise, qui rendront justice à la vérité. Le dessein de ce Medecin est de donner ses Remedes au Roi, pour enricher la Medecine, après qu'il en aura fait voir les vertus par les guérisons des malades qui lui seront donnés par les ordres de Monsieur le Lieutenant Général de Police.

EX-

EXTRAIT

des Nouvelles à la main, de Paris, du premier Septembre 1730

LE Sieur de MARCONNAY, *Docteur, Medecin, dont nous avons annoncé les vertus de ſon Sel Simpatique, le* 8. *du mois dernier, pour guérir les bleſſures & les maladies ſecrettes, en a encore fait des experiences plus conſiderables; qui ſont, que lorſqu'il y a dans la maſſe du ſang de mauvais levains qui ont de la diſpoſition à produire la Rougeole, la petite Verole, & d'autres maladies en en mettant une doſe dans deux onces de ſang nouvellement tiré bras du malade, & en lui faiſant boire dans trois cuillerées d'eau ſucrée, ou de vin, depuis deux gouttes juſqu'a ſix de ſon Elixir de vie, ſuivant l'âge du malade.*

Il fait ſortir par tranſpiration, tous les mauvais levains qui cauſent la Rougeole, la petite Verole, & toutes les autres maladies; & ſi ces mauvais levains ne ſont pas dans la maſſe du ſang de la perſonne qu'on a ſaignée, elle ne ſuê pas, c'eſt une marque que les mauvais levains ſont dans l'Eſtomach; & ce Medecin les exclut & les détruit par le moïen

ien de ses autres Remedes, qui sont décrits dans ses Livres qui se distribuent chés la Veuve Pissot, Quai Conti, à la dêcente du Pont neuf. Et il demeure sur le Quai de la Megisserie au bout du Pont neuf, aux trois Pillons.

MEMOIRE

Des Cures extraordinaires qu'a faites M. DE MARCONNAY, depuis le premier Jànvier 1730 jusqu'à ce jour à Paris avec le nom des Personnes gueries, & leurs demeures; Outre les autres Cures rapportées dans son Livre qui se distribue au Public, avec Approbation & Privilege du Roy, au Palais, vis-à-vis la Grande Chambre, à l'Ange Gardien.

Monsieur DE BERSON, rue de Touraine, proche les Cordeliers, malade depuis très-long-tems.

M. DE SERIGNY, rue des Cordeliers, à l'Hôtel du Havre.

Madame la Comtesse DE VAUDERAY, malade depuis dix-huit ans, rue Hautefeuille, vis-à-vis la rue des Poitevins.

M. le Chevalier DE BERNAPRE', Officier de Marine, rue de la Parcheminerie,

chez un Vitrier.

M. Pelletier, Sécretaire de Mgr le Procureur Géneral, a été témoin oculaire de plusieurs Guerisons, & rend justice à la vérite & à tous les cúrieux.

Mlle duclos l'aînée, malade depuis un tems considérable, Butte S. Roch, au coin de la rue des Moineaux, chez M. Therond, Marchand Epicier, son beau-pere.

M Sauvage, Marchand Fripier, Place des Trois-Maries, au bout du Pont-neuf.

M. Duchart, Perruquier, & son garçon, rue S. Germain l'Auxerrois.

M. de Marce', Madame de S. Val, & sa femme-de chambre, Quay Peletier, aux trois Chandeliers.

M. le Comte du Blozel, à l'Arsenal, Cour du Salpêtre.

Madame Pingret, rue du Bac, vis-à-vis la Grille des Jacobins, chez un Epicier.

Mlle Bouillot, Marchande Lingere, rue S. Denis au Soleil d'or, pres S. Chaumont.

Madame le Begue, rue & Fauxbourg S. Denis, proche la Croix.

M. de Bigny, rue de Grenelle St. Honoré, vis-à-vis un Boulanger.

M. ROUSSEL, rue de l'Arbresec, chez un Chapelier.

M. & Madame SILVESTRE, rue S. Denis, vis-à-vis la rue du petit Lion.

Madame TOURTON, rue S. Denis, chez M. Cazanobe, Chirurgien.

Un Porteur-d'eau ayant reçû un coup de couteau dans la capacité de la poitrine, bien profond, Madame la Marquise DE COULOMBIERE, qui demeure rue neuve S. Martin, la troisiéme porte cochere du côté du Temple, envoya par charité querir de son Eau Sympatique & de son Elixir, qu'elle lui fit prendre : il fut guéri en deux fois vingt-quatre heures ; ce qui la surprit ; aussi-bien que Mrs les Chirurgiens, qui vouloient le guérir à la maniere ordinaire.

Depuis le 9. Janvier 1731. Il a gueri Mad. LA FOSSE, du Fauxbourg St. Antoine, fameuse par la guérison miraculeuse qu'elle a eu il y a quelques années.

Pareillement celle de M. DE LA GIARDE artiste du Laboratoire de Monseign. Le Mareschal D'Estré ruë & fauxbourg St. Denis, au dela de la Croix.

M. DE MARCONNAY a fait toutes ces Guérisons par le moyen de son Sel & de son Eau Sympatiques, de son Elixir

xir, & de ses Panacées. C'est ce qui fait qu'il n'a pas besoin de l'Approbation de Mrs de l'Ecole puisqu'il a mis dans son Livre, page 18, la Réponse à toutes les Objections qu'on pourroit lui faire.

LOUIS XIV. de glorieuse mémoire, a donné une Déclaration en 1663, par laquelle il ordonnoit que les Remedes & Secrets ne seroient point sujets à approbation, mais seulement à être prouvez par des Expériences réiterées, qui sont les véritables preuves des Arts & des Sciences : car il vaut mieux s'en rapporter à ses yeux qu'à ses oreilles ; ces derniers sont l'origine de l'ignorance & de toutes les erreurs. Si on avoit suivi & observé cette Ordonnance de Louis XIV. il y auroit à présent de bons Remedes, qui sont péris par l'avarice de certains Particuliers.

Tout ce qui a manqué à cette juste & prudente Déclaration de 1663, c'est l'établissement d'un Bureau d'Examen, de Révision & de Vérification des Expériences de ces bons Remedes : & si on en établissoit un, on verroit fleurir la Médecine, & les bons Remedes seroient remis en usage.

NOUVELLES DECOUVERTES EN MEDECINE OU L'ANCIENNE MEDECINE

PREFACE.

LEs experiences ſans nombre des effets auſſi heureux que ſurprenans de mes Panacées depuis plus de cinquante ans que j'en fais uſage, ſont un témoignage aſſez convaincant de leurs vertus pour engager les Lecteurs à y donner une attention auſſi intereſſante que le doit être à l'homme celle de ſa vie & de ſa ſanté.

Mais comme il n'eſt pas poſſible de donner à ces remedes dans l'eſprit de ceux mêmes qui y ont le plus d'interêt la confiance qu'ils méritent, ſans détruire les préjugez dont l'ignorance a imbu toute la terre, & qu'il eſt utile d'en tranſmettre la croyance & les effets à la poſterité; je me ſuis perſuadé que pour pouvoir opérer un ſi grand bien, il étoit neceſſaire d'appuyer mes découvertes d'une autorité reſpectable.

Cette autorité eſt la ſçavante Antiquité où j'ai moi-même puiſé ces magnifiques ſecrets par d'infatigables veilles & une étude des plus profondes.

C'eſt

C'eſt donc pour ramener les hommes mais principalement les maîtres de l'art à ce point eſſentiel dont ils ne ſe ſont écartez que par les Sophiſmes ſi réprouvez d'Hippocrate, que je crois devoir faire préceder ce diſcours ſur les panacées, du traité de l'ancienne Médecine compoſé par Hippocrate, & d'un avis très intereſſant de Vanhelmont, afin que l'autorité de ces grands hommes ſoit un plus puiſſant motif pour engager Meſſieurs les Médecins à quitter les routes erronnées des Novateurs, & revenir aux grands & ſolides principes de la Médecine ancienne.

Je fais voir enſuite les vertus de ces panacées, & enfin je donne la maniere de les faire.

Je ne m'explique pas de façon à être entendu des ignorans, de crainte qu'une mauvaiſe compoſition de leur part ne décrie des remedes ſi ſalutaires.

Mais je parle aſſez clairement pour être entendu des maitres, & reveiller leur attention dans la compoſition de ces remedes qui ne peuvent manquer d'être excellens, quand ils ſeront faits dans l'ordre ſimple & merveilleux de la nature.



NOUVELLES DECOUVERTES EN MEDECINE

TRAITE D'HIPPOCRATE.

De la cause des Maladies, & de l'ancienne Médecine.



IPPOCRATE a composé ce traité de l'ancienne Médecine contre certains Novateurs de son tems qui établissoient pour la cause des maladies le chaud, le froid, le sec & l'humide, & par ce faux principe renversoient le fondement de l'ancienne Médecine. Ce grand homme combat cette erreur dangereuse, & fait voir que le fondement de la Médecine doit être sensible ; qu'il faut juger des alimens & des remedes par le rapport qu'ils ont avec

avec la nature, & suivant les biens & les maux qu'on en reçoit, & non pas sur des suppositions imaginaires, comme faisoient autrefois ces nouveaux Auteurs : il prouve que les alimens ne profitent ou n'incommodent point en-tant que chauds ni en-tant que froids ; mais par le rapport qu'ils ont avec la nature & par la resistance qu'ils apportent à son action. Il soûtient que le chaud & le froid, l'humide & le sec, ne sont pas la cause des maladies ; mais que cette cause se trouve dans l'aigre, dans l'amer, dans le salé, dans l'âpre & dans l'insipide, qui sont des qualitez que nous avons tous au dedans de nous, comme l'experience le justifie, & que c'est dans le juste temperament de ces qualitez que consiste la santé. Il appelle ces qualitez des vertus, à cause de l'efficace & de l'excellence de leur action. Il dit que le chaud & le froid n'ont point d'action considerable par eux-mêmes, & qu'ils ne peuvent nuire qu'en-tant qu'ils sont aigres ou amers, qu'ils sont salez ou apres, ou qu'ils se trouvent conjoints avec quelqu'une de ces qualitez ; & que c'est d'elles qu'ils empruntent toute leur efficace. Il fait

voir que le ſeul moyen de remedier aux effets mauvais de l'aigre & de l'amer, du ſalé & de l'âpre, conſiſte dans leur juſte coction, & que le chaud & le froid étant incapables de coction, ne peuvent pas être la cauſe des maladies qui ne ſe gueriſſent que par la ſeule coction des humeurs.

Ceux qui ont entrepris de traiter de la Médecine, ſoit de vive voix, ſoit par écrit, & qui ont poſé pour fondement de leurs diſcours, le chaud ou le froid, l'humide ou le ſec, ou quelqu'autre choſe inventée à plaiſir, pour abreger l'art de la Médecine établiſſent une ou deux de ces qualitez pour la ſeule cauſe des maladies & de la mort.

Mais ils ſe trompent évidemment en pluſieurs cas, & méritent juſtement d'être repris, en abuſant d'un art dont on ſe ſert en des choſes fort importantes, & dont on fait une eſtime toute particuliere. Mais parmi ceux qui exercent la Médecine, il y en a qui ne ſont pas dignes d'eſtime, & d'autres qui méritent une approbation ſinguliere.

La cauſe des maladies qui nous arrivent ſe rapporte à une même choſe, je

je veux dire que les alimens étant d'une ſubſtance trop ſolide, & leurs vertus étant exceſſives, travaillent extrémement tant les ſains que les malades. On voit donc que les Médecins qui ont inventé le regime de vivre, & la nourriture des malades ont eu le même but que ceux qui ont trouvé & preparé la nourriture dont tous les hommes ſe ſervent preſentement, au lieu de cette nourriture ſauvage & brute dont on ſe ſervoit autrefois, & ce n'eſt qu'une même invention ou du moins toute ſemblable : car les uns ont eu pour but de retrancher les alimens que la nature, quoique bien diſpoſée, ne pouvoit pas ſurmonter à cauſe de leur nature ſauvage & intemperée, & les autres ont tâché d'exclure de la nourriture des malades tous les alimens que la mauvaiſe diſpoſition du malade ne pouvoit ni vaincre ni ſurmonter. Quelle difference y a t-il donc entre les alimens des ſains & des malades, ſi ce n'eſt que ceux qu'on ordonne aux malades ſont de pluſieurs ſortes & plus difficiles à regler; par conſequent le regime de vivre des malades a été pris de la maniere de vivre des perſonnes ſaines; néan-

moins ſi l'on conſidere bien la difference qu'il y a entre la nourriture des malades & celle des perſonnes ſaines, l'on trouvera que les alimens de ceux qui ſont en ſanté ſont plus nuiſibles aux malades que ne ſeroient les alimens des bêtes aux perſonnes parfaitement ſaines.

Que s'il n'y avoit que les alimens trop ſolides qui puſſent nuire, comme l'eſtiment quelques-uns, & que les alimens faciles à digerer profitaſſent également aux ſains & aux malades, la choſe ſeroit facile & l'on rangeroit aiſément les malades dans l'uſage des alimens de facile digeſtion.

Mais il n'eſt pas moins dangereux de prendre moins d'alimens & moins nourriſſans qu'il ne faut, que de prendre plus d'alimens & plus nourriſſans qu'il n'eſt de beſoin; car la faim a un grand pouvoir ſur l'homme, ſoit pour le guérir, ſoit pour l'affoiblir, ou pour le tuer. Il y a auſſi pluſieurs maux qui ſont cauſez par l'évacuation, leſquels ſont fort differens de ceux qui ſont cauſez par la replétion, mais qui ne ſont pas moins grands; c'eſt pourquoi l'inanition afflige en plus de manieres differentes, & doit être reglée avec

avec plus d'exactitude que la repletion. Il faut se proposer une regle, & l'on n'en trouvera point de plus efficace pour regler justement le regime de vivre que le sentiment du corps, je veux dire les commoditez ou les incommoditez que la nature reçoit de l'usage des alimens. D'où vient qu'il est difficile de regler si justement ce regime de vivre qu'on ne panche de quelque côté; le Médecin est extrêmement louable qui s'éloigne peu du milieu qu'il doit tenir; car c'est une chose bien rare de rencontrer précisément ce qui est parfait en tout point.

Comme la Médecine demande une si grande exactitude, il est difficile d'en rencontrer toûjours parfaitement la verité & la certitude. Il y a plusieurs principes dans la Médecine qui procurent cette certitude. C'est pourquoi je n'estime pas qu'il faille rejetter l'ancienne Médecine, comme fausse ou incertaine, parce qu'elle n'a pas une certitude exacte en toutes choses, mais j'estime plûtôt que l'ancienne Médecine approchant beaucoup de la verité, l'on peut plus facilement trouver cette certitude par son moyen, au surplus

on doit confiderer les inventions de l'art, comme des inventions juftes & bien reglées, & nullement comme des chofes que la fortune ou le hazard ont établi.

Je vais maintenant reprendre mon difcours touchant ceux qui cherchent à établir cet art d'une nouvelle maniere & fur des fondemens fuppofez : car fi c'eft le chaud ou le froid, le fec ou l'humide qui affligent l'homme, & que pour y porter le remede neceffaire, il faille changer le chaud par le froid, & le froid par le chaud, le fec par l'humide & l'humide par le fec qu'on me donne un homme qui ne foit pas des plus robuftes, mais des plus delicats, & que cet homme mange du bled tel qu'il vient de l'air, tout crû & fans aprêt, qu'il mange auffi de la chair cruë, & qu'il boive de l'eau pure. Je fçai fort bien que cet homme vivant ainfi, fouffrira plufieurs maux très-dangereux ; il fera tourmenté de douleurs, fon corps s'affoiblira, fon ventre fe corrompra, & il ne vivra pas long-tems. Quel remede pour un homme fi mal difpofé ? faudra-t-il fe fervir du chaud ou du froid, du fec ou de l'humide ? car ces nouveaux

Au-

Auteurs eſtiment que le chaud & le froid ſont d'une nature ſimple ; que ſi le mal de cet homme vient du chaud ou du froid, du ſec ou de l'humide, il le faudra guerir par des qualitez contraires ; cependant il n'y a point de remede plus aſſuré & plus évident pour le guerir, que de lui faire quitter les alimens dont il ſe ſervoit auparavant ; au lieu du bled, de lui donner du pain, au lieu de chair cruë, lui donner de la cuite, & lui faire boire du vin au lieu d'eau pure. Ces choſes ainſi changées, il eſt impoſſible que ce malade ne gueriſſe à moins qu'il ne ſût entierement corrompu par le tems & par cette maniere déreglée ; & on ne peut pas dire que les remedes qu'on a donné à ce malade étant chauds lui ont profité, parce que ſes maux lui étoient cauſez par le froid, &c. Pour moi je crois qu'on ſeroit fort en peine de ſçavoir, ſi celui qui étoit devenu malade en mangeant du bled, & qui eſt gueri en mangeant du pain, a recouvré la ſanté par le chaud ou par le froid, par le ſec ou par l'humide.

Je ſçai qu'il y a grande difference de manger du pain blanc ou du pain bis du pain fait avec le bled net ou rem-

pli de ſon, de paille &c. ſi le pain eſt bien petri, ou s'il ne l'eſt pas aſſez, s'il eſt trop cuit, ou s'il eſt trop cru, & ſi la pâte eſt trop molle ou trop ferme. Il faut dire la même choſe d'une infinité d'autres circonſtances qui produiſent tous des effets ſi differents, que ſi l'on n'y fait pas aſſez de reflexion ou qu'on les ignore, on ne peut avoir la connoiſſance des maladies, & par conſéquent les guerir : car les hommes ſouffrent de tant de ſortes de circonſtances, & ſont tellement changez par icélles, que l'on peut aſſurer que la vie, la ſanté & la gueriſon dépendent de leur connoiſſance ; c'eſt pourquoi il n'y a rien de plus néceſſaire que de bien obſerver toutes les circonſtances, & de les connoître parfaitement. Auſſi eſt-ce fort à propos que les premiers Auteurs de la Médecine ont établi ces loix, ne croyant pas que le ſec ou l'humide, le chaud ou le froid ni ce qui en dépend pût nous faire du bien ou du mal ; mais ils ont crû ſeulement que ce qu'il y avoit de plus efficace en chaque choſe, & ce que la nature ne pouvoit ſurmonter étoit cela même qui nous nuiſoit ; c'eſt pourquoi ils ont recherché avec ſoin les moyens

de nous en delivrer; ce qu'il y a de plus efficace parmi les choses douces est ce qui est trop doux, ce qui est de plus fort parmi les choses aigres est ce qui est trop amer, ce qu'il y a de plus violent parmi les choses âcres est ce qui est très aigre; enfin en toutes choses l'extrêmité a une grande efficace; ils ont vû aussi que toutes ces choses étoient dans l'homme, & qu'elles étoient capables de l'affliger : en effet, il y dans l'homme l'amer & le salé, le doux & l'aigre, l'âpre & l'insipide, & une infinité d'autres qualitez qui ont toutes beaucoup d'abondance & de force; ces choses étant mêlées entr'elles, & se temperant mutuellement ne sont nullement sensibles, & ne causent à l'homme aucune incommodité; mais lorsque l'une de ces choses vient à se séparer, & qu'elle reste toute pure, sa vertu se découvre, nous incommode, nous fatigue & forme le principe de toutes nos maladies.

Il faut dire la même chose des alimens qui ne sont pas propres à la nature, & qui nous travaillent beaucoup; les alimens qui sont trop amers, trop salez, ou trop aigres, ou qui sont en quelque maniere intemperez ou vio-

lens, nous émeuvent & nous troublent ; au contraire les alimens ordinaires, comme le pain & les autres choses de cette nature, si vous en exceptez les assaisonnemens & les ragouts, ne participent en rien de ces sucs intemperez & excessifs ; c'est pourquoi bien que nous en prenions beaucoup, ils n'émeuvent point, & ne séparent point les humeurs doüées des qualitez dont nous parlons ; en effet il n'y a rien qui donne tant de force, tant de nourriture & tant d'augmentation, que les alimens simples & temperés, qui n'ont rien d'excessif.

Je ne comprens point comment les Auteurs de cette nouvelle opinion qui veulent changer l'ancienne doctrine de la Médecine pour établir leur supposition, traiteront les malades ; n'y ayant rien qui de soi-même ne soit chaud ou froid, sec ou humide, sans participer en même tems à quelqu'autre qualité. Je crois qu'ils usent des mêmes alimens dont tous les hommes se servent, attribuans aux uns le chaud, aux autres le froid, aux autres le sec, aux autres l'humide ; ainsi rien n'est plus équivoque & plus incertain

que

que d'ordonner à un malade de prendre quelque chose de chaud : car si le chaud est âpre, s'il est insipide, s'il est subtil & penetrant, ou s'il est de quelqu'autre espece, duquel faudra-t-il se servir, puisqu'il y a de diverses especes de chaud, & que toutes ces especes ont des effets très differens ; faudra-t-il se servir du chaud qui est âpre, ou du chaud qui est insipide, ou s'il faudra se servir du froid qui est âpre? car il y a un froid âpre, & un froid insipide, & je sçai assurement que ces diverses especes de chaud & de froid produiront des effets contraires, non seulement sur l'homme, mais sur le cuir, sur le bois, & sur beaucoup de sujets qui ont moins de sentiment que l'homme; ce n'est pas le chaud qui a une grande vertu, c'est l'aigre, c'est l'âpre, c'est l'insipide & les autres qualitez dont je viens de parler, soit que nous employons ces diverses choses à manger ou à boire, soit que nous nous en servions exterieurement ou de telle maniere que ce soit.

J'estime donc que le froid & le chaud agissent dans le corps avec moins de force & d'efficace qu'aucune autre faculté ; en effet quand le froid

& le chaud ſont mêlez enſemble, nous n'en recevons aucune incommodité, parce que le froid eſt temperé par le chaud, & le chaud par le froid ; mais lorſque l'une de ces qualitez domine ſur l'autre, & qu'elle s'en ſépare, c'eſt alors qu'elle nous afflige ; auſſi dès que le froid ſe forme au-dedans de nous, & qu'il nous incommode, le chaud interieur vient promptement à notre aide pour nous échauffer; & ſans qu'il ait beſoin d'aucun autre ſecours, il guerit parfaitement les maux que le froid cauſe, tant aux ſains qu'aux malades ; par exemple ſi un perſonne ſaine s'eſt rafroidie beaucoup en hyver, ſoit en ſe baignant dans l'eau froide, ſoit en quelqu'autre maniere, plus il ſe ſera refroidi, plus il s'échauffera en reprenant ſes habits en ſe mettant à couvert, pourvû que ſon corps ne ſoit pas tout-à-fait gelé ; au contraire ſi quelqu'un s'échauffe extraordinairement, ou dans un bain chaud ou devant un grand feu, & qu'enſuite il s'arrête dans le même endroit ou cet homme qui avoit enduré le froid s'eſt échauffé, quoiqu'il ſoit vêtu de la même maniere que lui, il friſſonnera neanmoins, & il aura d'autant plus de

de froid, que la chaleur qu'il avoit souffert auparavant avoit été violente; si celui qui étouffe de chaleur veut se rafraîchir en s'éventant il aura beaucoup plus de chaleur que celui qui ne se sera point donné de vent.

Ceux qui marchent parmi la neige ou la glace, ou qui ont souffert un froid rigoureux, étant à couvert & tiedement, sont travaillez la nuit d'une excessive chaleur, de démangeaisons, & après cette ardeur, il sort à quelques-uns des vessies ardentes, comme à ceux qui ont été brulez du feu; de sorte que le chaud & le froid se succedent promptement l'un à l'autre, comme on peut le reconnoître par une infinité d'exemples.

Si nous examinons maintenant ce qui arrive aux malades, nous verrons que ceux qui ont souffert un violent frisson, ressentent une fiévre très-aigre, & si la fievre n'est ni violente, ni longue, ni dangereuse, la chaleur se range principalement aux pieds, où le tremblement & le froid avoient été les plus rudes, & où ils avoient été plus longtems.

De plus, aprés que le malade a sué & que la fievre a cessé, l'on est beaucoup

coup plus frais, que si l'on n'avoit point eu de fievre ; cela étant, que peut-il arriver de dangereux d'une chose qui est suivie si tôt de son contraire, & qui de soi-même perd sa force & sa vertu? & quelle necessité y a-t-il d'y apporter un si grand secours?

Quelqu'un dira peut-être que ceux qui ont une fievre ardente, ou une inflammation de poulmons ou quelqu'autre violente maladie, ne sont pas promptement delivrez de la chaleur, & secourus par le froid; mais je crois aussi que c'est un signe très certain que l'on n'a pas la fievre simplement par le chaud, mais que c'est par l'amer & par le chaud joints ensemble, par le chaud & par l'aigre, par le salé & par le chaud, ou par une infinité d'autres choses de cette nature, & qui se rapportent également au froid, lorqu'il est joint avec quelqu'une des mêmes qualitez; ainsi ce sont ces qualitez qui nous affligent quand le chaud est joint avec elles : car alors il irrite & augmente les maux ; cependant le chaud n'a aucune autre vertu que celle que nous avons dit; ce qui paroîtra encore plus évidemment par les signes que toutes sortes de person-

nes

nes éprouvent ſouvent, lorſque le rhume ſe jette ſur le nez & qu'il coule abondamment par ſes parties, il eſt beaucoup plus âcre que n'étoit l'humeur qui découloit auparavant par les narines; car non-ſeulement il fait enfler le nez, mais il l'enflamme extrêmement, de ſorte qu'il eſt comme brûlant; que ſi le rhume continue, il ſe forme un ulcere ſur la partie, bien que cette partie ſoit dure & non charnuë.

Cette ardeur du nez s'appaiſe lorſque l'humeur qui coule s'épaiſſit, qu'elle devient moins âcre, qu'elle ſe meurit, & qu'elle ſe mêle mieux avec les autres humeurs.

Il y a des perſonnes à qui le rhume arrive par le froid ſeul, ſans qu'il y ait rien autre qui y contribuë.

La guériſon de ceux qui ſont travaillez du rhume conſiſte à les échauffer lorſqu'il eſt cauſé par le froid, & à les rafraîchir lorſqu'il eſt cauſé par le chaud; & ces ſortes de rhumes ſont promptement gueris, car ils n'ont beſoin d'aucune coction; mais les rhumes qui arrivent par la forte acrimonie des ſucs & par leur intemperie ſe gueriſſent lorſque ces ſucs ſont tempe-

perez & meuris; je dis la même chose des rhumes qui se jettent sur le yeux, parce que ces rhumes ont beaucoup d'acrimonie ; ils ulcerent les paupieres ils rongent quelquefois les joües & les parties qui sont au-dessous de l'œil, & rompent cette membrane qui l'enveloppe.

Cette ardeur & cette extrême inflammation nous affligent jusqu'à ce que la fluxion soit meurie, qu'elle se soit incrassée, & qu'il se forme de la chassie ; cette coction se fait par le mélange des humeurs & par leur temperamment reciproque.

C est pourquoi les rhumes qui coulent sur le détroit de la gorge, & qui forment les enroüemens, les esquilancies, les éresipeles, les inflammations de poulmons, sont au commencement salez, humides & âcres & c'est par l'augmentation de ces qualitez que les maladies se confirment & s'empirent, mais lorsque les rhumes s'épaississent, se meurissent & qu'ils perdent leur acrimonie, la fievre & les autres maux qui l'accompagnent cessent; ce qui fait voir encore que ces qualitez sont la cause des maladies, c'est que quand elles sont exaltées elles affligent extrê-

me-

mement, & lorſqu'elles ſont tempérées, on ne reſſent plus d'indiſpoſition; ſi les rhumes arrivoient par la chaleur toute ſeule, ou par le froid ſeul, ſans mêlange d'aucune autre qualité, ils ceſſeroient dès le moment que le froid ſeroit changé en chaud ou le chaud en froid; mais les rhumes provenant de pluſieurs cauſes, ne peuvent ceſſer que par le moyen dont j'ai parlé.

Tous les maux que l'on ſouffre prennent leur origine de ces vertus exceſſivement exaltées; par exemple lorſqu'une certaine amertume que l'on appelle de la bile jaune ſe ſépare des autres humeurs, & ſe répand dans le corps; quelle inquiétude, quelle ardeur, & quelle foibleſſe n'a-t-on pas; mais auſſi-tôt que la nature ou les remedes ont purgé le corps de cette bile, on eſt gueri de toutes ces douleurs & de cette chaleur exceſſive; mais dès que la bile boüillonne, & qu'elle n'a pas ſa coction, on ne ſçauroit faire ceſſer les douleurs & la fievre

Ceux qui ſont remplis de ſucs piquans & âcres & de la nature de la bile verte, de quelle rage, de quel déchirement d'inteſtins, & de quelle in-

inquiétude ne ſont-ils pas tourmentez ? Cependant ces accidens ne finiſſent point que les ſucs intemperez ne ſoient vuidez & adoucis, ou qu'ils ne ſoient cuits & mêlez avec d'autres humeurs ; c'eſt pourquoi les criſes qui arrivent en certains jours reglez peuvent beaucoup pour la gueriſon de ces ſortes de maladies ; mais il n'eſt pas poſſible que toutes ces choſes puiſſent convenir au chaud & au froid, puiſque le chaud & le froid ne peuvent pas ſe meurir & s'incraſſer.

Quelle proprieté faut-il donc attribuer au chaud & au froid, la vertu d'agir l'un contre l'autre, parce que le chaud n'eſt jamais privé de ſa chaleur que lorſqu'il eſt mêlé avec le froid, de même le froid n'eſt jamais changé que par le chaud ; il faut dire la même choſe de toutes les autres qualitez qui ſont dans l'homme, plus elles ſont mêlées entr'elles, plus elles deviennent douces & excellentes : or l'homme joüit d'une ſanté parfaite, lorſqu'il digere bien, qu'il eſt dans la tranquillité, & que nulle vertu particuliere ne domine dans ſon corps.

Il eſt encore neceſſaire qu'un Mé-

de-

decin connoiſſe parfaitement quelles ſont les maladies qui prennent leur origine des vertus exaltées, & quelles ſont celles qui viennent de la figure des parties ; je veux dire qu'il faut qu'un Médecin connoiſſe le ſouverain degré des vertus & des qualitez exaltées, & toute la force des ſucs, & qu'il ſçache parfaitement toutes les differentes configuration des parties de l'homme.

Pour connoître la vertu des ſucs, il faut conſiderer exactement ce que chaque ſuc peut produire dans l'homme, comme nous l'avons dit, qu'elle affinité ces ſucs ont entr'eux ; je veux dire ſi le ſuc doux ſe change en une autre eſpece, non par aucun mélange, mais parce qu'il dégenere de ſa premiere nature, en quel ſuc il ſe change, ſi c'eſt en un ſuc amer ou ſalé, en un ſuc âpre ou aigre ; certainement ſi le ſuc aigre excede ſur les autres ſucs, il ſera fort nuiſible, & ſi c'eſt un ſuc doux, il ſera très favorable ; que ſi par une exacte recherche, on acquiert la connoiſſance des choſes exterieures, on choiſira le meilleur en toutes choſes ; on appelle meilleur ce que la nature ſurmon-

monte avec moins de peine.

Avertissement sur les abus de la Médecine ordinaire.

HIPPOCRATE nous apprend qu'on écrivoit autrefois dans des Regiſtres publics les ſuccès des remedes, & nous voyons dans ſes œuvres qu'il a tenu un fidele journal de ſa conduite pour ſervir de modele à la poſterité, ſi l'on eût continué une ſi loüable coutume, on auroit enrichi la Médecine de pluſieurs beaux ſecrets qui demeurent inconnus, & on eût prevenu les abus & les mauvais uſages des remedes.

Tous les Médecins défendent les évacuations exceſſives & faites à contre-tems, principalement lorſqu'elles ſont menacées d'une mort prochaine, parce que, diſent-ils, il ne faut pas expoſer les remedes à l'opprobre en donnant ſujet de croire que c'eſt le remede qui a tué le malade plûtôt que la maladie.

Néan-

Néanmoins on trouve plusieurs Médecins, Chirurgiens & Apoticaires qui pechent imprudemment contre une regle qui devroit être sacrée & inviolable ; c'est pourquoi il seroit de l'interêt public de tenir un compte exact des fautes que commettent ceux de la profession qui sont assez ignorans pour faire mourir leurs malades dans l'effet d'un purgatif, de l'émetique, d'une saignée, ou d'un somnifere; si on établissoit cette regle, l'on connoîtroit bien-tôt quels sont les Medecins qui deshonorent une si honorable profession par leur ignorance ou leur méchante conduite; du moins cela les obligeroit d'être plus circonspects & d'éviter ces malheureux excès qui rendent la Médecine suspecte & odieuse.

Traité des abus qui se commettent dans les remedes ordinaires.

LA nature guerit les maladies, comme l'enseigne Hippocrate; au lieu d'aider à la nature par des remedes qui la fortifient, on l'affoiblit par de

de grandes ſaignées, par des purgations, par des lavemens purgatifs, par l'émetique, par des ſcarifications, par des veſicatoires, par des rafroidiſſans, par une diete importune, & toute contraire aux inclinations & à la guerifon du malade; ce qui augmente ordinairement la cauſe des maladies, dans leſquelles il ſe comment tous les jours des abus conſiderables, ce que je vais démontrer clairement.

CHAPITRE PREMIER.

De la Saignée.

L'Ignorance de la nature du ſang, de la cauſe des maladies & des veritables remedes, a produit l'abus des ſaignées; le ſang étant deſtiné pour la nourriture des parties & pour l'entretien des eſprits qui donnent la vie, eſt en ce ſens la vie des animaux & le ſiege de l'ame ſenſitive, comme l'enſeigne Willis; le ſang eſt purifié de toutes ſortes d'excremens, & perfectionné par deux coctions précedentes, avant qu'il entre dans les arteres & dans les veines; ce qui fait voir que la

la premiere cauſe des maladies n'eſt jamais dans le ſang ; d'ailleurs la ſaignée ne remédie pas à l'impureté du ſang, celui qu'on tire eſt toûjours meilleur que celui qu'on laiſſe; les ſaignées exceſſives & frequentes épuiſent les eſprits & mortifient ſi fort le ſang qu'il n'eſt plus propre à entretenir la vie; les arteres & les veines étant épuiſées par de grandes ſaignées ſe rempliſſent de mauvais ſucs qui ne ſont pas de la nature du ſang, & qui ne ſont pas propres à reparer les eſprits. Galien ordonne mal à propos la ſaignée juſqu'à la défaillance en quelques fievres continuës, & Veſal ſuivant cette regle ayant tué ſur le champ ſon malade, s'excuſa diſant * qu'il étoit mort dans les formes.

Les grandes & frequentes ſaignées corrompent la nature du ſang, & bien loin de diminuer la cauſe des maladies, elles ne ſont que l'empirer ; la cauſe des maladies eſt l'aigre, l'amer, le ſalé, l'âpre & l'inſipide, les arteres & les veines étant épuiſées par la ſaignée attirent de l'eſtomac, de la rate, du pancras, des reins, de la veſſie,

* Moriatur ergo ſecundum Canonem.

du fiel & des autres inteſtins des ſucs aigres, amers, ſalez, âpres & inſipedes qui infectent le ſang & deviennent la cauſe des maladies; c'eſt pourquoi il n'y a point de maladies ſi difficiles à guerir que celles qui procedent des grandes ſaignées; le ſoulagement qui ſemble arriver des grandes ſaignées eſt pire que les maladies, les ſaignées abondantes diminuant les eſprits & la chaleur naturelle ſemblent rafraîchir, & en ôtant les forces de la nature, elles ſemblent la calmer; ceux qui guériſſent malgré les grandes ſaignées ont beaucoup de peine à ſe remettre, ils ſont ſujets à de frequentes rechutes, à l'hydropiſie, à l'étiſie, & autres maladies pires que la premiere; les grandes ſaignées détruiſent les forces de la nature, empêchent les criſes, & ôtent ſouvent la vie; c'eſt pourquoi Vanhelmont parlant de la ſaignée a eu juſte ſujet de dire qu'un démon meurtrier préſidoit dans les chaires de la médecine.

Le ſiege des maladies eſt dans la ſubſtance même des parties qui ſont la ſource & l'origine des mauvais ſucs qui s'engendrent dans nos corps, de ſorte que la ſaignée ne peut pas ôter

la cauſe des maladies, au contraire les ſaignées étant abondantes, en augmentent la cauſe en attirant les mauvais ſucs du ſiege de la maladie dans les arteres, dans les veines & dans le cœur, ſi toutes ſortes d'évacuations ſont dangereuſes, lorſqu'elles ſont exceſſives, celle du ſang qui eſt le treſor de la vie ne peut-être que très-pernicieuſe.

On ſaigne abondamment pour diminuer la violence des fievres & pour empêcher les inflammations; mais les fievres & les inflammations n'arrivant ordinairement que par le défaut de tranſpiration, (comme l'enſeignent tous les Médecins,) on n'y ſçauroit remedier plus efficacement que par les remedes Diaphoretiques, qui ouvrant les pores du corps diſſipent heureuſement & ſans danger, par l'inſenſible tranſpiration la cauſe des fievres & des inflammations; au contraire les grandes ſaignées rendant le ſang moins vif & moins ſpiritueux, ſont qu'il eſt moins propre à s'exhaler par l'inſenſible tranſpiration, & empêchant la coction des humeurs retardent la guериſon des maladies, & conduiſent ſouvent à la mort.

Le peuple experimente tous les jours cette verité, gueriſſant heureuſement des pleureſies & de inflammations de poulmons par des diaphoretiques & par des ſudorifiques familiers ſans aucune ſaignée.

Les ſaignées exceſſives ſont toûjours funeſtes, principalement dans les maladies malignes, parce qu'elles ôtent les forces & augmentent la malignité; la ſaignée donc doit être fort moderée; & on ne doit pas ſaigner dans la vigueur du mal, de peur de troubler la nature & d'arrêter le cours de ſon action; on ne doit pas auſſi ſaigner une perſonne aſſoupie par un remede narcotique, puiſque l'experience fait voir journellement qu'on meurt le même jour; mais la ſaignée étant faite à propos & moderée, diminuë l'ébolution exceſſive du ſang, & étant faite des vaiſſeaux les plus proches du ſiege de la maladie, elle ſoulage la partie affligée.

CHAPITRE. II

De la Purgation.

LA purgation ſignifie la ſéparation du pur d'avec l'impur; les remedes purgatifs ſont ceux qui nétoïent le corps de toute ſorte d'impureté; les Medecins qui ont ignoré les veritables purgatifs ont donné ce titre ſpecieux, non ſeulement à des ſimples laxatifs, mais auſſi à des poiſons; ils ont ſuppoſé que la cauſe des maladies conſiſtoit dans le déreglement des quatre humeurs; ils ont enſeigné que les remedes purgatifs vuidoient par élection la bile, la melancolie, la pituite, les ſeroſitez & que la ſaignée remedioit promptement à l'abondance du ſang; de ſorte que ſur ce fondement il n'y a point de maladies que les Médecins ne puiſſent guerir promptement & facilement; néanmoins les Médecins qui tiennent ces fauſſes maximes, ne gueriſſent aucune des maladies que la nature ſeule ne peut pas guerir; & ils n'oſent promettre la gueriſon d'aucune, non pas même d'une fievre tierce que la nature ſeule guerit dans peu

de jours, ce qui devroit leur avoir appris la fausseté de leurs regles, tant à l'égard de la cause des maladies que des remedes dont ils se servent.

On enseigne dans l'Ecole qu'il y a trois sortes de purgatifs, les doux, les mediocres & les violens; on mêle ordinairement les uns avec les autres dans les médecines.

Les purgatifs qui ne sont pas violens, comme le sené, la rhubarbe, le polipode & la mâne, vuident les excremens grossiers, & quelque portion du sang des arteres & des veines mesanteriques; car ayant corrompu quelque partie du sang & des humeurs, la nature les vuide ensuite, & par cette irritation, elle se décharge de quelque matiere inutile.

Cette verité paroîtra dans son jour, si l'on considere que ces remedes purgatifs vuident autant d'ordures dans les personnes saines que dans les malades; si ces ordures eussent été dans le corps des personnes saines auparavant la purgation; il est évident qu'ils n'eussent pas joüis d'une parfaite santé; d'où il faut conclure necessairement que la plûpart des matieres corrompuës qu'on vuide par une douce médeci-

cine, n'étoient point dans le corps avant qu'on eût pris le remede, & que les humeurs que l'on rend ont été ainsi corrompues par le remede purgatif. Hippocrate enseigne que toute sorte de purgatifs diminuë les forces & la substance du corps ; si les remedes doux & benins corrompent quelque partie des sucs & de la substance du corps, il faut avoüer que les purgatifs violens, comme le Turbit, le Jalap, l'Escammonée & la Coloquinte introduisent une forte corruption dans toutes les humeurs & même dans la substance des parties ; d'où vient qu'ils affoiblissent extrêmement, qu'ils empirent les maladies, & qu'ils ôtent quelquefois la vie ; cependant lorsqu'on vuide les choses qui doivent être vuidées, on est soulagé ; & la nature supporte cette vuidange sans aucun travail.

C'est par le soulagement & par le rétablissement des forces qu'on doit connoître les veritables purgatifs ; ils donnent apetit, ils ne reprochent pas, ils ne sont pas désagreables, ils ne vuident rien d'une personne saine, ils ne vuident rien qui ne soit superflu, ils ôtent la mauvaise disposition & reparent la foiblesse des intestins ; c'est

pourquoi ils mettent la joye dans le cœur & la vivacité dans les yeux.

Les Médecins qui s'attachent aux vaines traditions de l'Ecole, & qui ne s'appliquent pas à la préparation des remedes, ne ſçauroient connoître les veritables purgatifs, ni la maniere de purifier le corps ; au contraire par leurs médecines ils diminuent les forces, & d'un malade imaginaire, ils en font un effectif.

CHAPITRE III.

Des Lavemens.

LE terme de lavement eſt ſpecieux; il ſemble qu'on doive recevoir un grand ſecours de cette ſorte de remede qui promet de nettoyer les ordures du corps ; néanmoins ſi l'on conſidere la choſe de près, on verra qu'il y a bien de l'abus ; les excremens étans naturels aux inteſtins, ils ne les incommodent du tout point, juſques à ce qu'ils ſoient arrivez aux muſcles du fondement qui les pouſſent dehors ; ainſi quand le corps eſt bien diſpoſé, on n'a pas beſoin de lavemens pour

our laver les inteſtins ; la nature s'acquite alors ſuffiſamment de ſon devoir.

Il ſemble à la verité que les lavemens ſoient fort neceſſaires aux perſonnes qui n'ont pas la liberté du ventre ; mais l'uſage des lavemens rendant la nature pareſſeuſe , augmente la conſtipation ; les lavemens purgatifs ne donnent qu'une guériſon apparente ; ils vuident diverſes matieres qui ſont l'effet de la maladie , mais ils empirent la cauſe, ils corrompent ſouvent des parties du ſang des arteres & des veines meſanteriques , ils bleſſent les boyaux & donnent des tranchées ; les lavemens qui ſont compoſez d'une ſimple décoction de ſon & de mauves avec le miel , ou une décoction de caſſe, ou bien avec de l'urine pure du malade ne ſont pas malfaiſans , & ne laiſſent pas le ventre ſi conſtipé que les lavemens purgatifs qui ordinairement ſont compoſez de mauvaiſes drogues.

Les panacées purgatifs dont il ſera parlé au chapitre 4 lâchent le ventre, & après en avoir uſé quelque tems, ils laiſſent le ventre libre fort long-tems , de ſorte qu'on n'a pas beſoin de lavemens.

CHAPITRE IV.

De l'Emetique.

ON appelle par excellence, émetique, les préparations d'antimoine qui font vomir, parce qu'elles ne manquent jamais de produire cet effet à toutes sortes de personnes avec beaucoup de violence ; on hazarde l'émetique en bien des maladies, même dans les fievres d'accès ; & dans la consulte il y a des Médecins qui passent facilement l'émetique, pourvû que dans une autre occasion on leur passe la saignée ; néanmoins l'antimoine est un poison, qui comme le prouve Vanhelmont, excite le vomissement par un soufre arsenical ; en effet l'antimoine & l'arsenic ont une odeur semblable lorsqu'on les met sur le feu ; l'antimoine émetique fait vomir avec tant de vehemence qu'il met le malade dans le danger de sa vie, & il laisse ordinairement de impressions si funestes dans l'estomac & dans les intestins qu'on a bien de la peine à s'en remettre ; il arrive même quelquefois qu'on en est incommodé

modé tout le reſte de ſa vie ; il faut que les remedes appaiſent la nature au lieu de l'irriter. C'eſt inutilement que les Medecins tâchent de guerir leurs malades par de fortes évacuations ; la cauſe des maladies opiniâtres eſt dans la ſubſtance des parties, d'où les purgatifs & les émetiques les plus violens ne peuvent preſque rien tirer : & ils ne peuvent du tout point ôter la mauvaiſe impreſſion qui eſt dans les inteſtins où eſt le germe de la maladie.

On doit exciter le vomiſſement aux malades par des panacées qui ne font aucune violence à la nature qui ôtent la mauvaiſe impreſſion des parties & qui ne font vomir que lorſqu'on en a beſoin.

CHAPITRE V.

Des Ventouſes découpées.

ON fait ſortir par les ventouſes découpées le ſang le plus pur de la ſuperficie du corps, tandis que la cauſe du mal eſt dans le fond des inteſtins ; on ſe ſert ordinairement des ventouſes découpées dans les fievres

malignes; on dit que les ſcarifications attirent la malignité du dedans au dehors, du centre à la circonference; mais ſi on examine la choſe de près, & qu'on obſerve les évenemens, on verra que les ſcarifications lorſqu'elles ſont profondes portent le venin au cœur, & le poiſon dans les arteres & dans les veines, principalement après les ſaignées réïterées.

Les fievres malignes ſont accompagnées d'un extrême foibleſſe qui procede de la corruption du ſang; d'où vient que lorſqu'on applique des ventouſes découpées en cette occaſion, la nature étant foible & le ſang corrompu, il coule fort abondamment dans la ventouſe, & par ces épuiſemens d'eſprits & de ſang, on affoiblit encore plus la nature, & on fait paſſer le venin du fond des inteſtins dans le cœur, dans les arteres & dans les veines.

On ſe ſert auſſi des ventouſes découpées dans les aſſoupiſſemens pour éveiller les malades; mais on ne fait que les inquietter & les affoiblir aſſez inutilement; on ne conſidere pas que les léthargiques ne ſont pas malades, parce qu'ils dorment, mais qu'ils dorment

ment parce qu'ils ſont malades ; il n'eſt donc pas neceſſaire d'empêcher le ſommeil, mais d'ôter la cauſe de l'aſſoupiſſement.

CHAPITRE. VI.

Des Veſicatoires.

ON fait les veſicatoires avec les cantarides qui ſont un poiſon lors même qu'elles ſont appliquées exterieurement, elles font beaucoup de douleurs, elles cauſent des violentes ardeurs d'urine, elles corrompent le ſang de la partie où on les applique, qui ſe fond en eau par ce poiſon; ſi l'on eût conſideré que l'abondance des eaux que les hydropiques vuident par le moyen des veſicatoires, & par la ponction qu'on leur fait au ventre ne les guerit point, on eût connu ſans doute qu'on ne guerit point ces maladies par les évacuations; & quoiqu'elles ſemblent ôter l'effet de la maladie, elles n'en diminuent pas néanmoins la cauſe

CHAPITRE VII.

Des Cauteres & des Setons.

HIppocrate n'employe le fer & le feu que pour les maladies qui ne guerissent pas par les remedes ordinaires; de forte qu'on abuse des cauteres & des setons, lorsqu'on les employe pour des maladies qui peuvent guerir sans le fer & sans le feu, & pour lesquelles ils sont souvent inutiles.

L'abus des cauteres vient de ce qu'on ne connoît pas les panacées qui sont propres à purifier le sang, & qui délivrent les malades de la necessité de cet importun remede; en effet puisque la nature a assez de voyes pour se décharger de ses excremens, il n'est pas necessaire de faire un ulcere sur le corps pour le nettoyer de ses impuretez; l'ulcere que le cautere produit change le sang de la partie en pus, d'où on connoît qu'il ne vuide rien de la cause de la maladie; si les cauteres servent à renouveller le sang, c'est en consumant celui qui est superflu; on doit rarement ouvrir des cauteres, il faut donner des remedes plus efficaces

&

& plus commodes pour ouvrir & déboucher les éviers que la nature a mis en nous pour vuider les matieres grossieres & superfluës que les alimens y produisent continuellement.

CHAPITRE VIII.

Des Remedes cordiaux.

IL y a beaucoup de maladies qui sont si violentes qu'elles abattent dès leur commencement les forces des plus vigoureux & des plus robustes ; ce qui fait voir que les veritables cordiaux sont les remedes qui étans amis de la nature, ôtent la cause du mal ; en ce sens les panacées antidotes dont nous parlerons au chapitre 10. qui nettoyent le sang & les intestins de leurs impuretez & qui rétablissent les forces du cœur sont des veritables cordiaux.

On doit aussi appeller remedes cordiaux ceux qui animent le sang & les esprits, comme le vin & la poudre de vipere. Et les panacées orifiques.

On affoiblit ordinairement le cœur par des saignées réïterées & par des pur-

purgations qui diminuent les forces, & qui le plus souvent n'ôtent rien de la cause du mal; on défend même le vin, & on ordonne des cordiaux qui n'en ont que le nom; on broüille ensemble des confections de peu de vertu avec des eaux mal distillées qu'on appelle portion cordiale, qui bien loin de réjoüir le cœur des malades, les font souvent vomir; mais on donne la poudre de vipere en si petite quantité & si rarement qu'elle devient un remede inutile.

On donne aussi pour des remedes cordiaux du bezoard falsifié, des perles mal préparées, & on applique des épithetes inutiles, plûtôt pour augmenter la partie de l'Apoticaire que pour secourir les malades.

CHAPITRE IX.

Des Rafraichissants.

L'Abus des rafraichissants est extrêmement grand, & refroidissant ils éteignent la chaleur naturelle, en empêchant la transpiration, ils allument une chaleur étrangere, & en em-

empêchant la coction des humeurs, ils augmentent la cause des maladies; c'est pourquoi Fernel a dit qu'il étoit plus sûr d'échauffer que de rafraichir, neanmoins il ne s'agit ni de l'un ni de l'autre, puisque le chaud & le froid ne sont point la cause des maladies, comme l'enseigne Hippocrate.

CHAPITRE X.

Des Remedes somniferes & anodins.

WIllis considere les remedes somniferes, comme s'ils avoient la figure d'un ange d'un côté, & celle d'un démon de l'autre; en effet les remedes somniferes donnez à propos sont une divine panacée, ils excitent un sommeil doux & paisible, ils appaisent toute sorte de douleurs, ils arrêtent toute sorte de fluxions & d'évacuations excessives, ils guerissent souvent les rêveries, en un mot ils donnent le calme à la nature dans les troubles & dans les inquiétudes les plus violentes, sans danger & sans incommoditez; au contraire les remedes somniferes étant donnez mal à propos sont

sont des poisons & font mourir promtement. Pour éviter les mauvais succès des somniferes, il ne faut jamais les donner aux personnes foibles de peur d'éteindre ou d'étouffer la chaleur naturelle; il ne faut pas aussi les donner à ceux qui ont les intestins engagez & principalement les poulmons, de peur de les suffoquer & d'arrêter les matieres qui se doivent vuider; si l'on observe ces deux conditions, les remedes somniferes seront toujours très-utiles, ils ne sont devenus suspects que par le mauvais usage qu'on en fait

CHAPITRE XI.

Du Regime de vivre.

IL ne se commet pas moins d'abus dans le regime de vivre que dans les remedes pour ne suivre pas les regles d'Hippocrate qui ne sont pas moins utiles que commodes; la plûpart des Medecins reglent leurs malades suivant leur fantaisie, & n'ont aucun égard au besoin & à l'inclination de la nature; ils défendent avec un air impe-

imperieux ce qui feroit du bien & du plaisir au malade, & lui ordonnent étroitement ce qui lui fait du chagrin & du mal; il arrive souvent qu'après avoir affoibli un malade par des saignées, par des médecines, par des lavemens purgatifs, par des ventouses, par des vésicatores, par l'émetique, on acheve de détruire ses forces par une diete importune; on n'examine pas assez les inclinations des malades, soit pour les contenter lorsqu'elles sont absolument necessaires, soit pour y remedier lorsqu'elles ne sont pas bien reglées.

Le regime de vivre dépend si fort de l'inclination des malades qu'il est impossible à un Medecin quelque sçavant qu'il puisse être, de le regler justement, s'il n'a égard au sentiment du corps & à l'inclination de la nature, comme l'enseigne Hippocrate; il dit aussi dans ses Aphorismes que les alimens qui sont agréables, quoiqu'ils soient moins sains de leur nature, doivent ê re préferez aux alimens qui sont désagréables, quoi qu'ils fussent plus sains de leur nature; il dit que ce que nous avons accoûtumé, quoique pire, nous incommode moins que ce que

nous

nous n'avons pas accoûtumé, quoiqu'il ſoit meilleur, en effet la coûtume eſt une ſeconde nature

Si à ces maximes que l'experience juſtifie, on joint celle de fuïr toute ſorte d'excès, comme Hippocrate le recommande, on aura ſans doute une regle fort commode & fort juſte pour le regime de vivre tant des ſains que des malades; les inclinations des perſonnes ſaines & ſobres ſont ſi reglées pour le boire, pour le manger & pour les autres neceſſitez de la vie, qu'il ſuffit pour ſe bien gouverner de ſuivre les apetits de la nature, quoique les inclinations de la nature ne ſoient pas reglées aux perſonnes malades, comme aux perſonnes ſaines; il faut avoüer néanmoins que la nature n'a jamais d'inclinations inutiles, & que les Médecins qui ſçavent leur profeſſion ne puiſſent legitimement contenter.

CHAPITRE XII.

De la soif excessive, des envies de femmes grosses, & des apetits singuliers des filles qui mangent du plâtre, du sel, du Charbon, du gip &c.

LOrsqu'un malade est travaillé d'une soif violente qui procede de quelque excrement salé, qui séjourne dans l'estomac, on éteint cette soif par quelque goute d'esprit de souffre qui est aigre, lorsque la soif vient de la dissipation des esprits, ainsi qu'il arrive dans les exercices violens, & dans les fievres malignes on se désaltere heureusement en buvant du vin.

Lorsque les filles de même que les oiseaux mangent du gip, du sel, du charbon ou du plâtre pour appaiser l'aigreur dévorante qu'elles ont dans l'estomac, on leur donne des sels fixes qui adoucissant cette aigreur les guerissent; de sorte que les habiles Médecins ôtent les mauvaises inclinations des malades par des remedes & par des alimens commodes, & ne les tourmentent pas par des regles inutiles & importunes.

D'ail-

D'ailleurs les choſes les plus mauvaiſes & les plus oppoſées à la nature deviennent neceſſaires lorſqu'une violente inclination nous y excite, comme il arrive ſouvent aux femmes enceintes, ou lorſque la coûtume nous y porte, comme l'on voit dans certains peuples qui ſe nourriſſent d'alimens qui nous ſeroient pernicieux ; & qui leur ſont très utiles; au contraire les meilleures choſes deviennent poiſon, lorſqu'une violente averſion nous les fait avoir en horreur, ce qui ſe remarque en ceux qui haïſſent naturellement le vin & le fromage.

Il ne faut donc pas conſiderer les alimens tels qu'ils ſont en eux-mêmes, mais ſuivant le rapport qu'ils ont avec la nature; ſi les Médecins euſſent pris garde aux heureux ſuccez qu'ont eu les malades en buvant du vin, & en ne ſuivant pas leurs ordonnances, ils euſſent ſans doute connu que leurs regles n'étoient pas juſtes; les Médecins qui défendent beaucoup de choſes même des plus utiles à leurs malades, trouvent facilement le moyen d'excuſer leurs fautes dans les contraventions qu'on fait à leurs ordres, puiſqu'il eſt preſqu'impoſſible de

de les obſerver, c'eſt pourquoi on a dit avec juſte ſujet, qu'un mauvais Médecin eſt une ſeconde maladie pire que la premiere.

CHAPITRE XIII.

Du Vin & de l'uſage qu'on en doit faire dans les fievres & autres maladies.

LE vin eſt non ſeulement un aliment néceſſaire, il eſt encore un excellent remede, il réjoüit le cœur, il repare les eſprits, il eſt agréable au goût, à la vûë, à l'odorat, il eſt accoûtumé & ſouhaité ardemment de beaucoup de malades c'eſt pourquoi il eſt abſolument neceſſaire dans la plûpart des maladies où l'on a accoûtumé de le défendre; après avoir affoibli les malades, par des ſaignées, par des purgations, & par des rafraichiſſans; on leur ordonne quelquefois des potions cordiales qui bien loin de les réjoüir leur font mal au cœur, tandis qu'on leur défend le vin qui le réjoüiroit, & qui étant mêlé avec des veritables cordiaux, porteroit prompte-

ment

ment leur effet dans les arteres, dans les veines & dans le cœur.

Les Médecins ayant crû que le chaud & le froid étoient la cause des maladies, ont défendu le vin dans celles où la chaleur sembloit être trop forte; mais puisque la chaleur qui paroît dans les maladies procede de la nature, qui redouble ses forces pour surmonter le mal, au lieu d'éteindre cette chaleur par des rafroidissans, on doit l'animer par l'usage moderé du vin; la nature de la fievre ne consiste pas dans une chaleur excessive, ainsi qu'on l'enseigne dans l'Ecole, puisque les fievres les plus mortelles ont le moins de chaleur, comme les fievres des vieillards & les fievres pestilentielles; au contraire les fievres des jeunes gens qui sont chaudes sont moins dangereuses; & si l'on examine les pronostics d'Hippocrate & l'experience, on verra que c'est le froid qui est dangereux dans les fievres & non pas la chaleur.

On ne doit donc pas craindre un usage moderé du vin dans les fievres & dans les autres maladies, le vin n'échauffe que parce qu'il augmente les forces, & c'est aussi en augmentant

chaleur que la nature guerit les maux, le vin étant mêlé avec l'eau rafraîchit en la faisant penetrer, comme l'enseigne Galien; & je sçai par une longue & heureuse experience que le vin reparant les esprits, rend les malades plus frais & plus guais, & qu'en conservant les forces, meurissant la cause des maladies, faisant transpirer tout le corps, resistant à la pourriture, à la malignité & aux vers, il contribuë merveilleusement à la guerison des malades.

CHAPITRE XIV.

Des Remedes de précaution.

L'Experience justifie que ceux qui se servent de la saignée, de la purgation & des lavemens pour des remedes de précaution sont plus sujets aux maladies & sont moins robustes que ceux qui ne se servent point de cette sorte de remede; la saignée affoiblissant, avance la vieillesse, & rend même les personnes les plus saines sujetes à beaucoup de maladies; c'est pourquoi en Italie on ne permet pas

aux Chirurgiens de ſaigner ſans l'avis du Medecin ; les purgatifs diſſipent la ſubſtance du corps, ils diminuent les forces, & ils ſont plus dangereux aux ſains qu'aux malades comme l'enſeigne Hippocrate ; l'uſage frequent des lavemens rend les perſonnes extrêmement conſtipées ; on abuſe auſſi de ces remedes lorſqu'on les ordonne aux perſonnes parfaitement ſaines, puiſque les ſains n'ont beſoin ni de Medecins ni de remedes.

Il n'y a que les ſeules panacées qui ſoient des veritables remedes de précaution, elles purifient le corps de toutes ſortes de ſoüillures, elles n'émeuvent point, elles n'affoibliſſent pas les perſonnes ſaines ; cependant elles vuident les malades par les voyes que la nature choiſit elle même, & leur rend la force & la ſanté.

On commet auſſi pluſieurs abus dans l'uſage des aphoremes, des juleps, des ſyrops, des confections & des remedes chimiques mal preparez & mal appliquez ; mais puiſque Vanhelmont les explique ci-après on n'en dira pas davantage en cet endroit.

Re-

Remarques sur le sentiment de Vanhelmont, au sujet des Medecins & de la composition des remedes.

VAnhelmont traite dans ce discours des abus qui se commettent dans la preparation & dans la composition des remedes par les Apoticaires il prouve que leurs décoctions, leurs sirops & leurs confections sont de peu de vertu ; il fait voir que leurs électuaires purgatifs sont pernicieux ; enfin il montre qu'entre leurs remedes chimiques, les uns sont des poisons, comme le verre, le safran, le regule d'antimoine & le précipité de mercure, les autres sont falsifiez, comme les esprits de vitriol, de souffre & des aromatiques ; l'origine de cet abus vient de ce que les Medecins suivent des traditions vaines & ridicules, & ne s'appliquant pas à la préparation des remedes, n'en sçauroient acquerir une connoissance assurée & parfaite ; si tous les artisans doivent necessairement être les maîtres des instrumens de leur art, & les connoître pour s'en pouvoir servir utilement dans l'exercice de leur profession, il

faut ſans doute que les Medecins ſoient les diſpenſateurs de leurs remedes & qu'ils les connoiſſent pour ſecourir les malades avec d'autant plus de juſtice qu'ils ne travaillent pas ſur le cuir ou ſur le bois, comme les artiſans, mais ſur le corps humain dont il n'eſt pas permis de ſe joüer impunément; & comme l'erreur eſt venuë ſi avant, qu'on s'imagine que c'eſt une choſe indigne d'un Medecin de s'attacher lui-même à la préparation des remedes, il eſt neceſſaire, dit-il, de remedier à cet abus, puiſque tout ce qui ſe fait pour le bien de la ſanté, & pour ſe perfectionner dans une profeſſion eſt toûjours glorieux.

Ceux qui ſéparent la medecine de la pharmacie & de la chymie, reſſemblent à cette fauſſe mere qui vouloit partager l'enfant de ſa voiſine; en effet il y a une liaiſon ſi étroite entre les Medecins & les remedes, qu'il eſt impoſſible de les ſeparer ſans les détruire; la réünion des Medecins avec les remedes eſt le but de l'Auteur, il propoſe même ſon exemple ſur ce ſujet, il dit qu'après avoir perdu beaucoup de tems dans la lecture des livres de medecine, il les abandonna tous pour

s'ap-

s'appliquer uniquement à la recherche & à la préparation des bons remedes, & que pour réüssier dans une chose si necessaire & si glorieuse, il fit de grandes dépenses, & se donna beaucoup de peines.

Vanhelmont n'a pas voulu communiquer les secrets qu'il a trouvé dans la medecine, parce que les Medecins ne font pas leurs remedes, & qu'ils en confient l'execution aux Apoticaires; en effet il arrive souvent que les Apoticaires n'executent pas fidellement les avis des Medecins soit par la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, soit par négligence, soit par avarice, soit aussi par l'équivoque; c'est pourquoi il est difficile que ces Medecins sçachent l'effet des remedes, & qu'ils connoissent leurs vertus, puisque le plus souvent ils ne les connoissent pas même de vûë

Sentimens de Vanhelmont, extrait des ouvrages de ce fameux Medecin.

ON joüe par tout la medecine & par tout elle fait le suiet de la rail-

raillerie du peuple; les Medecins ne veulent ſçavoir ni connoître autre choſe que ce qu'on enſeigne dans l'Ecole, ils croyent ce qu'ils liſent, & ils donnent à excuter ce qu'ils croyent, ils en confient même l'execution à un Apoticaire, à ſa femme où à ſes ſerviteurs; c'eſt pourquoi des vendeurs de mitridate, même des vieilles femmes s'ingerent dans la medecine & ſe mocquent des Medecins, parce qu'il arrive ſouvent qu'ils excellent en pluſieurs choſes ſur les Medecins : les vendeurs de baume & pluſieurs vieilles femmes ſe reſervent depuis longtems des ſecrets, comme des gages de leur travail, ou comme un bien de leur famille; ainſi la negligence & l'avarice ayant fait conſiderer la medecine comme un patrimoine, toutes choſes ſont allées en empirant dans cette profeſſion par un juſte jugement de Dieu

En entrant dans la boutique d'un Apoticaire, je ne ſçaurois m'empêcher de témoigner ma colere contre les hiſtoriens des ſimples; car bien qu'il n'y ait pas une matiere plus riche, plus abondante & plus agréable que les plantes, à peine y a-t-il rien où l'on ait

ait fait moins de progrez ; les Barbares, les Sauvages & les Indiens ont obſervé leurs ſimples avec plus de ſoin que les peuples de l'Europe. Et depuis Dioſcoride ſoldat qui vivoit du tems de Platon, on n'a preſque rien découvert touchant la vertu des plantes, au contraire on en a baucoup perdu. Galien par un larcin odieux a copié Dioſcoride ſans le nommer. Pline eſt rempli de bagatelles qu'il a entaſſées ſans jugement, & ne ſçachant pas diſtinguer entre l'apparence & la verité, il a pillé tous les Auteurs pour faire un juſte volume.

Les plus habiles Medecins diſputent encore aujourd'hui avec beaucoup de chaleur du nom & de la figure des plantes, comme ſi connoiſſant les plantes de vûë on en connoiſſoit les vertus Ils ne donnent auſſi point d'autres vertus aux plantes que celles qui ont été décrites par Dioſcoride, comme ſi le premier Auteur des plantes les avoit connues parfaitement ; & on a négligé juſqu'ici les choſes qui étoient les plus importantes pour s'attacher à des choſes de néant.

Les Auteurs modernes ont commencé de diſtinguer les plantes en di-

vers ſexes, & croyant avoir fait une grande découverte, ils ſe ſont plaints que ces choſes avoient été cachées juſqu'à eux, comme ſi la nature ſe contentant dans les plantes d'un ſexe mêlé & hermaphrodite, ſe joüoit & n'agiſſoit pas ſerieuſement; la diverſité des ſexes n'a pour but que la generation & non pas l'operation, ou le rapport qui ſe rencontre parmi les objets ſemblables; c'eſt pourquoi la nature agiſſant ſuivant les fins auxquelles elle eſt deſtinée par ſon Créateur, & ne faiſant rien inutilement, n'a pas diverſifié les ſexes pour les operations, lorſque la diverſité de ſexe n'a pas été neceſſaire pour la generation; ſi parmi deux plantes de même eſpece il y en a une plus efficace & plus âpre que l'autre, cette difference ne marque pas la diverſité de ſexe, mais de dégré.

Il y a d'autres Auteurs qui ont obſervé les marques exterieures des plantes pour connoître leur vertu, comme les Chiromanciens qui devinent en regardant les lignes de la main, la figure de la racine de ſatyriom a donné lieu à cette penſée; c'eſt pourquoi ces Auteurs ont nommé la connoiſſance des plantes une ſcience marquée par

des

des ſignes naturels, ou une anatomie ſenſible; ainſi ils ont introduit des nouveaux noms & des titres ſpecieux pour couvrir leur entrepriſe hardie, mais l'homme n'étant pas l'image de la nature, la nature auſſi n'eſt pas l'image de l'homme; & Paracelſe a été ridicule d'introduire dans la medecine des rêveries pour des principes.

Il y a d'autres Auteurs qui ont rapporté les vertus des plantes aux ſignes du Zodiaque, ce qui ne convient nullement, puiſque la proprieté des plantes procede de leur ſemence, & que la vertu de la ſemence provient de la terre; la terre a de ſoi-même la vertu de produire les plantes.

Mathiole, Braſavole, Ruel, Fuchſius, Tragus, Dalechamp & les autres hiſtoriens des plantes ſe ſont ſeulement appliquez à faire connoître de vûë leur forme exterieure, & ils ont tous copié de Dioſcoride la vertu des ſimples; ils ont auſſi rapporté toutes les vertus des plantes aux divers dégrez de chaleur & de froideur, comme ſi ces qualitez étoient l'origine des vertus qui ſont dans les plantes.

Dodon, Taberna, Montanus & quelques autres ont ajoûté quelques experiences, mais qui ſont confuſes & incertaines. Dieu a créé les ſimples, & les a doüé de toutes les vertus neceſſaires aux uſages de l'homme, elles ſont même ſuffiſantes de leur nature pour la guериſon de toutes les maladies; c'eſt pourquoi le mêlange des ſimples détruit ſouvent leurs vertus, & il importe plus de rechercher leurs vertus que d'agiter des queſtions inutiles & indifferentes.

C'eſt auſſi une choſe déplorable qu'on n'ait pas conſideré que les plantes ont beaucoup d'excrement auſſi bien que les animaux dont elles ne peuvent pas ſe purifier; c'eſt pourquoi il eſt neceſſaire de nettoyer les plantes de leurs impuretez avec plus de ſoin que les animaux qu'on apprête pour notre nourriture.

Enfin comme il y a une plus grande difference entre le ſang des veines & celui des arteres, il faut avoüer auſſi qu'il y a des ſucs fort différens dans les plantes: quand on pique la tête du pavot, elle diſtile l'opium; quand on fend la chelidoine, elle jette des larmes dorées; quand on coupe le tithy-

tithymale, il rend un ſuc ſemblable au lait : quand on découpe le petaſite, il diſtile de la gomme : ſi l'on preſſe ces plantes, on en tirera un ſuc qui n'aura pas la vertu du premier, & qui ſera moins ſpiritueux, parce qu'il eſt mêlé avec un autre ſuc plus groſſier & avec les excremens de la plante : de ſorte que quelque ſoin qu'on prenne de clarifier ce ſuc, on ne pourra jamais le purifier & le ſeparer de ſes excremens & de ſon ſuc groſſier : les Medecins ſe ſont contentez de dire qu'il y a des proprietez differentes & même oppoſées dans un même ſujet, ſans s'en informer plus particulierement que par des ſaveurs generales & par des évenemens incertains.

Il faut que les jeunes Medecins apprennent à ſéparer les divers ſucs des plantes, s'ils veulent s'en ſervir utilement & glorieuſement : une dragme d'extrait de rhubarbe faite de la maniere ordinaire, produit moins d'effet qu'une dragme de rhubarbe en poudre, parce que le levain de l'eſtomac diſſout mieux la rhubarbe que l'artifice des Medecins qui n'en ſçavent pas ſéparer les excremens ni le ſuc ſubtil.

Nous ne connoiſſons pas la nature des choſes, ni leurs proprietez eſſentielles par leur cauſe, mais par les effets : & quoi qu'on ait écrit bien des choſes de la vertu des ſimples, la plûpart des vertus qu'on leur attribuë ſont ſuppoſées & ne leur convient point : la lecture des livres ne nous donne aucune connoiſſance des proprietez des ſimples que par l'experience, & comme un enfant qui entend un concert de muſique ne ſçait pas la raiſon de la ſimphonie & de la proportion des tons, de même on ne connoît pas la vertu des ſimples que par leur cauſe, ſi l'on ne connoit pas la cauſe des choſes ſenſibles & de l'harmonie des tons, on ignore à plus forte raiſon la cauſe de la vertu des ſimples, qu'on n'apperçoit par aucun des ſens : tous les remedes que tiennent les Apoticaires ſont compoſez de ſimples dont on ne connoît ni la vertu ni la ſympathie.

L'Ecole promet de donner quelque connoiſſance de la vertu des ſimples par le moyen des ſaveurs & des goûts, elle promet de faire connoître ſes divers dégrez de chaleur & de froideur par l'âcre, par l'amer, le ſa-

lé, par le doux, par l'âpre & par l'insipide. comme si la chaleur & la froideur étoient la cause de toutes les proprietez : cependant on a vû par experience que toutes ces belles promesses étoient sans effet. L'Ecole enseigne que l'âcre & l'amer sont chauds, néanmoins elle soutient contre ses propres regles que l'opium qui est amer, & le camfre qui est âcre sont extrêmement froids.

Suivant la doctrine de l'Ecole, il faudroit conclure que les eaux fortes, l'huile de vitriol, de souffre & de nitre étant fort aigres sont d'un temperament extrêmement froid, néanmoins ces esprits sont brûlans & caustics : il paroît que l'Ecole a ignoré les vertus des choses, même dans leur superficie : c'est pourquoi elle n'a rien dit de la cause des diverses proprietez des semences.

Enfin il y a en toutes choses une saveur particuliere qui devroit mieux nous enseigner la proprieté des simples que tous les autres signes exterieurs : la canelle a non seulement un gout piquant, elle a aussi une certaine saveur agréable qu'on ne sçauroit trouver en aucune autre plante.

On voit auſſi que la gentiane, l'aunée & pluſieurs autres plantes ameres, outre l'amertume ont un goût particulier qu'on ne ſçauroit mettre ſous les regles generales de l'amertume : c'eſt ce goût particulier de chaque plante qui nous peut donner quelque connoiſſance de leur vertu & de leur proprieté ſpecifique.

Comme on a négligé dans la recherche des ſimples ce qui étoit le plus neceſſaire, on n'y a fait aucun progrez, on n'a pas connu les proprietez des ſimples, & l'on a ignoré quel eſt le ſiege prochain de leurs vertus.

Il ne ſuffit pas de connoître clairement la vertu des ſimples, il faut auſſi les bien préparer & s'en ſervir avec jugement; il faut avoir du ſçavoir pour cela, & ne s'attacher pas aux remedes qu'on a appris par de vaines traditions.

La preparation des remedes ne conſiſte pas ſeulement à faire boüillir ou à piler les ſimples, elle comprend auſſi tous les preceptes & toutes les operations de la chimie : enfin pour ſe ſervir à propos des remedes, il faut avoir une parfaite connoiſſance de la nature de l'homme, de la diverſité des maladies, de leurs dépendances & de

leurs

leurs changemens, & il faut que cette connoiſſance ſoit fondée ſur la lumiere naturelle.

Je ne m'étonne plus que parmi tant d'abus qui ſe ſont gliſſez dans la medecine on ait négligé la connoiſſance des ſimples.

Dans cet aveuglement general des hommes, il a plû à Dieu de ſuſciter des Medecins chymiſtes qui ſe ſont heureuſement appliquez avec juſte ſujet au changement & à la perfection des remedes, comme à des choſes extrêmement neceſſaires, & de cette maniere eux & ceux qui les ont imité ont élevé la medecine au plus haut point de ſa perfection.

Les Medecins chymiſtes n'ont pas voulu flater le mal en cherchant des remedes au déreglement de certaines humeurs ſuppoſées ni à l'effet de la maladie; ils ſe ſont appliquez à en détruire la cauſe, ils ſçavent que cette cauſe eſt ordinairement dans les eſprits animaux, qui ſont les principes de tous les mouvemens & de toutes les actions de la vie; c'eſt pourquoi ils ont tâché de rendre leurs remedes ſi purs, ſi ſubtils & ſi amis de la nature qu'ils puſſent pene-

trer

trer dans les principes de la vie & les purifier que s'il y a quelques-uns de leurs remedes qui ne fassent pas un si grand effet, du moins ils reparent les forces de la nature.

Il y a des remedes qui fortifient la nature, qui la réjoüissent par leur bonne odeur, & qui reparent les esprits comme l'essence de canelle; il y a d'autres remedes plus excellens que la nature ne change pas, mais qui changent eux-mêmes la nature & qui en corrigent les defauts, comme sont l'or & les pierres précieuses qui étans préparez & subtilisez pénetrent les principes de la vie, & en banissent le trouble & l'impureté; ces remedes rétablissent la santé avec autant d'efficace que les poisons la détruisent néanmoins il n'y a point de remede qui puisse rétablir les forces du corps lorsqu'elles sont entierement dissipées & détruites.

L'Ecole a entierement ignoré qu'il falut fermenter par des levains les plantes avec leurs sucs, pour en reparer les parties les plus excellentes; on n'a pas recherché le moyen de conserver les sucs des plantes sans sucre, & sans autre addition, ce qui se fait par

la

la ſeule odeur d'un certain feu de ſouffre qui les conſerve incorruptibles & qui augmente leur vertu.

Voyons à preſent quelles ſont les occupations des Apoticaires; quoique les extraits des plantes ſemblent êtres faciles à digerer, ils ſont néanmoins de peu de vertu, parce qu'en faiſant les extraits on ne ſépare pas les excremens de la plante ni le ſuc inutile; je ſerois d'avis qu'on mit les magiſteres à la place des extraits, puiſque le magiſtere ſépare viſiblement les divers ſucs, & réduit toute la ſubſtance du remede en un ſuc eſſentiel qui contient toute la vertu de la plante : les Medecins vulgaires ignoreront toûjours cette préparation.

J'ai pitié, dit Vanhelmont, de voir dans la boutique des Apoticaires tant de compoſitions ridicules, qui ſont faites du mélange confus de pluſieurs ſimples qui marquent l'ignorance & l'incertitude de ceux qui les préparent & qui les ordonnent; les Medecins mêlent enſemble pluſieurs ſimples qu'ils croyent de ſemblable vertu, eſperant que dans cette diverſité il y en aura quelqu'un qui pourra profiter; toutes leurs compoſitions ſont un

amas

amas confus de ſimples crûs & mal préparez dont l'effet eſt incertain ; ils cuiſinent leurs remedes en les faiſant boüillir, & ils les aſſaiſonnent de miel & de ſucre ; ainſi le Medecin & l'Apoticaire ſous la foi de la maîtriſe & du doctorat trompent le malade pour ſon argent ; le malade s'imaginant que les perſonnes de ce caractere ne peuvent tromper ni être trompez, il ſeroit à ſôuhaiter que les Magiſtrats ſe ſerviſſent de leur autorité pour empêcher les tromperies des uns & des autres.

J'admire en premier lieu dans les ſimples cette pure compoſition que Dieu lui-même a faite ; je trouve que la conſoulde eſt un remede parfait pour réünir les os rompus, que ſi on y ajoûte du bol, du vinaigre & d'autres choſes étrangeres, on corrompt ce mélange naturel qui étant ſimple auroit plutôt conſolidé les os rompus qu'étant compoſé, ainſi que le remarque Paracelſe.

Neanmoins comme les ſimples ne peuvent pas ſatisfaire à nos intentions, on peut les mêler enſemble, pourvû que par ce mêlange ils acquierent une nouvelle vertu qui produiſe efficace-

ment l'effet qu'on se propose ; on voit un exemple de la necessité du mêlange des simples dans la composition de l'encre & des teintures.

Considerant, dit ce grand homme, avec un juste repentir le tems que j'ai perdu dans la lecture des livres de medecine, j'observai que comme il y a certaine proportion d'une matiere avec une autre matiere, & d'une forme avec une autre forme, il y a aussi une même proportion des proprietez avec les proprietez, & des effets avec les effets.

Je remarquai les fautes qu'on commet contre les regles dans la composition des remedes en mêlant ensemble plusieurs choses qui se contrarient souvent, & qui détruisent réciproquement leurs vertus ; j'appris ensuite avec beaucoup de travail & de dépense que les remedes ne deviennent parfaits que par des préparations qui les élevent dans un souverain dégré de perfection, de subtilité & de pureté; ces remedes sont infiniment meilleurs que les décoctions, les sirops & les confections des Apoticaires ; il n'est personne versé dans la chymie qui ne convienne avec moi qu'il n'y a pas une compo-

composition chez les Apoticaires qui ne contienne plus de choses nuisibles que d'utiles.

Hippocrate a dit que l'aigre, l'amer l'âcre & le salé sont la cause des maladies; c'est pourquoi l'Ecole qui fait profession de suivre Hippocrate assaisonne ses compositions avec le miel & le sucre, comme si le doux étoit l'unique remede des maladies, néanmoins le miel & le sucre pervertissent & diminuent la vertu des remedes.

On répond à cela que les remedes purgatifs étant mêlez avec le miel & le sucre n'agissent pas moins efficacement, que le miel & le sucre rendent les remedes agréables, & enfin qu'ils les preservent de corruption.

Je conviens que les poisons font autant d'effets étant mêlez avec le sucre que sans le sucre; leurs purgatifs étant des poisons qui fondent & corrompent la substance du corps, le sucre n'empêche point leur effet; c'est pourquoi la réponse de l'Ecole est ridicule, puisqu'il s'agit ici de remedes, & non pas de poisons, le sucre & le miel ne rendent pas non plus les remedes agréables; en voulant flatter le goût

on nuit à l'estomac qui a de l'horreur pour les remedes déguisez avec le miel & le sucre, & qui n'en peut souffrir la vûë; il y a même plusieurs personnes qui préferent dans les remedes le goût de l'aloës à celui du sucre & du miel.

Quoique le sucre soit agréable aux personnes saines, il est néanmoins dégoûtant aux malades qui ont de l'horreur pour les remedes mêlez avec le sucre; le sucre étant contraire aux maux d'estomac & de la matrice, rend souvent les remedes mauvais & inutiles; le sucre étant directement opposé au levain de l'estomac qui est aigre, il empêche aussi la digestion.

Si l'on eût pris garde à l'acrimonie de l'esprit de miel, à la crasse, à l écume puante du sucre qu'on clarifie avec un lecif de chaux vive & de l'argile, on eût sans doute moins employé le sucre & le miel dans les remedes.

Un malade prend facilement quelque goutes d'un remede efficace dans un peu de liqueur; ce remede étant pris en petite quantité se digere mieux, s'unit plus étroitement, & penetre plus avant que lorsqu'on prend un remede mal préparé en grande quanti-

té

té, & mêlé avec beaucoup de ſucre.

Enfin l'Ecole ne ſçachant pas conſerver les remedes ſans affoiblir leur vertu en les confiſſans, avoue ſon ignorance.

On voit donc l'abus qui ſe commet dans la préparation des ſirops qu'on fait de la décoction des ſimples en y ajoûtant le miel & le ſucre; puiſque les plantes en boüillant dans l'eau ne laiſſent que leur ſuc & leur mucilage qui étans crus & impurs bleſſent l'eſtomac avant qu'ils ſoient digerez & qu'ils nous ayent communiqué leurs vertus; d'ailleurs le mucilage des plantes ſe déſechant dans le miel & dans le ſucre, il devient deſagréable & fâcheux à l'eſtomac & pert en boüillant beaucoup de ſa vertu.

On fait boüillir les plantes dans l'eau ou dans le vin, ou dans quelque liqueur diſtilée, quelque fois même au bain marie, juſqu'à la diminution du tiers ou de la moitié; & quoique par ce moyen on ne laiſſe pas exhaler les principales vertus des ſimples, néanmoins on ne retire des plantes qu'un mucilage deſagréable & difficile à digerer, quelque ſoin que l'on prenne

de

de le clarifier avec un blanc d'œuf, & de le cuire avec le ſucre ; ainſi on donne à boire des décoctions qui ne ſont pas imbuës dans la vertu des ſimples, qui ne ſont pas purifiées des excremens des plantes, qui ne ſont pas corrigées de leurs cruditez & de leurs facultez violentes, que la nature ne peut pas ſouffrir ſans en recevoir un grand préjudice, non plus que le ſuc des plantes qui cauſe auſſi les mêmes incommoditez.

Je rends graces à Dieu, ce ſont les propres paroles de Vanhelmont, de ce qu'il m'a ſéparé de la lie des autres profeſſions pour m'appeller à la chymie, elle a des principes ſenſibles qui ne ſont pas fondez ſur de vains raiſonnemens, mais ſur la nature même des choſes.

La chymie approfondit la nature & la fait mieux connoître que toutes les autres ſciences, elle prépare l'entendement pour lui faire pénetrer les choſes les plus cachées ; elle fait connoître à l'Artiſte les premiers principes des choſes, elle lui enſeigne l'ordre que la nature & l'art gardent dans leurs operations & le moyen de perfectionner la vertu des ſemences. Dieu

a permis que ces choses soient demeurées cachées à ceux qui se croyent sages & entendus

J'ai appris par le moyen de la chymie celui de préparer une liqueur qui en petite quantité conserve la vertu des simples incorruptibles sans aucun assaisonnement étranger.

Je me sers rarement des remedes qu'on apporte des pays éloignez, étant persuadé que Dieu a pourvû chaque territoire des remedes necessaires pour les maladies du pays.

Enfin les électuaires, les confections & les pilules, soit pour fortifier soit pour purger, valent encore moins que les sirops ; ces remedes sont composez des simples pilez & mis en poudre mêlez ridiculement & sans connoissance, qui se contrarient le plus souvent, & qui s'empêchent respectivement de nous communiquer leurs vertus.

Il n'en est pas dans la nature comme dans les nombres qui augmentent leurs vertus par la pluralité, parce qu'ils conviennent dans les unitez ; dans la nature chaque chose est singuliere, elle subsiste par sa propre économie, & ne veut pas être mêlée ; si le mélan-

ge confus des remedes ne détruit pas tout-à-fait leur vertu, du moins il l'affoiblit beaucoup.

Le peu de succès du mêlange de tant de simples differens, devroit obliger l'Ecole à s'abstenir de cette confusion, outre que dans le mêlange d'un grand nombre de remedes, il s'en rencontre plusieurs qui sont supposez, plusieurs opposez, plusieurs inutiles, plusieurs surannez, plusieurs mauvais ou du moins qui le deviennent étant mêlez mal à propos; cependant c'est une chose certaine qu'on mêle le plus souvent des simples qui sont crûs, impurs, veneneux, qui ne sont nullement propres à nous communiquer leurs vertus, & qui deviennent pires étant mêlez ensemble; l'estomac ressentant le premier effet des remedes, il en est offensé le premier, & étant foible il ne peut pas tirer la vertu des remedes crûs & mal préparez; quand on veut rétablir la santé, il faut sur tout préparer les remedes suivant la portée d'un estomac foible & languissant; c'est pourquoi toutes les confections sont si dégoutantes & si fâcheuses, qu'elles ont donné lieu à ce proverbe: fy, cela sent l'Apoticaire.

Si l'on retranche des purgatifs l'escamonée & la coloquinte, on ôtera la baze & le fondement des purgatifs des Apoticaires; cependant l'escamonée & la coloquinte sont reconnus pour poisons, & outre cela ils sont fraudez & impurs; l'euphorbe, l'élaterium & l'ésule sont aussi des poisons dont on se sert pour purger; on adoucit la malignité de ces poisons en les mêlant avec l'aloës, la rhubarbe, le sené, l'agar ou la mâne pour tromper plus facilement; on y mêle aussi quelque grain de canelle pour les corriger, comme si on pouvoit dompter la violence furieuse de ces purgatifs par quelques aromatiques; ce n'est donc pas sans raison que j'ai horreur de la plûpart des électuaires purgatifs.

Je ne puis souffrir la préparation des simples qui diminue leur vertu; on les lave, on les fait boüillir, on les brûle, on les mêle, & on les calcine mal à propos.

On perd le suc de l'aloës en la lavant, il n'en demeure qu'une simple résine qui s'attachant aux intestins donne des tranchées, & irrite les hemorrhoïdes; on diminuë la vertu des aromatiques, en les laissant boüillir

ou

ou en les brûlant, parce que leur vertu consiste dans l'odeur qui se dissipe par le feu, comme la distilation des aromatiques le fait voir.

Enfin on ne peut rien s'imaginer de plus extravagant que de brûler la corne de cerf, en la réduisant en cendre on lui ôte sa vertu.

L'experience m'a fait connoître que la plûpart des remedes nous guérissent par leur odeur & par leur saveur ; d'où vient que le mélange de plusieurs remedes changeant l'odeur & la saveur du simple, qui guérit, en détruit aussi la vertu.

Il n'y a personne qui aiant la connoissance de la chymie n'apperçoive la faute qu'on commet dans la diversité de beaucoup de simples inutiles, crûs & mal préparés dont on compose les confections aromatiques ; par exemple, qu'est-ce qu'il y a dans la composition qu'on apelle * brise pierre qui réponde à l'étimologie de son nom ? est-ce que tous les simples qui entrent dans cette composition conspirent à l'effet de rompre la pierre, ou bien proviendra-t-il une nouvelle vertu du mélange de tous ces simples qui puisse briser la pierre des reins & de la vessie & gue-

* L'ithontribon

guerir toutes les difficultez d'urine? bien loin de là le baume perd sa vertu étant mêlé avec tant d'ordures, & de choses inutiles qui entrent dans cette composition; on trouve la même absurdité dans les opiâtes & dans les confections aromatiques à quoi bon cette confusion de soixante-cinq drogues qui entrent dans l'opiâte doré de Nicolas Alexandrine, puisque toutes ces simples n'ont aucun rapport avec l'opium & la mandragore qui sont la base de cette confection; certes le mélange confus de tant de simples faits suivant le caprice d'un ignorant a infatué l'Ecole, a tué les malades, a rendu leurs esperances vaines, & a fait manquer l'occasion des remedes par des conjectures incertaines; c'est pourquoi si l'on examine sans préoccupation les compositions que tiennent dans leurs boutiques les Apoticaires; on sera surpris que la présomption, la rêverie de l'Ecole, & le babil des Medecins ayent trompé tant de gens par leurs sirops, leurs électuaires, leurs pilules, leurs trochiques & leurs autres compositions.

Le monde a été créé pour l'usage de l'homme, & Dieu dit que tout ce qu'il avoit

avoit fait étoit bon; c'eſt pourquoi Dieu n'a pas fait les poiſons afin qu'ils nous fuſſent poiſons, mais il a créé ces mêmes poiſons afin que notre induſtrie les changeât en des remedes ſouverains contre la rigueur des maladies; c'eſt dans les poiſons qu'on trouve de puiſſans ſecours qu'on ne ſçauroit rencontrer dans les ſimples qui ſont benins & amis de la nature.

Ces épouvantables poiſons ſont deſtinez aux plus nobles uſages de la medecine; la racine de cabaret étant crûe fait vomir avec beaucoup de violence, & elle eſt le poiſon de l'eſtomac, mais cette vertu maligne ſe perd facilement en boüillant dans l'eau, & ſe change en un remede aperitif & diuretique qui eſt propre aux fiévres longues & opiniâtres, ce que ſon goût aromatique témoigne, de même la racine d'arum étant boüillie dans le vinaigre s'adoucit & devient propre à guérir de grands maux; c'eſt pourquoi l'Ecole a ordonnné des correctifs, plût à Dieu qu'ils ne fuſſent pas ridicules, qu'ils ne diminuaſſent pas la vertu des remedes, ou plûtôt qu'ils ne la détruiſiſſent pas entierement; on fait cuire de l'eſcamonée dans des choſes aigres, afin de l'a-

doucir, mais tous les Medecins ſçavent à preſent qu'on diminuë ſi fort la vertu de l'eſcamonée par l'aigreur, que ſi on expoſe long-tems l'eſcamonée à la vapeur aigre du ſouphre, on la prive entierement de ſa vertu, & que l'eſcamonée perd autant de ſa force qu'elle a pris d'aigreur.

Ayant eu deſſein de corriger la furieuſe violence des remedes, j'ai jugé qu'il étoit neceſſaire de leur laiſſer leur ancienne vertu & de leur ôter leur malignité, ou qu'il falloit convertir ces vertus en d'autres proprietez qui étoient auparavant cachées ſous le poiſon, ou bien qu'on devoit donner de nouvelles vertus à ces remedes en les perfectionnant; c'eſt ainſi qu'on change la qualité purgative & veneneuſe de la coloquinte en une vertu réſolutive qui eſt un remede efficace pour les longues maladies; c'eſt ainſi qui Paracelſe a préparé avec tant de ſuccès la teinture d'antimonie, mais il ne nous a pas appris, ou peut-être il a ignoré qu'on pouvoit préparer auſſi par ſon circulé tous les poiſons des vegetaux & des animaux; car réduiſant ces poiſons en leur principe on détruit toute leur malignité; il n'y a que les veritable

ble

les Medecins qui connoiſſent cette préparation, l'Ecole n'y ſçauroit rien comprendre.

Il ne faut donc pas diminuer ni détruire les vertus excellentes des ſimples, mais il les faut perfectionner par le moyen de l'art, en excitant leurs proprietez qui étoient cachées, ou en detruiſant leurs malignitez, ou en introduiſant une nouvelle vertu par des remedes efficaces & ſpecifiques, ce que je dis pour ceux qui ne connoîtront pas le ſel circulé de Paracelſe.

Il y a des remedes violens qui s'adouciſſent ou qui changent de nature étant mêlez avec des correctifs; mais on ne doit pas chercher les correctifs dans les diſpenſaires des Apoticaires qui n'enſeignent pas de rendre les remedes meilleurs & de les corriger, mais de les détruire en donnant des correctifs ridicules; par exemple, le Marquis Spinelli Prince des Genois ayant fait la nuit la ronde de la ville, fut incommodé d'un tournoiement de tête, il apella pluſieurs Medecins & les fit conſulter enſemble, il leur dit que je l'avois guéri de l'épilepſie, mais que neanmoins traverſant la mer depuis la Guienne juſqu'aux Etats de Geſnes, il

avoit ressenti encore quelques vertiges dans son voyage; les Medecins d'un commun accord lui firent prendre le lendemain un scrupule d'hellebore blanc, & pour correctif ils y ajoûterent autant d'anis; dans demie heure il vomit, & implorant inutilement mon secours, il accusa les meurtriers en s'écriant * mon cher Vanhelmont vous me l'aviez bien dit que les Medecins me tueroient; puis il perdit la parole & mourut deux heures après dans des convulsions; les Medecins chercherent des excuses & la terre couvrit leurs fautes. C'est ainsi que l'Ecole corrige les remedes dans ses confections en les augmentant de plusieurs choses ridicules & inutiles; on prétend de corriger les opiats somniferes avec des choses chaudes; l'on mêle avec des purgatifs le gingembre, la fleur de muscade, l'anis & les autres choses qui semblent être propres aux tranchées, mais qui n'en ôtent pas la cause; avec combien d'impunité l'ignorance n'exerce-t-elle pas sa fureur contre les hommes? & que l'Ecole entend mal son Hippocrate: Si l'on vui-

* Helmonte mio me lo dicesti; gli medici m' ucciderano

vuide, dit-il, les choses qui doivent être vuidées; le malade en est soulagé & les supporte facilement; souvent la cause de la maladie ne pese pas une dragme; c'est pourquoi il faut que toute sorte de purgation salutaire se fasse par une évacuation insensible, ou du moins fort moderée & qui répare les forces; pour réüssir en cette partie de la Medecine qui enseigne la veritable proportion des remedes, il faut être habile & penetrer dans les secrets de la nature; c'est de cette connoissance que j'ai puisé le trésor des grands remedes.

L'Ecole avoit appris des anciens Philosophes qu'il y avoit des grandes vertus cachées dans les poisons, ce qui les a rendus si témeraires que de méler des poisons corosifs dans leurs antidotes, comme le calcite ou le vitriol brûlé dans la thériaque; ils ont crû mal à propos que la bonté & la quantité des autres remedes surmonteroient la malignité des poisons; ainsi l'Ecole employe des correctifs sans la connoïssance des parties, des proprietez, des remedes & du rapport qu'ils ont entr'eux; il n'y a nulle proportion de l'épicerie avec le poison; le napel n'em-

poisonne pas moins lorsqu'il est mêlé avec le geroffle, la coloquinte ne corrompt pas moins la substance de notre corps, & ne donne pas moins de tranchées quand on y ajoûte la gomme de gragon ; il s'ensuit donc que les correctifs des compositions sont inutiles & ridicules, qu'ils ne diminuent pas la malignité des remedes, au contraire ils affoiblissent leur vertu, il falloit conserver la force & l'activité des remedes, dompter leur malignité & leur violence pour les rendre propres aux maladies longues & opiniâtres ; neanmoins tous les poisons ne peuvent pas être changez en des remedes interieurs, on ne doit jamais prendre interieurement l'arsenic ni l'orpiment de quelle maniere qu'ils soient préparez, ces poisons étant bien préparez & appliquez sur les ulceres, en éteignent la malignité & les guerissent.

Quoiqu'en general, dit Vanhelmont, je désaprouve les compositions & correctifs des Apoticaires, je puis encore moins supporter leurs préparations chimiques, leur précipité de mercure, leur verre d'antimoine, les sophistications quils font des esprits des aromatiques, de vitriol & de souphre,

ce

ce qui ne procede que de leur peu d'application, & d'une trop grande avidité pour le gain, dont cependant le public est la victime.



TRAITE' DES PANACE'ES.

LEs remedes qui ſont extraits des métaux & des mineraux, doivent être préferez à ceux extraits des animaux & vegetaux, parce qu'ils ont la vertu de guerir toute ſorte de maladies; les anciens Philoſophes Medecins & même Hippocrate ont appellé ces remedes Panacées, qui veut dire remedes univerſels, parce qu'ils circulent par tout le corps humain ſans perdre leurs vertus, & en débouchant les paſſages donnent une circulation libre qui eſt le principe de la vie.

La medecine promet la conſervation de la ſanté aux perſonnes ſaines, & la gueriſon aux malades, mais l'effet ne répond pas toûjours à ces promeſſes; les Medecins ayant diviſé la medecine en pharmacie, en chirurgie & en diete, ils ont abandonné la pharmacie aux Apoticaires, la chirurgie aux Chirurgiens, & ſe ſont réduits volontairement à la diete; à la bonne heure que les Medecins reſſentiſſent ſeuls les mauvais effets de cet injuſte partage, puiſ-

que leur pareſſe & leur négligence en ſont l'unique cauſe; le mal eſt que le public en ſouffre

La medecine ayant été ſéparée en trois parties, & ayant été donnée à exercer à trois perſonnes differentes, je ne penſe pas qu'on puiſſe appeller aucun de ces trois Medecins; la Medecine étant compoſée de ces trois parties jointes enſemble; il eſt neceſſaire qu'un Medecin les poſſede toutes trois pour mériter cette qualité; je ne parle pas des operations de la Chirurgie, qu'on peut ſans danger ſéparer de la medecine, mais des maladies exterieures que les Medecins ont abandonnées aux Chirurgiens. Les Medecins avoient autrefois chez eux des perſonnes pour leur aider dans les fonctions de la pharmacie, qu'ils apelloient ſerviteurs; mais les ſciences s'étant preſque toutes perduës dans les ſiecles précedens, il ſe trouva entr'autres ſi peu de perſonnes entenduës dans la medecine, que pour engager un chacun à embraſſer une profeſſion ſi utile on leur donna des titres de nobleſſe, & ceux qui l'exerçoient alors ne pouvant y ſuffire furent obligez d'établir leurs ſerviteurs en divers endroits. Dans la ſuite ces ſervi-

serviteurs ſont devenus maîtres, & dans de dernier ſiecle on a érigé la pharmacie en maîtriſe; l'Ecriture déplore les troubles d'un Etat où les serviteurs dominent; la medecine eſt tombée dans le même déſordre, les ſerviteurs y ſont devenus maîtres, ils ont paſſé les bornes de leur profeſſion, mais au grand malheur du public; pour empêcher ces abus, il eſt neceſſaire que les Medecins s'appliquent à toutes les parties de leur profeſſion, qu'ils en acquierent une connoiſſance parfaite, & qu'ils ne ſe ſervent du miniſtere d'autrui, que lorſque le bien du malade, ou l'honneur de leur profeſſion le demandera neceſſairement.

CHAPITRE PREMIER.

Des Panacées ou des remedes univerſels.

LE terme de panacée eſt fort ancien, Hippocrate jure par la panacée, les Medecins chymiſtes nomment

aussi leurs plus excellens remedes, panacées.

Ce mot signifie un remede propre à toute sorte de personnes, & qui étant pris en petite quantité, guerit les maladies les plus opiniâtres sans émotion & sans évacuation sensible.

Je dirai ici le nom des panacées qui me servent pour la guerison des maladies les plus fâcheuses, ainsi l'on verra que ces remedes sont très-propres à produire l'effet que j'en fais esperer.

Par le terme de panacée les Medecins chymistes n'entendent pas la medecine universelle dont parlent les Alchymistes, & dont ils disent beaucoup de choses; mais par les panacées ils entendent les grands remedes, & les plus universels de la medecine, qu'ils ont appellé secrets, parce qu'ils ne les ont pas voulu communiquer.

Les Medecins qui ont ignoré ces remedes, ont dit que la saignée & la purgation étoient les grands remedes de la medecine, ce qui les a rendus le sujet de la raillerie & des comedies; la saignée & la purgation affoiblissent le malade, & ne diminuent la cause de malaladie que par acciden t, en ôtant con-

confusement le bon & le mauvais.

S'il faut juger de la cause par l'effet on verra que la saignée & la purgation sont de très petits remedes pour la guerison des maladies, & qu'ils sont très-dangereux lorsqu'on en abuse, comme on fait ordinairement; ni la saignée, ni la purgation, ni les lavemens n'ont jamais soulagé les malades que la nature seule ne guerit pas; l'Ecriture nomme le sang la vie des animaux; l'experience nous fait voir qu'en ôtant le sang on ôte la vie, il y a beaucoup plus de nations, même des plus robustes, qui ne se servent point du tout de la saignée qu'il y en a qui l'employent.

Cela fait voir que la saignée n'est pas un remede si grand & si necessaire qu'on le veut faire croire; je ne prétens pas néanmoins blâmer absolument la saignée, mais seulement les abus qui s'y commettent; pour ce qui est de la purgation, elle n'en a que le nom; car les remedes purgatifs qu'on employe d'ordinaire infectent les humeurs & bien loin de purifier la substance du corps ils la corrompent.

L'abus des lavemens consiste dans leur méchante composition, en ce qu'ils

qu'ils rendent la nature pareſſeuſe, & que quand on s'y accoutume on devient ſi conſtipé, qu'on ne ſçauroit s'en paſſer.

L'on voit donc combien il eſt neceſſaire de s'appliquer à la recherche des meilleurs remedes que la ſaignée, la purgation & les lavemens; mais les grands remedes étant inconnus à la plûpart des Medecins ils blâment injuſtement ce qu'ils ne connoiſſent pas.

CHAPITRE II.

Des Panacées en general,

LEs remedes ſe tirent des animaux, des plantes, ou des métaux & minéraux; les remedes qui proviennent des plantes & des animaux, ſemblent être donnez de Dieu pour déraciner quelque maladie particuliere, ils ſont de moindre efficace que les métaux & minéraux dans les maladies opiniâtres, parce que les remedes qui ſe tirent des plantes & des animaux ſont changez en alimens avant qu'ils ayent penetré juſqu'au ſiege de la maladie; les remedes tirez des métaux & mi-

mineraux ſont ſi efficaces qu'ils ne peuvent jamais devenir alimens, ils conſervent leur vertu toute entiere dans toutes les coctions naturelles.

Il n'y a donc que les remedes qu'on tire des métaux & des minéraux qui puiſſent devenir des panacées, ou des remedes univerſels ; ces remedes étant d'une ſubſtance incorruptible ont de grandes vertus qui ne s'épuiſent jamaîs ; & l'on doit rechercher avec beaucoup de ſoin la maniere de les bien préparer pour les rendre innocens & propres à la gueriſon de toute ſorte de maladies.

Galien qui ne connoiſſoit point les panacées, a crû qu'il n'y avoit point de remedes quelqu'excellent qu'il fût qui ne nuisît en quelque maniere ; c'eſt pourquoi les Medecins Galeniques peuvent bien ſçavoir quelque choſe de l'art Galien, mais ils ne connoiſſent pas les panacées ni la vraie medecine. Galien enſeignant que les intemperies chaudes ou froides, humides ou ſeches étoient la cauſe generale de toutes les maladies, ou plûtôt les maladies mêmes, a renverſé par ce faux principe le fondement de la vraie & de l'ancienne medecine, & des panacées ;

cées ; donc toutes les conclusions tirées de ce faux principe qui font le corps de la Medecine Galenique, ne peuvent être que fausses.

CHAPITRE III.

Des Panacées rafraichissantes.

LA plupart des Medecins ne parlent ordinairement que de rafraîchir les malades ; néanmoins comme le remarquent Vanhelmont & Poterius, ils n'en sçavant pas les moyens; le froid nous échauffe & le chaud nous rafraîchit par accident, l'eau froide allume une fievre violente & dangereuse, lorsqu'on s'y baigne ou qu'on la boit après quelqu'exercice violent ; il y a des remedes chauds & corosifs qui rafraîchissent comme les huiles de vitriol & de souffre, il se tire un sel agréable de l'huile de vitriol qui rafraîchit efficacement, qui dissipe les vapeurs & qui calme promptement le trouble de la nature ; ce sel de vitriol reparant le levain aigre qui sert à la premiere digestion, & adoucissant les levains étrangers & amers qui sont

ſont tranſportez quelquefois dans l'eſtomac, déſaltere, donne apetit & établit la bonne diſpoſition du corps.

CHAPITRE IV.

Des Panacées purgatives.

LEs panacées purgatives purgent bien les malades, & ne ſont aucun effet ſenſible aux perſonnes ſaines ; elles gueriſſent les malades ſans les affoiblir, parce qu'elles vuident la cauſe de la maladie, & ne vuident rien qui ne ſoit inutile & ſuperflu.

Il y a pluſieurs préparations d'antimoine, de mercure & de mars, qui purgent de cette maniere, & qui purifient tout le corps juſques dans ſon centre; mais les Medecins qui ſont imbus de fauſſes maximes, & qui ne cherchent pas la vraie préparation de ces remedes ne le ſçauroient connoître.

L'ignorance des veritables purgatifs a introduit dans la medecine l'uſage ordinaire de l'eſcamonée & de la coloquinte qui ſont des poiſons, qui tuent

tuent ſi on en prend ſeulement le poids d'un écu d'or ; l'eſcamonée eſt la baze de preſque tous les électuaires purgatifs, la coloquinte & l'eſcamonée ſont le fondement de la plûpart des pilules purgatives; on change le nom de ces mauvais remedes afin de les pouvoir diſtribuer aux malades qui ne les prendroient pas s'ils entendoient ſeulement nommer ces remedes odieux.

CHAPITRE V.

Des Panacées Emetiques.

LEs Medecins doivent ſuivre les mouvemens de la nature dans la gueriſon des maladies; la nature gueriſſant beaucoup de maladies par le vomiſſement, il eſt neceſſaire que les Medecins ayent des remedes émetiques; mais ſi les Medecins euſſent connu les panacées émetiques, ils ne ſe ſeroient pas ſervis de verre, de regule, du ſafran d'antimoine, du mercure de vie & d'autres ſemblables poiſons pour exciter le vomiſſement, & au lieu de purifier l'antimoine ſur la ſellete,

lete, on l'eût purifié par de legitimes préparations.

Les panacées émetiques ne reprochent point aux personnes saines, & ne font vomir que ceux qui ont besoin de cette évacuation, elles ôtent en même tems la mauvaise disposition & la foiblesse des parties qui est le germe de la maladie.

CHAPITRE VI.

Des Panacées aperitives.

COmme les obstructions sont la cause generale de la plûpart des maladies, les remedes aperitifs sont universels; tous les Medecins conviennent que le mars est le plus efficace de tous les remedes aperitifs, mais ils ont si mal réüssi dans cette préparation, que Madame Fouquet a eu juste sujet de préferer la simple poudre du mars à toutes les préparations de ce metal; ceux qui calcinent le mars se privent de son souffre dans lequel consiste sa principale vertu, comme le remarque Sennet; ceux qui préparent le mars avec l'huile de vitriole le rendent si coro-

corosif & si pernicieux, que l'estomac le plus robuste ne le sçauroit supporter.

Je me sers d'un sel de mars préparé sans corosif & sans feu pour les maladies qui proviènnent des obstructions; ce remede ne dissout pas seulement les matieres les plus endurcies; il adoucit aussi les divers sucs qui sont dans le corps, il ôte la mauvaise impression & la foiblesse des intestins, ainsi il guerit heureusement la plûpart des longues maladies; le mars a un souffre doré, comme l'enseignent les Chymistes, de sorte qu'étant mis en liqueurs sans corosif, il produit des effets semblables à ceux de l'or potable qui est si précieux & si recherché des Chymistes.

CHAPITRE VII.

Des Panacées Diaphoretiques.

L'Evacuation qui se fait dans nos corps par la transpiration insensible est si considerable, qu'elle excede sept fois toutes les autres vuidanges ensemble, comme l'experience de Sanctorius le justifie; l'observation cu-

rien-

rieuſe de cet Auteur devoit avoir apris aux Medecins que les remedes qui rendent la tranſpiration libre, & qui vuident par cette voie la cauſe des maladies, imitant de plus près la nature, ſont les grands remedes de la medecine; les remedes diaphoretiques vuident auſſi par le ventre, par le vomiſſement & par les urines la cauſe des maladies quand le corps a beſoin d'être purgé de la ſorte & ſuivant les mouvemens de la nature, ils profitent toûjours & ne nuiſent jamais, les Medecins vulgaires ne connoiſſant point les remedes diaphoretiques ni leur efficace dans toute ſorte de maladies ne s'en ſervent point, il leur ſuffit de ſaigner, de purger, de donner des lavemens & de faire vomir, en un mot de détruire les forces de la nature, en empechant de cette maniere la gueriſon des maladies.

Il y a pluſieurs préparations d'antimoine qui ſont diaphoretiques, il y en a même qui ſont excellentes; mais il n'y a que l'antimoine vomitif qui ait la vogue, quoiqu'il ſoit un véritable poiſon à cauſe de ſon ſouffre arſenical.

Il y a auſſi pluſieurs préparations de mer-

mercures qui ſont diaphoretiques qui gueriſſent beaucoup de maladies qu'on croit incurables, mais il y a très peu de Medecins qui connoiſſent ces remedes; ils ſe ſervent ordinairement du ſublimé doux que Vanhelmont aſſure être un demi poiſon.

Il n'y a pas ſujet de s'étonner de cet abus déplorable, puiſqu'il y a ſi peu de Medecins qui s'attachent à la préparation des remedes, & que la plûpart ne s'appliquent qu'à ſurprendre le peuple par des diſcours recherchez & par des apparences trompeuſes.

CHAPITRE VIII.

Des Panacées pour la fievre.

LEs Medecins qui achevent d'affoiblir les forces abattuës des fievreux par de frequentes ſaignées qui les fatiguent inceſſamment par des apozemes, par des juleps, par des ſirops, par des fomentations, par des lavemens qui les tourmentent, par des purgations réïterées, par l'émetique qui diminuë la chaleur naturelle, par des rafroidiſſans, & qui enfin ne connoiſ-

noiſſent point de meilleur remede que le quinquina ; ces Medecins, dis je, ſont aſſez connoître par leur procedé pitoyable, qu'ils ne connoiſſent du tout point les panacées, & qu'ils ſçavent beaucoup mieux faire le profit de l'Apoticaire que du malade.

Hippocrate enſeigne que la cauſe de la fievre eſt l'aigre, l'amer, le ſalé mêlez avec le chaud, & pluſieurs autres choſes de cette nature ; mais bien loin que les frequentes ſaignées adouciſſent l'aigre, l'amer, le ſalé, & qu'elles rafraîchiſſent ; elles augmentent l'acrimonie & la crudité des ſucs ; c'eſt la penſée d'Avicenne fameux Arabe qui défend les grandes ſaignées, parce qu'elles enflamment la bile, & qu'elles rendent la pituite plus cruë, ajoûtez à cela qu'elles attirent de mauvais ſucs dans les veines.

Les grandes & frequentes ſaignées ſont bien plus dangereuſes que les fievres & que les autres maladies, elles corrompent les humeurs, elles affoibliſſent la nature, elles ne vuident rien de la cauſe des maladies, & ne rafraîchiſſent qu'en diminuant la chaleur naturelle.

Les apozemes, les juleps & les ſi-

rops ne peuvent pas guerir les fievres opiniâtres, le ſiege de ces fievres eſt dans la ſubſtance même des parties, où la vertu des remedes pris des plantes ne peut pas penetrer parce qu'ils ont perdu leur vertu & qu'ils ſont changez en alimens avant qu'ils ſoient arrivez dans le foyer des fievres opiniâtres; les fomentations & les lavemens ne peuvent pas non plus porter leurs effets juſques dans le centre des inteſtins pour ôter le germe de la maladie; d'ailleurs ces remedes étant ordinairement deſtinez pour rafroidir, éloignent la chaleur naturelle, cauſent des obſtructions, empêchent la tranſpiration & la coction des humeurs; c'eſt pourquoi ils diminuent les forces & augmentent la maladie.

Les remedes purgatifs benins ne peuvent pas auſſi penetrer juſques dans la ſubſtance même des parties pour ôter la mauvaiſe impreſſion, le levain & la ſoüillure qui ſont dans les inteſtins, les purgatifs malins & veneneux comme l'eſcamonée, le turbit & la coloquinte infectent les humeurs, & corrompent la ſubſtance des inteſtins bien loin de les purifier.

L'antimoine émetique a un ſouffre

arsenical qui trouble si fort toute la nature qu'il est bien plus dangereux que la fievre.

Il est vrai que le quinquina suspend pour quelques jours les fievres d'accès & qu'il les guerit aussi quelquefois; mais lorsque les fievres sont accompagnées de fortes obstructions ou de quelques dispositions à l'hydropisie ou à l'étisie, le quinquina ne guerit pas la fievre, & il produit d'autres maladies plus dangereuses que la fievre, comme l'experience, & l'historien du quinquina le témoignent.

Le quinquina qui est chaud réüssissant en quelques fievres d'accès, fait voir que l'essence de la fievre ne consiste pas dans la chaleur, & que les fievres ne se guerissent pas par les rafraîchissans, comme on l'enseigne dans l'Ecole.

Il n'y a point de veritables remedes pour les fievres opiniâtres que les panacées; je fais diverses préparations d'antimoine, de mercure, de mars qui chassent la cause des fievres par l'insensible transpiration ou par les sueurs, & qui vuident aussi par les urines, par le ventre & par le vomissement quand la nature a besoin de ces éva-

évacuations, ces remedes ôtent en même tems sa soüillure & l'impression maligne qui est dans la substance des intestins, & ils rétablissent la nature dans sa premiere vigueur & dans son juste temperament.

Les remedes que je donne pour la fievre sont temperez ; il est néanmoins indifferent qu'ils soient chauds ou froids, il suffit qu'ile ôtent la cause de la fievre & qu'ils la fassent cesser.

CHAPITRE IX.

Des Panacées Sudorifiques.

LA cause des maladies est souvent dans les serositez qui sont moins vives que le sang ; c'est pourquoi la nature guerit beaucoup de maladies par les sueurs.

Il n'y a point de remedes si excellens pour la guerison de la plupart des maladies que les sudorifiques ; il y a plusieurs remedes qu'on nomme sudorifiques, mais il n'y a que les panacées qui produisent évidemment cet effet ; parmi les panacées il n'y en a aucune qui fasse suer si efficacement que le

mercure, lorſqu'on l'a mis en eſſence ou qu'on l'a rendu fixe; ceux qui ont connu ces remedes précieux les ont tenu ſecrets.

Je me ſers de diverſes préparations de mercure & d'antimoine qui ſont ſudorifiques, & qui font des effets merveilleux en gueriſſant les maladies les plus opiniâtres ſans trouble & ſans agittion.

CHAPITRE X.

Des Panacées antidotes.

ON appelle antidotes tous les remedes qui gueriſſent les maladies malignes, comme ſont la lepre, la teigne, la verole inveterée, les écroüelles qui ne ſe peuvent guerir que par les panacées.

Le mercure & l'antimoine étant réduits en eſſence peuvent guerir ces maladies malignes; c'eſt pourquoi on doit mettre ces panacées dans le rang des plus excellens antidotes.

CHAPITRE XI.

Des Poisons.

LEs Grecs & les Latins se servent d'un même terme pour signifier les remedes * & les poisons ; en effet l'ignorance des veritables remedes, & des justes maximes de la médecine, a introduit l'usage de plusieurs remedes pernicieux & qui sont de la nature des poisons.

Le peuple & la plûpart des Medecins s'imaginent qu'on ne peut guerir les maladies que par des vuidanges fort abondantes ; le peuple se sert souvent de l'épurge & du jalap, & la plûpart des Medecins employent l'escamonée, la coloquinte, la gommegutte, l'ésule, le turbit, l'antimoine émetique, le mercure qui corrompent la Masse du sang & infectent la substance du corps bien loin de la purifier.

Un Espagnol ayant été empoisonné par une semblable médecine prise par précaution fit graver cet Epitaphe sur son tombeau.

Je suis ici pour être mieux.

* Pharmaca.

Les Medecins sont obligez de traiter des poisons, non pas pour les apprendre; mais pour les éviter & pour y remedier.

CHAPITRE XII.

De la nécessité des Panacées pour la guerison des maladies les plus opiniâtres.

LEs Medecins qui ne connoissent pas les panacées nesçauroient soulager aucune des maladies que la seule nature ne guerit pas, comme le témoigne le catalogue de tant de maladies qu'ils appellent incurables, qu'on peut néanmoins terminer heureusement par des panacées.

ARTICLE PREMIER.

De la Lepre & de la Teigne.

LA lepre est une des maladies que la nature ne peut jamais guerir; d'où vient que les Medecins Galeniques

ques n'y ont ſçû trouver aucun remede, ils employent inutilement pour ce ſujet la ſaignée, la purgation & les rafraîchiſſans; les plus éclairez d'entr'eux ſe ſervent du ſel de vipere, & ne connoiſſant point de meilleurs remedes que ceux là, ils n'ont ſçû donner aucun ſoulagement à la lepre.

Il y a divers degrez de lepre qui la rendent plus ou moins difficile à guerir, elle eſt ſouvent hereditaire, ou elle eſt produite par une diſpoſition maligne & veneneuſe de tout le corps & principalement des inteſtins; c'eſt pourquoi cette maladie ne ſe peut guerir que par des remedes qui éteignant cette profonde malignité renouvellent tout le corps.

La teigne eſt une lepre particuliere de la tête qu'on ne guerit qu'en arrachant la racine des cheveux.

Je me ſers pour la gueriſon de la lepre & de la teigne de quelques préparations de mercure & d'antimoine qui étant réduits en eſſence & mêlez enſemble peuvent nétoyer le corps de la lepre & de la teigne ſans évacuation ſenſible & ſans agitation.

ARTICLE II.

Des Maladies veneriennes.

LA grosse verollre est une galle pestilentielle qui est venuë des Indes dans ce païs. Bontius celebre Medecin de la compagnie Hollandoise des Indes a écrit que même dans les Indes on ne guerit parfaitement cette maladie que par le mercure bien préparé; mais comme Poterius le remarque, ceux qui ont eu ce secret ne l'ont jamais voulu communiquer, & n'en ont donné que des descriptions énigmatiques comme ont fait Paracelse & Vanhelmont.

Paracelse défend de se servir jamais du mercure cru pour la guerison de la grosse verolle, soit interieurement, soit exterieurement; il dit que le mercure cru guerit rarement cette maladie, qu'il la rend quelquefois incurable, & qu'il produit d'autres maladies plus dangereuses que la premiere.

Il faut donc se servir interieurement & exterieurement d'un mercure cuit & diaphoretique, ce remede étant joint avec une teinture d'antimoine guerit sure-

ſurement & parfaitement la groſſe verolle ſans ſalivation & ſans agitation avec la ptiſanne ordinaire.

L'antimoine & l'argent vif étant bien préparez ont des proprietez merveilleuſes pour renouveller tout le corps & pour le purifier juſques dans les moëlles, comme le ſçavent ceux qui connoiſſent les legitimes préparations de ces remedes mineraux.

ARTICLE III.

Des Glandes, des Ecroüelles, & des Loupes.

LES glandes ſont des tumeurs endurcies, les écroüelles ſont des glandes malignes & douloureuſes, elles ulcerent ſouvent, elles ſont plus interieures qu'exterieures, elles ont leur racine dans les glandes du meſentere, & prennent ordinairement leur origine des principes mêmes de la géneration, ce qui rend cette maladie très difficile à guerir.

La ſaignée, la purgation & les lavemens y ſont inutiles.

Je donne du mercure, de l'antimoi-

ne & du mars réduit en essence, & de l'esprit du sel armoniac pour dissiper les glandes, pour éteindre & corriger la malignité des écrouelles sans évacuation sensible.

La loupe se guerit par les mêmes remedes.

ARTICLE IV.

De l'Epilepsie.

L'Epilepsie est un mouvement convulsif de tout le corps, elle ôte l'usage de tous les sens, elle est produite par une matiere âcre & maligne contraire au cerveau, qui blessant le principe des nerfs, excite la convulsion.

Il y a deux sortes d'épilepsie ; l'idiopatique qui prend sa source immediatement du cerveau, & la sympatique qui arrive de l'indisposition de quelqu'autre partie du corps qui afflige le cerveau par des vapeurs malignes.

L'argent, l'antimoine & le mars réduits en essence guerissent l'épilepsie sympatique qui est la plus commune,

&

& ſoulagent l'épilepſie idiopatique ; ces remedes dégagent la partie affligée, éteignent la malignité, adouciſſent l'acrimonie des ſucs & ôtent la mauvaiſe impreſſion qui eſt dans les parties.

ARTICLE V.

De l'Aſthme des hipocondres

L'Aſthme ſurvient aux obſtructions des hipocondres lorſqu'elles ſont inveterées & multipliées ; les parties du bas ventre étant fort engagées preſſent le diafragme & le autres organes de la reſpiration, & les attirent en bas par leur propre poids ; les matieres retenuës depuis long-tems dans les inteſtins, étant dans des lieux chauds & humides où elles manquent d'air conçoivent diverſes acrimonies & excitent une ébulition & une fermentation maligne dans les humeurs ; cette ébulition trouble toute l'économie de la nature principalement le mouvement du cœur, du poulmon & du diaphragme, & excite dans ces parties des mouvemens convulſifs.

L'asthme des hipocondres est une maladie opiniâtre & dangereuse & on ne la peut guerir que par l'usage des panacées, le mars & l'antimoine réduits en essence, débouchent efficacement les intestins, ils ôtent la mauvaise impression des parties, ils calment la nature c'est pourquoi ils guerissent l'asthme des hipocondres; ces mêmes remedes mêlez avec le magistere de souphre soulagent aussi l'asthme qui procede de l'obstruction des poulmons.

ARTICLE VI.

Des Hemorrhoïdes.

IL peut arriver trois sortes d'incommoditez à ceux qui sont sujets aux hemorrhoïdes, de perdre trop de sang, de n'en perdre pas suffisamment, & d'avoir les hemorrhoïdes douloureuses.

Le mars réduit en essence remedie également à toutes ces incommoditez, il adoucit les humeurs, il regle les mouvemens de la nature, & il lui donne le calme lorsqu'elle est irritée; c'est

c'est pourquoi ce remede regle aussi les mois des femmes.

ARTICLE VII.

De la Diarrhée & de la Constipation.

IL semble que la diarrhée & la constipation étant deux maladies opposées, exigent non seulement des remedes differens, mais aussi contraires; néanmoins on peut guerir ces deux maladies par un même remede, comme l'usage ordinaire de rhubarbe le témoigne évidemment.

Le mars étant astringent à l'égard des secondes qualitez, & aperitif à l'égard des troisiémes, comme l'enseigne Vanhelmont, guerit également le flux de ventre & la constipation pourvû qu'il soit bien préparé.

ARTICLE VIII.

De la douleur de téte & de la Migraine.

LA douleur de tête procede ordinairement des matieres âcres qui

ſéjournent dans les inteſtins, leſquelles excitent de tems en tems une forte ébulition dans les veines, il ſe fait une plus forte ébulition dans le cerveau, à cauſe des grands vaiſſeaux qui ſont dans cette partie & du ſentiment exquis des ſes membranes.

Le mars & l'antimoine réduits en eſſence, adouciſſant l'acrimonie des humeurs, & calmant la nature gueriſſent heureuſement la douleur de tête & la migraine.

ARTICLE IX.

Des defauts du Tein, de la Rougeur & des Boutons qui ſurviennent au viſage.

ON connoît dans les yeux, ſur le viſage & à la couleur du tein la diſpoſition du corps; c'eſt pourquoi un Auteur a joint dans un même titre la beauté & la ſanté corporelle, car la beauté ne ſçauroit ſubſiſter ſans la ſanté.

Les panacées de mercure, de mars & d antimoine donnant la ſanté à tout le corps & purifiant le ſang & les inte-

testins, corrigent tous les défauts du tein & lui rendent sa couleur naturelle.

Maniere de faire les Panacées.

CEt art aussi ancien que le monde & si connu jusqu'à Hippocrate, n'est ignoré aujourd'hui que par le peu d'application des Medecins & parce qu'ils ont mieux aimé suivre la route de ces Novateurs empoisonnez contre lesquels Hippocrate se déchaîne si fort, comme moins penible, que de mediter les principes surs & salutaires de l'ancienne medecine qui leur paroissoient demander des réflexions trop embarassantes.

En effet s'ils se donnoient la peine de lire attentivement le texte sacré de la création du monde, ils verroient, comme nous l'apprend le grand & sçavant Prophete Moïse, inspiré de l'esprit divin, que tout étoit cahos, que l'Auteur de la nature pour en faire usage sépara la lumiere des ténebres, que la lumiere fut la forme universelle & les ténebres la matiere.

Que cette lumiere fut divisée pou

les

les trois regnes animal, vegetal & mineral, qu'elle fut renfermée dans des levains de toutes eſpeces, tant pour entretenir les propagations, que pour faire la multiplication du genre humain, Dieu envoya un ſommeil à ce premier homme, pendant lequel il lui tira une côte dont il lui forma une femme

C'eſt à dire qu'il ſépara en lui le chaud & le ſec, d'avec le froid & l'humide.

Le chaud & le ſec devinrent alors le partage de l'homme, & le froid & l'humide celui de la femme.

Dieu nous donnant à connoître par là de quelle maniere le regne animal ſe conſerve & ſe multiplie.

En effet, il y a une ſi grande ſympathie entre le mâle & la femelle, que lorſque le feu des rayons du Soleil, par le moyen de l'élement de l'air auquel il ſe communique pour pénetrer juſqu'à nous, vient au Printems ranimer la nature engourdie par le froid de l'hyver, tous les animaux ſont emportez par un mouvement amoureux & cherchent avec empreſſement de ſe joindre pour la propagation de leurs eſpeces.

L'ex-

L'exemple le plus admirable auquel on ne sçauroit trop faire d'attention est la generation du ver à soye.

L'œuf est engourdi & comme mort pendant l'hyver.

Le feu de la nature étant ranimé au printems par les rayons du soleil, celui qui est dans cet œuf reçoit le même mouvement.

Il s'ouvre imperceptiblement, & il en sort un ver animé qui ne respire que la vie, & cherche avec empressement la nourriture qui lui est necessaire pour la conserver & pour croître.

Arrivé au point de sa perfection il se renferme lui-même dans une coque de soye qu'il forme avec un tissu merveilleux, autant pour se conserver que pour l'utilité de l'homme.

C'est alors que le feu qui est renfermé en lui allant toûjours à sa fin qui est la propagation de l'espece, y fait un nouveau cahos que l'on nomme feve.

Ce même feu continuant toûjours, son operation forme de ce nouveau cahos un être plus parfait que le ver.

Il brise sa prison & il en sort un papillon.

L'em-

L'empressement que ce papillon a de perpetuer son espece est si grand, qu'il est dans un mouvement continuel, jusqu'à ce que le chaud & le sec se soient joints avec le froid & l'humide, c'est-à dire, le mâle avec sa femelle.

Alors le mâle communique son point de feu qui est son levain, & il meurt après cette operation.

La femelle impregnée de ce feu vivifiant répand ses œufs.

Et ces œufs conservez continuent la propagation de l'espece & des mâles & des femelles

C'est ainsi que se perpetuent tous les animaux.

La medecine n'a été imaginée que pour conserver le point de feu qui donne la vie à tous les êtres.

Et son operation ne consiste qu'à séparer le pur de l'impur, jusqu'à ce qu'il ait mené l'individu à la perfection.

Lorsqu'il y est parvenu & qu'il ne trouve plus à travailler, il s'attaque à lui même & consomme les liens qui le retenoient pour retourner à sa sphere.

Et comme Dieu a donné dès le commencement la vertu à la terre de produire des animaux vivans par le

mo-

moyen du feu vivifiant qui vient des rayons du Soleil, elle produit les insectes.

Voilà de quelle façon s'entretiennent & se multiplient les êtres qui ont vie.

Voyons maintenant de quelle maniere ce feu agit dans les vegetaux où la lumiere est séparée des ténebres.

La lumiere est renfermée dans la graine, dans l'oignon & dans la seve qui est le bouton par le moyen d'un point de feu qui se manifeste continuellement par ses operations.

Pour mettre cette verité dans tout son jour, il faut sçavoir qu'il y a une circulation continuelle dans les élemens.

Que le feu se change en air, l'air en eau, & l'eau en terre.

Que le feu étant porté en terre y fait ses operations qui sont de séparer le pur de l'impur, après lesquelles il tend à retourner à sa sphere, & en y retournant il entraîne avec lui l'air, l'eau & la terre qui produisent les vegetaux.

La terre en fait la tige, l'eau la feüille, & l'air la fleur.

Le feu se renferme dans cette fleur,

produit le fruit, & dans ce fruit une graine, une amande ou un pepin, où ce point de feu se conserve pour faire la propagation des especes, comme l'experience le fait connoître; en effet cette graine, cette amande ou ce pepin étant mis en terre, germe, se dilate & produit une tige, de cette tige un arbre & de cet arbre le fruit de son espece, qui par une rotation continuée se produit à l'infini.

La raison de cette multiplication est que ce feu étant mis en terre qui est sa matrice où il y a une humeur nitreuse qui est la vie de ce feu, il se fermente, se dilate, & par ce moyen se produit audehors.

Après avoir fait voir comment les vegetaux se produisent & se multiplient, il faut examiner les operations de la nature sur le regne mineral.

Le principe vivifiant de ce regne est le même que dans les deux autres

Il y a un feu renfermé dans une matiere Cahotique.

Ce feu étant séparé de son humidité par les operations d'un habile Artiste, se conserve & toute sa vertu au milieu des feux les plus violens que l'art

l'art puiſſe imaginer.

Et ce feu étant conjoint de nouveau avec ſa femelle, fait des operations admirables.

C'eſt cette femelle qu'il faut avoir pour ouvrir les priſons où ce feu eſt enfermé.

Elle diſſout generalement tous les métaux & mineraux & les réduit en leur premiere matiere.

Elle a en elle une humeur mercurielle par la vertu de laquelle elle penetre l'or, en un inſtant, le diſſout & le rend ſemblable à elle, & ils ſe joignent ſi intimement qu'il n'y a pas de difference entre le diſſolvant & le diſſout.

Cette qualité mercurielle étant changée en ſulphureuſe par l'operation de l'Artiſte, elle pénetre & diſſout radicalement les métaux imparfaits & les mineraux.

C'eſt cette union ſi merveilleuſe & ſi efficace de la lumiere & des ténebres, du chaud & du ſec, avec le froid & l'humide, du mâle & de la femelle, que les Philoſophes & les Poëtes qui vivoient au milieu du Paganiſme où la verité du texte ſacré n'auroit pû être propoſée ſans crime & ſans un riſque aſſû-

aſſûré de la vie, ont voulu nous ſignifier par le mariage magique du Ciel & de la terre, par les bains d'Apollon, par le même Apollon qui vient ſe repoſer dans le ſein de Thetis, par l'union de Gabrillius & de Béja, & par une infinité d'autres Allegories qui repreſentent la jonction & l'étroite union du mâle & de la femelle.

Mais il y a une eau pontique hermaphrodite quand on la connoît qui diſſout indiſtinctement l'or & l'argent les métaux & les mineraux.

Et pourquoi fait-elle ces diſſolutions, c'eſt qu'avant que ces métaux & mineraux fuſſent tels, ils étoient cette eau, comme la glace avant d'être glace, étoit l'eau dont elle eſt compoſée.

Que ſi cette eau étoit formée dans une matrice pure elle compoſeroit & feroit un metal pur; ainſi le mâle & la femelle étant devenus inſéparables après la nouvelle conjonction, il n'y a que la difference des matrices qui en puiſſe cauſer entr'eux.

Si l'Artiſte eſt aſſez heureux de trouver le moyen d'avoir ſon mâle & ſa femelle bien purs, & qu'il les mette dans une matrice de même qualité, ils

ils produiront un être plus parfait que ceux que la nature fait ſans le ſecours de l'art,

Et cet être ſera une medecine du ſuprême dégré que l'on nommera par excellence panacée univerſelle.

Mans comme la connoiſſance de cette panacée univerſelle n'eſt pas donnée à tout le monde, & ſeulement à un petit nombre.

Quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus

L'Auteur qui ne ſe flatte point d'être parvenu à ce degré de perfection, veut bien donner le moyen de faire des panacées particulieres avec leſquelles il a produit des effets ſi ſurprenans qu'il les eût pris pour être ceux de cette panacée univerſelle, s'ils euſſent été operez par d'autres.

Panacées aurifiques.

SI donc l'Artiſte veut faire diſſoudre de l'or dans la femelle, qu'il y joûte ſon mâle, qu'il les mette dans une matrice pure, & les faſſe circuler

pendant la révolution des ſept Planettes afin que chacune lui verſe ſon influence ; quand ils ſeront impregnez de leurs vertus il ſera une panacée aurifique qui aura la vertu de circuler dans la maſſe du ſang, & de déboucher les éviers que la nature a mis dans l'homme pour évacuer toutes les matieres épaiſſes qui ſe forment dans le ſang par le groſſier des alimens, & faciliter une circulation continuée & ſans alteration qui perpetuë une vie longue & en ſanté.

Panacée Venerienne.

S'Il met du cuivre dans ſa femelle elle le rendra ſemblable à elle ſans difference du diſſout & du diſſolvant, & en y ajoûtant ſon mâle, l'Artiſte fera de cette compoſition un parfait émetique qui fera vomir ſans effort & ſans aucune mauvaiſe impreſſion tous les mauvais levains qui ſont dans l'eſtomac s'ils ſont diſpoſez à ſortir par le haut, ſinon il les entraînera par les ſelles & par les urines.

Pa-

Panacée Martiale.

SI l'Artiste prend du mars, qu'il le fasse dissoudre dans sa femelle, & qu'après y avoir joint son mâle, il les fasse cuire & digerer comme dessus, il aura une panacée souveraine contre les obstructions.

Panacées Venerienne & Martiale jointes ensemble.

S'Il mêle ces deux digestions ensemble, il aura une panacée superieure pour enlever tous les mauvais levains qui se forment dans l'estomac, dans les intestins & dans toutes les parties du corps, en circulant dans toute la masse du sang & détruisant les causes materielles de toutes les maladies.

Panacée Lunaire.

SI l'Artiste fait dissoudre de l'argent dans la fem elle, & qu'aprè y avoir joint son mâle, il mette le tout

dans une matrice pure, il aura une panacée de l'une qui étant cuite & digerée comme les autres guerira toutes les vapeurs jusqu'à l'épilepsie, & en détruira radicalement les causes.

Panacée Mercurielle.

METtez du mercure vulgaire dans la femelle, il s'y dissoudra sans donner aucune teinture, & ajoûtez-y son mâle, faites les cuire & digerer comme dessus dans une matrice pure, vous aurez une panacée capable de guerir radicalement la lepre, les écroüelles & toutes les maladies veneriennes.

Panacée Antimoniale.

SI l'Artiste veut mettre en usage l'antimoine dont Basile Valentin a dit tant de merveilles, il n'y a qu'à le faire dissoudre par la mere de tous les mineraux qui est la femelle, & y ajoûter leur pere ou le mâle, les faire cuire & digerer de même, il y aura une panacée qui surpassera en vertu tous les

les remedes tirez des vegetaux & des animaux ; & étant prise en petite quantité elle détruira tous les mauvais levains.

A la difference des verres & du safran des émetiques ordinaires dont toute la vertu est de faire vomir & de corroder & renverser l'estomac & tous les intestins, même des personnes les plus robustus sans esperance de les retablir de ces mauvaises impressions.

Panacées de Jupiter & de Saturne,

ON peut pareillement faire des panacées de Jupiter & de Saturne.

Mais je ne les conseillerois pas parce que Jupiter a peu de vertus, & que Saturne est extrêmement froid.

Or comme nous avons fait voir que la nature s'échauffe & se rafroidit d'elle-même suivant ses differens besoins, & que toute l'application du Medecin doit être d'ôter ce qui empêche son action.

Les rafraîchissans sont plus nuisibles que profitables.

Et par consequent l'usage de Saturne,

ne, bien loin d'operer ce que le Medecin en attend pour le soulagement du malade, retarde l'action du feu humide qui est en l'homme.

Il le dépoüille des armes que la nature a mis en lui pour combattre & vaincre dans les mauvais levains crus & indigestes l'ennemi qui dérange ses fonctions, & cet ennemi devenant plus fort de jour en jour se communique par toutes les parties du corps; il les gagne, & devenant invincible aux forces affoiblies de la nature & à celles qu'on lui fourniroit par les panacées, il faut que le corps perisse.

Panacées Vitrioliques.

De tous les mineraux, il n'y a que l'antimoine & le vitriol dont on puisse extraire des panacées utiles.

Nous avons marqué les vertus surprenantes des panacées antimoniales en parlant de celles qu'on extrait des métaux, parce que ce mineral approche plus du regne métallique que du mineral, ainsi nous y renvoyons le lecteur pour parler seulement des panacées vitrioliques.

On tire du vitriol un eſprit qui eſt rafraîchiſſant,

On en tire une huile, quand elle eſt bien préparée qui fortifie le feu humide de l'eſtomac des animaux, ſépare le pur de l'impur, & qui étant porté par le même feu humide dans les inteſtins fortifie les liqueurs qui aident à la digeſtion.

Comme tous les bons Artiſtes ſçavent faire ces opérations chimiques nous n'en parlerons pas ici.

Mais ſi l'Artiſte veut prendre l'eſprit de vitriol, qu'il y mette ſon mâle & qu'il ſoit cuit & digeré par la nature comme dans les opérations ci-deſſus, il en tirera une panacée qui aura dans un degré éminent les vertus qu'on attribue au vitriol, avec cette difference que par la maniere ordinaire de le préparer, les effets en ſont lents & ſouvent incertains, & que de la façon que je propoſe ils ſont toûjours certains & prompts; il en eſt de même de l'huile.

Panacées vegetales.

QUoique nous donnions avec justice la superiorité aux panacées métalliques, en ce que d'un côté les métaux renferment dans leur sein un soufre fixe bien plus parfait que celui des vegetaux, & que de l'autre ne pouvant jamais être convertis dans notre substance, & étant portez avec le sang par les arteres & les veines dans toutes les parties du corps, ils n'en sortent point qu'ils n'ayent ôté toutes les obstructions & détruit les levains crus & indigestes qui sont la cause materielle de toutes les maladies.

Nous ne prétendons pas pour cela exclure les vegetaux de la medecine, particulierement lorsque les maladies n'ont pas jetté de profondes racines.

Mais nous soûtenons qu'ils perdent infiniment de leurs vertus par la maniere ordinaire de les préparer.

La preuve en est bien sensible, toute la vertu des vegetaux consiste dans le soufre volatil qui est en eux.

Dès qu'on les fait boüillir le feu détache ces esprits volatils du corps ou mixte où il étoit détenu, sorti de sa pri-

prison, il tend à retourner à son centre, s'envole & laisse les autres élemens que l'on tire du vegetal destituez de presque toute leur vertu.

Pour remedier à cet abus & rendre plus efficaces les vertus que l'Auteur de la nature a mis dans les vegetaux, je propose d'en faire tirer la teinture par la femelle, & d'y ajoûter son mâle, & de les faire cuire & digerer ensemble comme dessus.

Le soufre fixe du mâle & de la femelle fixeront celui du vegetal, & en augmenteront la vertu à un point, qu'elle pénetrera toute l'habitude du corps en un instant.

Que si vous faites cette opération sur les aromats, vous aurez un elixir ou huile de vie capable de fortifier la nature & de la conserver dans une quadrature parfaite jusqu'au tems que Dieu a marqué pour la fin de chaque être.

Moyen de prévenir les abus de la Medecine

DIeu a créé les remedes, & il a commandé qu'on honorât le Medecin, par le mauvais usage qu'on

en fait, les remedes sont devenus inutiles ou pernicieux, & les Medecins ont été justement méprisez. Hippocrate enseigne que si l'on veut faire quelqu'évacuation dans les maladies, il la faut faire dans les commencemens; mais que dans la vigueur des maux il est plus avantageux de ne point fatiguer les malades par aucune sorte d'évacuation; quoique ce précepte soit aussi juste que commode, on ne l'observe point, soit par la mauvaise conduite des malades, soit par les contretems dans lesquels on appelle les Médecins.

Les malades font venir d'abord leur Chirurgien & ensuite leur Apoticaire, esquels n'ayant pour la plûpart aucune connoissance des maladies ni de bons remedes, l'un n'ayant pour but que la saignée, & l'autre le débit de ses drogues, traitent le malade suivant leur caprice, & en lui faisant faire três mauvaise chere lui font faire beaucoup de dépense; le malade empirant par cette mauvaise conduite, appelle le Medecin, qui dans la vigueur du mal, & contre le précepte d'Hippocrate ordonne presque toûjours la réïteration de la saignée, de la purgation & des lavemens de peur de paroître inu-

inutile, & que le malade ne vînt à guerir ſans remedes; la réïteration de ces mauvais remedes étant inutile, ou plutôt déſavantageuſe, & le mal augmentant tous les jours, on appelle pluſieurs Medecins en conſulte; mais il y a tant d'envie & de jalouſie parmi ces Docteurs, que la plûpart ſeroient bien maris que le malade vînt à guerir par l'avis ou par le remede de ſon collegue; & comme on fait ces conſultes en public chacun ſoutient ſon opinion avec opiniâtreté, & tâche de l'emporter ſur ſon compagnon quand le malade en devroit mourir; auſſi a-t-on ſujet de dire avec Moliere qu'il eſt moet de quatre Medecins & de deux Apoticaires; pour remedier à ces abus déplorables, il ſeroit à propos dès le commencement de la maladie d'appeller un ſage Medecin qui ne ſe contentât pas de donner ſon avis, mais qui eût auſſi le ſoin de le faire executer; le Medecin devroit préparer lui-même des remedes ſouverains contre les maladies pour le bien du malade & pour l'honneur de ſa profeſſion; & il devroit faire chez le malade les remedes faciles, afin qu'ils fuſſent plus aſſurez & de moindre dépenſe s'il y avoit quel-

que chose chez l'Apoticaire qu'on jugeât necessaire, on pouroit le faire acheter comme chez un Marchand ; c'est pourquoi il faudroit anéantir un Concordat ridicule qui fut fait en l'année 1620. entre les Medecins & les Apoticaires, par lequel les Medecins de ce tems-là se condamnoient à payer une amende de 18. liv. pour la premiere fois, & de 36. liv. pour la seconde fois, s'il leur arrivoit de donner quelques remedes, ou d'en faire faire chez les malades ; certes ces monopoles sont odieux, & cet étrange Concordat si préjudiciable au bien public mériteroit d'être cassé. Si on exerçoit ainsi la medecine, les malades seroient bien servis & à peu de frais, les Medecins n'oublieroient pas leur profession, en ordonnant des remedes qu'ils ne connoissent pas le plus souvent, & le Medecin & l'Apoticaire ne s'accuseroient pas mutuellement du mauvais succez des remedes.

Les consultes sont necessaires en beaucoup d'occasions, mais pour éviter les abus qui s'y commettent, il faudroit appeller des Medecins qui fussent bien ensemble, & laisser au Medecin ordinaire l'execution des remedes :

medes : * car ceux qui se servent de plusieurs Medecins tombent ordinairement dans les fautes de tous leurs Medecins, & dans le malheur de Trajan, qui fit graver cet Epitaphe sur son tombeau.

La multitude des Medecins a tué l'Empereur.

C'est pourquoi les personnes de bon sens ne doivent pas suivre aveuglément les avis des Medecins, on doit peser leurs voix, & ne les compter pas puisque tous les Medecius ne sont pas d'un même poids, & que les plus habiles ne sont pas toûjours le plus grand nombre.

Il n'y a pas de science qui ait plus d'étenduë que la Medecine, ni de plus utile pour la conservation du Genre humain; quoiqu'on la divise en trois principales parties, qui sont la Chirurgie, la Pharmacie & la Diete.

On la divise encore en six autres.

La premiere & aujourd'hui la plus à la mode, est la Medecine Galenique que l'Ecole enseigne; ses remedes les plus ordinaires sont extraits des vegetaux.

* Qui pluribus Medicis utuntur in singulorum errores incidunt.

La seconde est la Medecine Hippocratique que Paracelse, Basile Valentin & Vanhelmont après Hippocrate ont mis en son grand jour par les experiences qu'ils en ont faites, & par leurs écrits dans le public; c'est ce qu'ils ont appellé panacées comme extraites des métaux & des mineraux.

La troisiéme est la Medecine sympatique; c'est celle que les veritables Physiciens mettent en usage, & par laquelle ils font des cures surprenantes.

La quatriéme est celle à qui on donne le nom de transplantative: par son moyen on ôte les maladies du corps humain en les transmettant dans le corps des animaux ou des vegetaux pour guerir les hommes & les conserver en santé.

La cinquiéme est appellée par ceux qui la connoissent amulete ou merveilleuse; elle est extraite du regne animal, vegetal ou mineral; étant mise dans un noüet pendu au col, tombant sur le creux de l'estomac, elle a la vertu de guerir les maladies les plus rebelles aux remedes ordinaires, comme les hemorrhoïdes, les émoragies, l'épilepsie ou le mal caduc, les écroüelles en telle partie du corps qu'elles se trou-

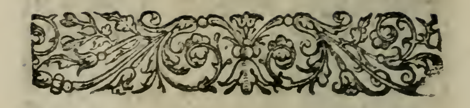
trouvent ; elle entretient le ventre libre en diſſipant les mauvais levains qui ſe forment dans l'eſtomac, ce qui cauſe preſque toutes les maladies.

La ſixiéme eſt la miraculeuſe, elle ſe fait par paroles & prieres prononcées par les Miniſtres du Seigneur qui impoſant l'Etole & leurs mains ſur la tête des affligez, ont la vertu de les guerir, en diſſipant & chaſſant toutes les influences malignes qui cauſent la plûpart de ces maladies.

Si le public a pour agréable ce traité des panacées, l'Auteur lui donnera volontiers des diſſertations ſur ces ſix parties de la medecine qui ne ſeront pas moins utiles que curieuſes, il en fera voir le mérite non-obſtant le peu d'eſtime qu'en fait l'Ecole & ceux qui la ſuivent, ce qu'il ſoutiendra par des raiſonnemens inconteſtables & par des experiences réïterées qui ſont les preuves de toutes les ſciences.

C'eſt par le moyen de ces panacées que l'Auteur a fait une infinité de cures incroyables, & qu'il en fait encore chaque jour de ſurprenantes, ce qu'il eſt en état de prouver par l'ateſtation de pluſieurs perſonnes connuës tant à Paris que dans les principales Villes du Royaume.

L'IN-



L'INTRODUCTION,

A la parfaite connoiſſance de la vérité par les voyes naturelles.

TOus les anciens Sages ont beaucoup travaillé de corps & d'eſprit pour découvrir les ſecretes routes de la nature; ils ne ſe ſont pas contentez d'examiner les choſes par leur écorce, c'eſt-à-dire par leur ſenſibles Particuliers qui ſervent d'objet à nos cinq ſens exterieurs, comme ſont la lumiere, la couleur, la ſaveur, l'odeur, la froideur, l'humidité, la ſechereſſe, le mol, le dur, le poli, le rude, le peſant, le leger & d'autres accidents leſquels paroiſſent à l'extérieur. En effet, tous ces ſenſibles particuliers ne pouvoient leurs donner la découverte des eſſences de l'intérieur des ſujets de la nature, & ne leur faiſoient comprendre autre choſe, ſinon qu'ils étoient pouſſez à la circonférence ſuperficielle, par des agents ſecréts qui agiſſoient dans le centre, ce qui

qui les obligea à paſſer à d'autres ſenſibles communs ; ſçavoir, du nombre, de ſa diviſion, de la figure de ſon étenduë, du mouvement & de ſon repos ; & après de longues & ſérieuſes réfléxions ſur ces derniers ſenſibles, communs à tous nos ſens exterieurs : ils connurent que le ſeul mouvement étoit le ſeul ſenſible commun qui pouvoit nous faire facilement connoître la tranquillité du repos, & nous découvrir la raiſon du nombre, & de la diviſion de la figure & de ſon étendue, d'autant que ſi l'étendue qui eſt attachée à la matiere primitive, & qui eſt la premiere choſe qui touche nos ſens, n'avoit point été diviſée par le mouvement en partie figuré, toute la maſſe du monde tomberoit ſous l'étendue ſeulement, & ſeroit demeurée en repos ſans aucune différence en elle-même, & dans une uniformité qui n'auroit donné ni nombre ni figure ; ce fut une néceſſité abſolue de s'attacher à l'examen du mouvement oppoſé au repos. Ils connurent par expérience que tout corps conſideré comme corps, où la matiere ſimplement étenduë n'a point de mouvement en général ; & par conſequent ne pouvoit être le corps ni la ma-

matiere ſimplement étendue, parce que tout ce qui eſt dans le monde eſt ſujet au mouvement plus ou moins, & qu'il n'y a rien proprement en repos. L'on conclût que la cauſe du mouvement devoit réſider dans un être diametralement opposé au corps; comme une extrême, c'eſt ce qu'on appelle Eſprit, puiſque ſous ces deux extrêmes corps & eſprit, tombent toutes les choſes connues.

L'eſprit étant donc établi pour principe du mouvement des corps, cette découverte en fit faire une autre bien plus importante, en conſidérant que tout ce qui eſt dans le monde ayant une durée finie & limitée, avoit eu ſon commencement, & auroit ſa fin; ainſi on ſuppoſoit neceſſairement une création de l'eſprit, auſſi-bien que du corps; enſorte que l'eſprit ayant commencé d'être, il ne pouvoit pas s'être fait lui-même, & s'être donné le mouvement qu'il communiquoit aux êtres corporels, & cela fit avoüer un premier moteur de toutes choſes qui eſt immobile en ſoi, le centre immenſe & infini, duquel ſortent tous les mouvemens des ſujets créez, ſoit qu'ils ſoient des ſubſtances purement ſpirituelles, ou conjoin-

jointes aux corps qui n'auront point de fin, & leſquelles ne peuvent être alterées, diviſées, ou anéanties que par un être infiniment ſpirituel & puiſſant qui les ait créées par la remarque de l'immenſité de la ſource du mouvement. L'on a connu que tous le mouvemens ſenſibles ou inſenſibles ont été départis par la liberalité du premier moteur à tous les compoſez naturels, autant que la nature, & la diſpoſition de leur nature le peut permettre- & qu'ainſi, c'eſt la difference génerale & particuliere de la maſſe corporelle.

Pour exprimer ces differentes impreſſions du mouvement, on s'eſt ſervi du nom de qualitez,n'en ayant point trouvé d'autre qui pût plus énergiquement exprimer l'étendue, la médiocrité, & la foibleſſe de l'impreſſion du mouvement ſecret dans la matiere, que celui des qualitez qui nous diſtinguent,quelle eſt la choſe en ſoi, & ſon eſſence; car ce n'eſt pas la quantité de l'étenduë. ni aucun des ſenſibles exterieurs ci-devant marquez, mais ſeulement la qualité, & les degrez de la qualité qui nous font connoître la difference eſſentielle des ſubſtances naturelles des compoſez ou mixtes qui en ſortent.

Le

Le mouvement primitif ayant donc agi ſur la matiere ſimplement étenduë, l'a diviſé d'abord en quatre portions differentes, & en a fait remarquer ces quatre qualitez premieres qui ſe trouvent attachées inſeparablement aux quatre grandes maſſes de la nature qui ſont les élémens, dont la premiere eſt la plus active, & a reçû le nom de chaleur, qui eſt eſſentielle à l'élement du feu.

La ſeconde moins active eſt l'humidité qui a conſtitué l'élément de l'air.

La troiſiéme eſt la froideur qui eſt l'élément de l'eau qui n'a qu'un mouvement de réſiſtance, ou d'atraction.

Enfin, la quatriéme eſt la ſéchereſſe eſſentielle à la terre, laquelle eſt toute paſſive, & comme le ſujet dans lequel le mouvement primitif a fini ſon impreſſion, & ainſi, n'a qu'une action de réſiſtance contre les autres élémens.

De la premiere approche de ces quatre qualitez, & de leurs ſimples mixtions ſont ſorties trois ſubſtances naturelles ou principes qui ſont co-relatifs, & jamais l'un ſans l'autre; à ſçavoir la matiere qu'on nomme autrement ſel ou corps qui eſt le moins noble des principes, parce qu'elle eſt ſortie de deux moins

moins conſiderables élemens, la terre & l'eau, auſſi ce principe materiel eſt purement paſſif, n'étant affecté que de qualitez paſſives, froideur & ſechereſſe, auquel état d'indigence il ne demande qu'à recevoir quelque forme que ce ſoit; il eſt comme la mere & la matrice des autres principes: il donne la ſolidité par ſa vertu reſſerrante & malgamante; c'eſt le ſoutien du point fixe des veritables Philoſophes ſi hautement vanté parmi eux, c'eſt la plus vile & la plus abjecte ſubſtance, laquelle pour cette raiſon eſt le Pigmée des Cabaliſtes, qui neanmoins lie les Geans de la nature, à ſçavoir les deux principes ſuperieurs.

Le ſecond principe intermediaire plus noble que la matiere, eſt le moyen uniſſant, autrement dit, mercure affecté de qualitez actives & paſſives, chaleur & humidité qu'il a reçû de l'air & de l'eau, c'eſt une ſubſtance naturelle. qui par ſon activité diſpoſe la matiere, & la rend plus proportionée au troiſieme & plus noble des principes; c'eſt-à-dire, la rend capable de recevoir la forme: car, ſelon que cet eſprit ou moyen uniſſant eſt diſpoſé, noble, ou élevé en ſoi, il éleve la matiere & la rend

rend susceptible d'une plus ou moins noble forme, même les Sçavans l'ont nommé esprit spirituel, du côté qu'il regarde la forme, & corporel du côté qu'il regarde la matiere. Il est spirituel & corporel par la proportion qu'il a avec ces deux extrêmes qu'il unit & constitue en influant dans l'un & dans l'autre, pour élever la matiere & faire descendre la forme, par la proprieté qu'il a de dissoudre en pénétrant, & de pénétrer en dissolvant; & c'est par cette vertu qu'il découvre les secrets les plus cachez de la nature.

La troisiéme & la plus noble substance est la forme qui est un principe tout actif qui donne l'être à chaque composé naturel qui le détermine à une espece ou à une autre, c'est la beauté & la splendeur du sujet; ce principe possede éminemment & par excellence toutes les qualitez dont la matiere & le moien sont affectez sans être sujets aux incommoditez ni aux imperfections qui s'y rencontrent, n'ayant actuellement aucunes qualitez élementaires, d'où naît l'axiome qui dit que le superieur contient l'inferieur. L'on donne à ce principe le nom de soufre ou ame, parce que dans la pratique de la dissolution arti-

artificielle des composez, il se tire une substance qu'on appelle soufre, qui répond à la forme en ce qu'il renferme plus de ce principe formel que des deux autres ; il en est ainsi des deux autres substances à proportion qu'on extrait & qu'on nomme sel & mercure, à l'exemple des élémens sensibles dans lesquels les élémens simples sont cachez, avec diminution & réfraction de leurs qualitez propres.

En effet, ces trois substances ne sont que des simulacres de trois principes, elles sont des enveloppes corporelles qui cachent à la verité plus de l'un de ces trois principes très simples, que de l'autre, mais elles ne sçauroient être totalement & absolument séparées l'une de l'autre, mais elles sont co-relatives, n'y ayant point d'actif sans passif : les sujets qu'on décompose & anatomise ne sçauroient être divisés en parties, qu'ils ne soient composez des trois principes, lesquels ne sont differenciez que parce que les parties extraites contiendront chacune à part soi plus d'une de ces trois substances, que d'une autre ; ce qui lui fait donner le nom de sel de souffre & de mercure, ayant pourtant conservé quelque chose du

pre-

premier mélange que les principes ont reçû des élémens, & chacun desdits principes contenant quelque chose des deux autres.

L'union de ces trois principes ayant un amour mutuel l'un pour l'autre, à raison de leur nature sympathique & concordante dans leurs contrarietez, a fait le premier composé de la nature qu'on nomme Point Physique, indivisible en soi; c'est le veritable quaternion des Anciens, ou le point de dix qui y est virtuellement renfermé, duquel tout ce qu'il y a de composé est construit par les multiplications décenaires auquel ce point tend de lui-même, & necessairement en vertu de ce nombre de dix; l'on peut connoître par là la raison des nombres de Platon, & que ces Points Physiques se rangent d'abord naturellement à la suite l'un de l'autre jusqu'au nombre de dix, ce qui a composé lá ligne ou premiere longueur sans largeur, & que plusieurs lignes en nombre paralelle de dix; chacune d'elles tend aussi à composition, ce qui a causé la surface ayant longueur & largeur sans profondeur; enfin, les surfaces s'arrangent en même nombre les unes au dessus des autres; on fait la pro-

profondeur composée de largeur & de longueur, qui eſt le corps naturel & phyſique, ayant les ſix dimenſions qui terminent exterieurement tous corps ; ſçavoir, le devant, le derriere le haut, le bas. le droit & le gauche; mais comme ce corps ainſi conſtitué n'eſt que la ſimple eſſence du corps phyſique, laquelle étant indiviſible, ne pouvoit plus ſe communiquer pour exercer aucune action, ſans ruiner ſon eſſence, puiſque toute action ſuppoſe une émiſſion des parties du ſujet actif ſur le paſſif. Ce corps ſimple & abſtrait a eu beſoin d'un ſecours aux dépens duquel il peut ſe communiquer pour exercer une action ſans ruiner ſon eſſence, puiſque toute action ſuppoſe une émiſſion des parties du ſujet actif ſur le paſſif ; ce corps ſimple & abſtrait a eu beſoin d'un ſecours aux dépens duquel il peut ſe communiquer, ſans ſe détruire ni alterer ſon eſſence affectée d'un certain nombre de degrez de qualitez actives & paſſives, attachées au point dont il eſt compoſé ; il a fallu neceſſairement qu'il ſoit arrivé à ce corps un nombre ou quantité des quatre qualitez actives & paſſives, par le moyen deſquelles il ait été rendu plus ou moins actif ou no-

 ble,

ble, selon la differente participation de ces qualitez premieres attachées aux quatre différentes matieres des élémens, & ce secours ou surcroît a été appellé entité, comme un effet ou une proprieté entée sur l'essence du corps simple & abstrait; de sorte que l'essence & entité jointes ensemble ont composé le corps concret ou cube naturel, sensible, actif & capable de mettre au dehors des effets plus ou moins nobles, selon la differente nature de son entité.

Or cette entité n'a pû être composée que des qualitez actives ou passives en nombre certain, faisant le double tout au moins du corps abstrait; & c'est-là ce qui a établi les quatre grands genres de mixtes, pierres, métaux, vegetaux & animaux; & de plus, le composé mitoyen, participant également des quatre qualitez élémentaires, qui est le Ciel; de sorte que lorsque l'entité est arrivé aux corps abstraits de la part des qualitez passives, & principalement de la sécheresse, cela a composé le grand genre de pierres dont l'essence & la sécheresse répondant à celles de la terre, l'entité composé de froideur a établi le grand genre des métaux & mineraux, son essence étant affectée

de

de froideur par rapport à celle de l'eau ; mais l'entité composé des qualitez actives & passives, particulierement de l'humidité a déterminé ce corps abstrait à entrer dans le genre de vivre qu'il a formé, sous lequel tous les végetaux sont rangez.

L'entité venant de la chaleur, a établi le grand genre des animaux, lequel pour cette raison a pour qualité essentielle la chaleur, par rapport au feu qui est le plus noble élément. Enfin, l'entité qui a l'égale participation des qualitez actives & passives, a constitué le Ciel tenant le milieu entre les quatre grands genres des mixtes, & possedant également les qualitez actives & passives, & celle même des élémens, non pas en acte, mais en puissance & vertus seulement, qui est la raison pour laquelle on le nomme cinquiéme élément, ou la quintessence des élémens par excellence ; de même que le principe formel contient en soi éminemment les qualitez & les avantages des principes inferieurs dans lesquels il influë, & par cette égale proportion des qualitez actives & passives balancées si exactement, que l'un n'excede pas l'autre ; & par cette proportion d'égalité, fait que

cette quinteſſence aide aux élémens à faire leur circulation & converſion de l'un à l'autre, & fournit aux mixtes parfaits & imparfaits ce qui eſt neceſſaire pour le ſoutien & la durée de leur entité, par l'action de laquelle ils ont leur commencement & leurs progrès juſqu'à leur point & perfection, & enſuite leur décadence, par l'action contraire à leur eſſence & à leur entité.

Par la conſideration de l'égalité des qualitez du Ciel, l'on a connu la raiſon de ſa durée & permanence ſans aucun changement ou corruption qui les détruisît. L'on a enfin obſervé que de cette même ſource dépendoit la pureté & l'homogenité du Ciel, & de ſes parties actives & paſſives, de même que ſon tout.

L'enchaînure & les proportions des compoſez naturels qui viennent d'être expliqués linéament, & ſans détour, ſous les veritables filets d'Ariane, & le chemin royal de la nature, & les démarches que les anciens ont ſuivis pas à pas, ſoit en deſcendant de ſa force & entité des qualitez propres à chaque élément, juſqu'à leurs dernieres refractions, & plus parfaites mixtions dans les mixtes, ſoit en montant du plus bas état

état des principes naturels, comme dans l'élémentaire & dans le genre mineral où la forme eſt ſoûmiſe à la matiere, & au moyen par un ordre renverſé juſqu'à la plus haute & noble aſcenſion de ces principes, comme dans ce genre de la végétative & ſenſitive, où la forme & le moyen ſont au-deſſus de la matiere; c'eſt ce même chemin que nous devons tenir ſi nous voulons découvrir les ſecrets que les Philoſophes ont caché ſous leurs fables, leurs énigmes, leurs figures, caracteres & nombres miſterieux.

Toutes ces découvertes ſi précieuſes pourroient ſuffire à un homme intelligent, d'autant qu'elles n'ont jamais été ſi clairement expliquées ni enſeignées par les Ecrits des Philoſophes; neanmoins pour le perſuader entierement, on lui indiquera la route que les anciens ont tenue pour appliquer & mettre en pratique tous ces principes théoriquaux dont la deſcription vient d'être faite.

Ils commencerent donc par obſerver le premier pas de la nature, lorſqu'elle s'eſt ſervie des élémens pour compoſer ſes trois ordres des mixtes, métaux

végétaux, & animaux, & en ce premier pas ils trouverent un corps salineux, sortant de la premiere & plus grossiere mixtion des élémens qui n'étoient pas encore entrez dans aucun genre des mixtes parfaits ; c'est-à-dire, qui n'avoient point passé par les circulations réiterées, desquelles la nature se sert ordinairement pour élever les moindres & les foibles sujets à un état plus parfait ; ce corps se trouvant donc au dessous du plus bas degré des minéraux, n'étant ni pierre ni métal, ils le choisirent à l'exclusion de tous les autres mixtes parfaits ou imparfaits, parce qu'ils connurent que se liquéfiant à l'eau, & se fondant au feu sans changer de nature, l'indigence de sa matiere le rendant plus propre à recevoir de plus nobles formes; c'est-à-dire, qu'il pouvoit être décomposé plus facilement qu'aucun autre sans la perte de son essence, en y introduisant des qualitez actives au lieu de passives, suivant son entité, non pas tout à la fois, mais par point, passant d'un extrême à l'autre par des milieux convenables à l'imitation de la nature qui opere successivement sans cesse ni interruption, autant qu'elle peut pour avoir sa fin.

C'est

C'est ce mixte imparfait à la vérité, eu égard aux mixtes parfaits & superieurs que la nature éleve à un très noble degré, parce qu'il est son premier né, provenant des premiers embrassemens du Ciel & de la Terre, & de l'aproche de ces deux extrêmes par la médiation du principe mitoyen; c'est ce sujet seul indéterminé à aucun des trois regnes. Il est le seul qui se trouve susceptible de tous les changemens que la matiere universelle très abjecte, & indigeste reçoit à mesure que l'esprit universel la pénetre, & la dispose à recevoir de plus noble forme successivement à la suite l'une de l'autre.

Comme nous avons remarqué que ces trois principes naturels sont toûjours unis en quelque corps que ce soit, n'y en ayant point sans matiere, moïen & forme; l'on n'eut pas de peine à conclure que dans ce sujet premier né, & composé d'une matiere universelle, comme il y avoit necessairement de l'esprit universel, qu'on le pouvoit séparer & extraire avec plus de facilité que d'aucun autre sujet; & partant que cet esprit qui est le lien des deux autres principes, pouvoit élever la matiere jusqu'au degré de la perfection de celle

du Ciel, pour en recevoir la forme résultante de l'égalité des qualitez actives & passives; mais pour y parvenir, il falloit diminuer les qualitez passives de cette matiere, & augmenter les qualitez actives de l'esprit, pour lui donner tout l'avantage sur la matiere, la subtiliser & la purifier; enfin, que pour rendre cet esprit actif & plus vigoureux, l'on doit le dégager de ce qu'il y a de terrestre & d'aqueux, qui sont les soutiens des qualitez passives, & lui augmenter le degré de son feu; & par cette voye, c'est-à-dire, en dissolvant, purifiant & revivifiant les simulacres & enveloppes corporelles des principes purifiez, l'on parviendroit à la composition de ce sujet décomposé, d'où il sortiroit un corps glorieux & volatil que les anciens Medecins appellent le Sel précieux de nature, Sel armoniac, la Venus hermaphrodite, l'or potable, le matiere prochaine des métaux, comme il en avoit été la matiere éloignée avant ces operations, outre une infinité d'autres noms dont ils l'ont revêtu pour le mieux cacher.

Voilà le terme de la perfection du premier ouvrage Physique, dans lequel e volatil a divisé & purifié le fixe en tou-

toutes ſes parties maſculines & feminines, lui a ôté la peſanteur, ſolidité & pointilité amere. Ce n'eſt pas qu'après cela l'on ne puiſſe encore le purifier & le ſubtiliſer, par les ſept ſublimations Philoſophiques, & quoiqu'elles ſoient très-penibles, difficiles, & même perilleuſes, l'on ne voit point de Philoſophes qui ayent eu la charité d'en parler inſtructivement, & avec ſincerité, car s'ils en ont dit quelque choſe, ce n'a été qu'en effleurant, & en la confondant avec les operations du ſecond œuvre; & par cet embarras, l'œuvre Phiſique a été rendu plus difficile à acquerir & à ſurmonter, que les monſtres & les travaux d'Hercule ne l'ont été.

Ce premier Ouvrage ayant préparé la matiere, & l'ayant diviſée en pluſieurs ſubſtances, donne à l'Artiſte la matiere très-prochaine de la grande Medecine; mais les operations en ſont décrites en tant de manieres chez Raymond Lulle qui s'en forme un ſecond labyrinthe, duquel on ne ſçauroit ſortir que par le moyen du filet d'Ariane cidevant marqué & expliqué; auſſi les Anciens ont figuré l'un & l'autre de ces ouvrages ſous l'idée des travaux d'Hercule, & de pluſieurs autres fables

qui toutes fois ont toûjours marqué que dans chacune des operations, il faut qu'il y ait un agênt & un patient proportionné.

A l'égard du second Ouvrage, bien que la dissolution du corps & la sublimation de l'esprit, qu'on a entrepris & executé dans le premier Ouvrage, le sable d'entre le second ,la proportion gardée, neanmoins l'intention de se passer du second tend à une fin opposée à celle du premier où l'on a cherché la volatilité, au lieu que le second demande la fixité : mais on ne sauroit acquerir cette fixité sans savoir les differences parfaites des differens degrez de feu qui ont été distinguez par des noms de chaleur , de bain , de fiente , de feu , de cendre, de sable, ou feu de gehenne, ou de divers autres qui tendent tous à la même fin , & font voir qu'il y a trois sortes de feu en general, & absolument necessaires.

Le premier est celui de la circonference de la matiere, le second feu se trouve entre cette seconde circonferen- ce & le centre, lequel participe du premier & du centre , & le troisiéme est le feu central qui est opposé au premier, & convenant au mitoyen. Le premier est

eſt corruptif & irritatif, le ſecond eſt confortatif & reſtauratif; il eſt le lait de la Vierge, duquel l'enfant ſe nourrit & le feu central & naturel qui digere, fixe & cuit les matieres; c'eſt l'ame & le reſtaurateur du compoſé, ce qui lui donne ſa perfection; il répond à l'excellence de la forme du principe, & rend le Sujet tout formel; il eſt le ſouffre pur qui a fixé le mercure à même proportion que dans le premier œuvre; le mercure a pénétré le principe ſulfureux en lui communiquant ſa volatilité, & l'a rendu mercure pur, autant qu'il peut l'être en qualité de corps ſenſible.

Il eſt auſſi neceſſaire de remarquer que chacun de ces differens feux a ſes degrez qui ſont diviſez en points ſuperieurs, inferieurs & mitoyens, leſquels on doit diſtribuer peu à peu & ſucceſſivement. Le premier feu étant corruptif, irrite & pique le ſecond qui lui eſt voiſin & participant de ſes qualitez. Le mitoyen excite le feu central, en même tems le nourrit & lui donne une entité ſuffiſante pour faire ſes operations, & produire les changemens & progrès que les differéntes couleurs démontrent en paſſant du noir au blanc, & enſuite au roge, deſquelles les an-

ciens parlent aſſez ſouvent, & par leſquelles ils diſtinguent proprement les fourneaux : car, comme les fourneaux vulgaires ſervent ordinairement à contenir la matiere du bois & du charbon embraſé, où l'on voit des couleurs differentes qui nous montrent le fort ou le foible de l'inflammation & de la nature de la matiere embraſée; de même, la matiere du ſujet de la Medecine, venant à être pénetrée de ces differens feux, pouſſe à la circonference des couleurs, ſelon les differens degrez de feu qu'on y donne; & cette remarque du fourneau n'eſt pas indifferente, & tout-à-fait inutile, mais elle ſert à relever d'erreur ceux qui ſe mettent en peine de chercher des fourneaux, & des vaiſſeaux artificiels de differentes figures & grandeurs, & qui ne conſiderent pas que la matiere artiſtement travaillée ſelon les regles de la nature, eſt le fourneau naturel qui contient tout ce qui eſt neceſſaire pour l'entiere perfection de l'ouvrage, ſans avoir beſoin d'aucune choſe étrangere qui y entre, de quelque regne de mixte parfait qu'il puiſſe être, laquelle au contraire la détruiroit abſolument.

Je croi qu'il eſt à propos de faire con-

connoître à ceux qui veulent s'appliquer aux operations de la veritable Medecine, que ceux qui la font ne ſe brûlent point les doigts en la préparant, ni en la faiſant, parce que le feu dont ils ſe ſervent n'eſt point le feu ordinaire des Chimiſtes, comme je vais le prouver.

1o. Le feu ordinaire des Chimiſtes eſt connu de tout le monde, & le nôtre eſt artificiel & de difficile invention.

2o. Le feu des Chimiſtes eſt élémentaire, mais le nôtre eſt naturel & autant vivifiant qu'aſtral.

3o. Le feu des Chimiſtes eſt actif, chaud & ſec, parce qu'il eſt fait, & préparé avec du bois, de l'huile & du charbon, mais le nôtre eſt chaud, ſec & humide, & eſt plus ſpirituel que materiel.

4o. Leur feu ne peut rien faire s'il n'eſt entretenu & alimenté par l'air; le nôtre ne peut faire aucune operation, s'il n'eſt enfermé; mais au contraire, il faut qu'il ſoit enfermé dans un vaiſſeau, de peur que le moindre air ne l'interrompe.

5 . Le feu des chimiſtes ne peut jamais être ſi bien gouverné, que la matiere combuſtible venant à manquer,

ne cesse. Le nôtre au contraire travaille sans cesse & sans interruption, & il s'entretient de lui-même, sans qu'il soit besoin qu'on lui aide; & notre matiere circule; & est animée par lui & par une vapeur spiritueuse qui se trouve en lui.

60. Le feu des Chimistes est actif, chaud & sec, & sa principale qualité est de consommer & de détruire les choses sur lesquelles il agit; de sorte que leur feu le plus doux est celui du Bain-Marie, dans lequel on peut faire cuire des œufs; cependant il détruit la vertu generative qui se trouve dans les choses où elle est. A plus forte raison, que peuvent faire ceux qui sont beaucoup plus violens? mais à l'égard du nôtre, il échauffe doucement, & peu à peu notre matiere, par une continuelle irradiation, la cuit, la conserve, la congelle, l'humecte, la nourrit, & l'augmente tant en vertu qu'en qualité, & par là vous voyez que le feu des Chimistes est contraire au nôtre, & tout-à-fait different.

70. Le feu des Chimistes est violent & corrosif, & destructeur; & le nôtre est benin, doux & naturel, enfermé dans la matiere, aëreux, évaporeux,

am-

ambiant, continuel, temperé, autant nourriſſant & vivifiant qu'aſtral; & ce qu'il y a d'admirable dans notre feu, c'eſt qu'il ſe trouve dans notre matiere, & que tout le ſecret eſt de trouver le moyen de le mettre en mouvement, & ce feu-là eſt le veritable Bain-Marie des Philoſophes, lequel eſt auſſi difficile à découvrir que la matiere, puiſqu'ils ſont inſéparables, & que la connoiſſance de l'un donne la connoiſſance parfaite de l'autre.

Mais pour ſatisfaire à ce que j'ai avancé, je veux bien dire que le feu qui ſe trouve dans le regne mineral, n'eſt autre choſe qu'une humidité acide & corroſive, ſemblable au feu humide & évaporeux, par lequel tous les métaux & mineraux ſe laiſſent diſſoudre; car jamais un tel feu ne les diſſoudroit, s'il ne trouvoit un feu pareil caché dans leurs ſels fixes & volatils : c'eſt par cette vrai-ſemblance du feu interne que les atomes ou particules de ces feux humides ou eſprits ſalins pénetrent ſi bien les métaux & les mineraux, & entrent dans leurs pores, vont auſſi tôt attaquer les ſels qui ſont joints & unis avec leurs ſoufres & leurs mercures, par le moyen de quoi ils les fondent faci-

facilement & les réduisent en leur propre nature, chaque chose se joignant sans peine à son semblable, & la plus grande partie des métaux n'étant qu'un sel fixe coagulé. Il y a seulement a remarquer qu'il se trouve plus ou moins de sel soit fixe ou volatil dans les métaux & mineraux, à proportion de leurs qualitez differentes.

Il faut observer maintenant que ce feu humide qui se trouve dans le regne mineral est de deux sortes, l'un étant de la nature du soufre, & l'autre de celle du mercure.

Les métaux où il y a plus de feu qui est de la nature du mercure, que de celui du soufre, sont le plomb, l'étain, le fer, le cuivre, l'argent, & l'argent vif : ce qui fait parler ainsi, c'est que ces métaux se laissent fort facilement attaquer, fondre & dissoudre par les feux humides sulfureux, ce qui ne peut venir que de ce que le soufre qui est le mâle, y trouvant le mercure qui est la femelle, l'embrasse avec beaucoup d'amour, & agit dessus sans aucune répugnance.

L'or au contraire contient beaucoup plus de soufre que de mercure, ce qui est évident : par cela seul on voit qu'il

ne se laisse aucunement absorber par les dissolvans sulfureux, au lieu que les feux humides mercuriels les fondent & dissolvent sans aucun obstacle : vous aurez beau cuire l'or tant que vous voudrez avec un esprit de salpêtre, avec un esprit de vitriol, avec un esprit de vinaigre, ou le rôtir un tems infini avec du salpêtre & du vitriol corporel, si vous attendez que l'or en soit diminué d'un seul grain, vous attendrez inutilement ; au lieu que ces esprits dissolvent sans peine tous les autres métaux ; mais en revanche vous ferez bouillir bien long-tems les autres métaux, particulierement le saturne, le mercure & la lune, avec l'eau régale, ou avec quelques autres feux humides mercuriels, avant que vous puissiez dissoudre la moindre chose, au lieu que l'or s'en laissera dissoudre sans difficulté.

Il ne faut pas aussi oublier qu'il y a un feu humide, quand il est connu qui a le pouvoir de dissoudre tous les métaux & les mineraux, parce qu'avant qu'ils fussent ce qu'ils sont, ils étoient cette humidité; comme la glace, avant qu'elle fût glace, étoit l'eau dans laquelle elle se dissout ; & si la glace

étoit

étoit teinte de quelque couleur, elle communiqueroit ſa teinture à l'eau dans laquelle elle ſe fond. Ainſi les mêtaux communiquent leur teinture à cette humidité ou à ce feu humide où ils ſe fondent & diſſolvent; l'or lui communique ſa couleur jaune, la venus la verte, le fer la couleur rougeâtre, l'argent la couleur laiteuſe, ainſi des autres; mais l'argent vif n'en donne point, n'y ayant point de difference entre le diſſolvant & le diſſout.

Le Lecteur curieux à l'Auteur.

Baſile Valentin, Bernard & Raymond Lulle
Ont parlé comme vous des grands travaux d'Hercule:
En nous voulant donner un ſi riche ſecret,
Ils l'ont envelopé, ne parlant qu'à regret;
Ce n'eſt que mots ſacrez & qu'obſcures paroles,
Dont le nombre eſt ſi grand qu'on en feroit un rôle,
Dont le ſens ſi caché & ſi myſterieux,
Embaraſſe l'eſprit des doctes curieux.
Si c'eſt la charité qui les a fait écrire,

Ils

Ils doivent s'expliquer & clairement inſtruire.
Mais quand Baſile dit *ſolve & coagula*,
Il dit qu'il a tout dit, & en demeure là.
A lire leurs écrits, on diroit qu'un bon Ange
Les a tous obligez à ce ſilence étrange:
Expliquez vous, Monſieur, ſi vous faites comme eux,
Car vos écrits n'ont pû ſatisfaire mes vœux;
Ils ont renouvelé en moi la faim étique.
Que j'ai depuis long-tems d'apprendre la Phyſique:
J'entens bien tous les mots & même les comprens;
Mais quant à la pratique, elle échape à mon ſens:
Quelquefois je croi voir & tenir toute choſe,
Et puis je ne vois rien qu'une chimere écloſe.

REPONSE DE L'AUTEUR au Lecteur curieux

Pour appaiſer la faim qui fait votre douleur,
Prenez dans le métal ce qui en fait le cœur,

Puis

Puis faites-le diſſoudre dans l'eau mercurielle,
Nommée par les Sçavans à bon droit leur pucelle :
Ce ſera le moyen, par ſa ſéduction,
De remplir votre cœur & votre paſſion.
Vous qui ſçavez le ſens des Doctes & de Lulle,
Ce ſont des bagatelles que les travaux d'Hercule.

Je ne puis auſſi m'empêcher de dire, ſuivant le ſentiment d'un grand Philoſophe, que le mercure des Sages, quoiqu'il ſoit très-commun & très neceſſaire à tous les êtres, il ne ſe trouve point nud ſur la terre, la nature a un ſoin admirable de le couvrir ; & ce Savant ajoûte & dit, qu'il y a une très-grande difference entre leur argent vif & le mercure vulgaire.

10. Le mercure vulgaire ne diſſout poin l'or & l'argent, & ne s'arrête point avec eux d'une maniere qu'il ne puiſſe en être ſéparé, mais celui des Philoſophes diſſout l'or & l'argent; & il ſe mêle tellement avec eux, qu'il ne peut jamais en être ſéparé, comme de l'eau une fois mêlée avec de l'eau n'en peut être ſéparée d'aucune maniere.

20. Le

2o. Le mercure vulgaire a en lui un ſoufre noir très-mauvais & combuſtible ; mais celui des Philoſophes contient en lui un ſoufre incombuſtible, fixe & très blanc & rouge,

3o. Le mercure vulgaire eſt froid & humide, & celui des Philoſophes eſt chaud & humide.

4o. Auſſi le mercure vulgaire noircit les corps métalliques, & celui des Philoſophes les blanchit, & leur donne la blancheur criſtalline.

5o. Lorſque le mercure vulgaire eſt précipité, il devient un très-mauvais ſoufre ; & celui des Philoſophes, moyennant la chaleur, eſt changé en un ſoufre tres-fixe & fluide.

6o. Tant plus on cuit le mercure vulgaire, tant plus il devient ſubtil & plus volatil ; mais celui des Philoſophes, tant plus on le cuit, & plus il devient épais & moins fluide : Par ce raiſonnement, ce Philoſophe nous fait voir combien il y a de différence entre ces deux mercures, & par là il conſeille de ne pas ſe donner tant de peine avec le mercure vulgaire, pour faire la véritable Médecine, & que ce n'eſt pas le ſujet des ſages.

7o. La marque la plus ſenſible pour les

les diſtinguer, c'eſt que le mercure des Philoſophes eſt le mercure *fluens*, & celui du vulgaire eſt le mercure *currens*.

MEDICOPHISIQUE,

Et ſuite de l'Introduction à la parfaite connoiſſance de la Verité, par les voyes naturelles.

LE ſouverain Maître de l'univers voulant former l'homme à ſon image & ſemblance, & par conſéquent faire un chef-d'œuvre parfait de ſes mains divines, eut la précaution de créer avant lui tout ce qui pouvoit ſervir & entretenir cette machine vivante; & comme ſi le ſervice qu'il devoit tirer de tous les animaux, eût été trop peu, le divin Créateur lui donna encore la connoiſſance parfaite des végétaux & des minéraux pour l'entretien & la conſervation de ſa ſanté & prolongation de ſa vie juſqu'au terme preſcrit par le Verbe increé, au moyen de quoi le premier Homme & pluſieurs de ſes ſucceſſeurs aux ſiécles ſuivans, ont vêcu ſains & robuſtes juſqu'à neuf

cens,

cens, & jusqu'à mille ans. Je dis des années aussi longues que les nôtres, composées de douze mois & de douze Lunes, chacune de trente jour, & chaque jour de vingt-quatre heures, ainsi qu'il est justifié par la Genese & autres livres Sacrez & Prophanes : quelque forte que soit la raison que donne Sandivogus, de la longuenr de la vie de nos premiers Peres, il est constant que s'ils n'avoient pas eu la connoissance de la sagesse, ils n'eussent jamais poussé leurs jours à un aussi long terme.

Un trésor si précieux a été transmis par Adam à ses Successeurs, auquel Dieu par une bonté infinie a donné une connoissance parfaite des vertus & des proprietez de chaque animal végétal & & minéral, lesquelles étant renfermées au fond de leur masse corporelle entre l'eau flegmatique & la terre damnée, ils les ont adroitement tirées par l'art spargérique, séparant le grossier du subtil & le pur de l'impur, pour, après une parfaite coction, s'en servir pour la conservation de leur santé, & prolongation de leur vie.

Que l'on ne présume pas cependant par ce divin secret prolonger sa vie jusqu'à l'immortalité; car cet Arrêt qui

fut

fut prononcé au Premier Homme pour tous ses Descendans, doit nous avertir qu'ayant eu un commencement, nous devons nécessairement attendre une fin ; mais comme il est de la religion de croire que nos jours sont comptez, & que leur nombre ne peut passer, aussi on doit être persuadé que Dieu a mis en notre pouvoir d'abreger ce terme, ou de le continuer sains & robustes jusqu'au dernier moment marqué par le Créateur.

Comme cette abréviation de nos jours vient de la perte de notre santé, & par les excès que nous faisons, nous ne devons pas seulement les éviter, mais encore nous attacher à purifier cette impureté dont la masse de notre sang est atteinte dès le ventre de notre mere, & laquelle se manifeste par les fiévres, rougeoles, & petites véroles dont l'enfance est ataquée.

L'on conviendra facilement, à ce que je crois, de la verité que j'avance ; mais le moyen de parvenir à cette séparation & purification, est si caché, & si peu connu, que quelque desir que l'on ait de la posseder l'on est bien-tôt rebuté par les affreuses difficultez qui se rencontrent dans sa découverte. Que de ten-

tentatives inutiles, que de fauſſe recettes malheureuſement éprouvées! Combien d'operations trompeuſes! que de peines, & de groſſes dépenſes pour ne rien trouver! & cela faute de connoître la nature, & de comprendre l'ordre qu'elle tient en la compoſition de chaque corps, & de quelle maniere il eſt compoſé; par ce nom de corps j'entends généralement toutes choſes qui ſe peuvent voir & toucher : tout corps eſt compoſé des quatre élemens, terre, eau, air & feu, leſquels ne peuvent être vûs ni touchez tous purs, chacun dans leur eſſence ſéparément : car il ne ſe peut voir aucune terre qui ne contienne le feu, ni aucun feu ſans air, ni aucun air ſans eau; & de la groſſiereté de l'eau, la terre s'engendre; enſorte que quelque habile que ſoit un Philoſophe, il ne peut faire voir chaque élément dans ſa ſimplicité; mais tous demeurent toûjours en forme corporelle, palpable & viſible, élémens élémentez participans l'un de l'autre; encore qu'un chacun compoſé ſoit animal, végétal ou minéral, il y ait un élément prédominant qui fait connoître ſa vertu & ſa puiſſance.

Il eſt néceſſaire de ſçavoir la compo-

ſition de chaque compoſé, ſi on veut en pratiquer la décompoſition, ſans laquelle la vertu qui y eſt renfermée, ne peut être extraite, ce qui ne ſe peut faire que par rétrogradation.

Tout corps eſt compoſé de trois diverſes choſes qui ont leurs facultez & vertus diſtinctes & ſéparées, leſquelles étant jointes & unies en juſte proportion, font un corps temperé & parfait; ce ſont ſoufre, mercure & ſel; autrement, forme, moyen uniſſant & matiere, ou bien ame, eſprit & corps.

Le ſoufre eſt l'humide radical du corps, qui contient en ſoi le feu de nature nourriſſier & conſervateur de la vie.

Le mercure eſt une ſimple liqueur répanduë par tout le corps; la cauſe efficiente de la continuité d'icelui, laquelle contient en ſoi l'eſprit de vie.

Le ſel eſt comme le lien & le *medium conjungens* entre les deux extrêmes de l'ame & de l'eſprit, ſçavoir du ſoufre & du mercure, ayant la faculté de les coaguler, purger & nettoyer, & par conſéquent de conſerver les corps incorruptibles, & c'eſt la raiſon pour laquelle il eſt appellé le Baume de nature; ces trois choſes ſont ſoufre, mercure & ſel. & en tous corps ſont ſéparables

rables,& après leur séparation se peuvent toucher & voir au doigt &à l'œil chacun distinctement dans son essence, pour la préparation desquels il ne suffit pas d'avoir une profonde théorie de la science, mais il faut encore en avoir la pratique; c'est-à-dire les véritables opérations chimiques,en imitant en tout Dieu & la nature; car pour peu que nous sachions de quelle maniere Dieu s'est servi en la création de cet univers, & comment se font les productions & générations dans la nature; nous pourrons non-seulement trouver les moyens de nous prolonger une vie agréable & longue,mais même faire des choses qui passent l'imagination.

Il est necessaire de sçavoir que Dieu au commencement,n'ayant créé qu'une matiere confuse appellée cahos, il en tira les quatre élémens, & les separa l'un de l'autre, mettant chacun dans sa Sphere. La premiere est le Ciel qui contient le feu au lieu le plus élevé,comme le plus excellent, au concave duquel est l'air & puis l'eau, & finalement la terre qui fait le centre; & ces trois l'environnant chacun dans son ordre, semblable au jaune d'œuf qui est comme la terre & le centre étant environné de glaires qui est l'eau, & cette glai-

re d'une peau qui en eſt l'air, & cette peau de le coque qui eſt le Ciel, l'environnant & contenant dans ſon concave; les trois autres diſtinctement ſéparez & mis dans ſon propre vaiſſeau, de maniére qu'ils ne peuvent plus ſe remettre dans cette maſſe confuſe où ils étoient au commencement; ſemblable, dis-je, à l'œuf, lequel encore qu'il ſoit roulé & tourné, le jaune demeure toûjours au centre, & ne ſe mêle point, & jamais la glaire ne ſe mêle avec la peau, ni la peau avec la coque.

Voilà de quelle maniére Dieu s'y eſt pris pour titer cette maſſe groſſiere du cahos, ſéparant le ſubtil du groſſier, le pur de l'impur, & a mis chaque partie dans ſon vaiſſeau propre: la ſéparation du jour d'avec la nuit, & de la lumiére d'avec les ténébres, eſt encore une charmante opération de ce divin maître qui nous en fait voir tous les jours mille differentes, ſans que nous nous y arrêtions; & comme ſont les putréfactions & diſſolutions de toutes les ſemences après qu'elles ſont jettées dans leur propre terre bien préparée pour faire de nouvelles générations de leurs eſpeces. Ces belles diſtillations par pluyes & roſées qui ſont ſortir & croître leſdites

dites ſemences, les ſublimations par attractions de vapeurs, les décoctions, coagulations & fixations qui ſont faites par pluſieurs degrez de ſon feu Phyſique juſqu'à parfaite maturité des ſemences & des fruits qui portent dequoi faire la multiplication de leurs eſpeces.

L'on peut encore remarquer une autre tranſmutation qui ſe fait en convertiſſant en chair, en os & en ſang le pur lait dont cet enfant eſt nourri, comme en nous le pain & le vin. Les opérations qu'il fait en nous commencement toûjours par la putréfaction, par laquelle il vient toûjours à la ſolution, diſtilation & ſéparation, & cela dans un même fourneau, mais non pas dans un même vaiſſeau; car dans notre eſtomach, la premiére putréfaction des viandes que nous prenons pour notre nourriture, avec ſéparation du gros d'avec le ſubtil, du pur d'avec l'impur, & l'excrément ſalin qui eſt envoyé aux inteſtins qui le pouſſent dehors, & le pur & le ſubtil des alimens eſt changé en chyle qui eſt porté au cœur, qui en fait une autre digeſtion & ſéparation pour le ſubtiliſer & du plus ſubtil en fait le ſang pur & net, duquel il ſe nourrit, & tous les autres membres du corps en diſtri-

buant par les arteres à chacun sa portion nécessaire, lequel sang en circulant se filtre par les vaisseaux Lymphatiques, par le foye, la ratte, les reins, & les autres parties que la nature a mises en l'homme pour faire toutes les purifications, afin que le superflu soit envoyé en la vessie qui s'évacuë par les urines.

Le fourneau dans lequel se font ces opérations n'est pas moins digne d'admiration; car il a les soupiraux & registres nécessaires qui sont la bouche, le nez, les oreilles, &c. afin de conserver dans ce fourneau une chaleur continuelle, temperée, aërée, claire, & bien reglée par toutes les opérations qui s'y font; c'est pourquoi il a mis dans ce fourneau trois vaisseaux distincts & séparez; le premier est la tête, laquelle contient le cerveau, & dans lui tous les sens de l'homme, & duquel cerveau procedent tous les nerfs qui lient & entretiennent tous les membres du corps, & leur communiquent les esprits animaux pour le mouvoir & sentir, & c'est en lui où ils se labourent.

Le second vaisseau est la poitrine qui contient le cœur où est la source de vie, & de lui procedent les arteres, lesquels comme tuyaux, portent par tout en circulant

cilant les esprits vitaux, & ce vaisseau contient aussi l'air pour l'entretien du feu de ce fourneau, au moyen des soufflets qui sont les poumons aux deux côtez du cœur, pour lui conserver sa chaleur, & cependant le rafraîchir doucement & préserver d'embrasement, si le feu venoit à se déregler par quelque excès.

Le troisiéme est l'estomach où se préparent les alimens, pour faire le chyle qui est attiré par les veines lactées qui sont dans le mesentere, pour être porté au réservoir de Pequet, ainsi nommé, parce que c'est lui qui en a fait la décourverte, qui aboutit à la veine cave sousclaviere où il se mêle avec le sang pour être porté au ventricule droit du cœur, suivant les regles de la circulation, & pour recevoir sa premiere fermentation, ensuite sortir par l'artere veineuse pour passer par les poumons pour sa premiere purification, & pour y être reanimé par l'esprit de vie qui se trouve dans les poumons par le moyen de l'air qui en est le véhicule, & pour se purifier des matieres héterogênes & grossieres qui se seroient mêlées avec le chyle & le sang: après être purifié & reanimé par les poumons, il est porté

 par

par la veine artérieuse dans le ventricule gauche du cœur, où il acquiert la derniere perfection, où se forment les esprits vitaux qui sont portez par la grosse artere qui sort du ventricule gauche du cœur, qui se divise en deux; l'une montant, & l'autre descendant, pour porter les esprits vitaux dans toutes les parties du corps, & le sang le plus subtil est porté au cerveau, pour faire le esprits animaux qui y sont élabourez, pour être portez par les nerfs en toutes les parties du corps pour leur donner le mouvement; & après que le sang a été en toutes les extrémitez du corps par les arteres, il est raporté par les veines dans les parties du corps qui y sont placez comme des cribles, ou des tamis pour le purifier, comme est le foye, la ratte, les reins, & autres vaisseaux excretoires qui sont presque imperceptibles & innombrables; Enfin, le sang est raporté par la veine-cave au ventricule droit du cœur, dans lequel se mêle le chyle qui est conduit par les veines lactées, comme nous avons déja dit, afin de réparer le sang qui s'est consommé, tant pour faire les esprits vitaux qu'animaux, pour entretenir l'homme vivant.

Ainſi par une ſi juſte harmonie des membres du corps, & du ſecours qu'ils ſe donnent les uns & les autres, le composé ſe trouve ſain & parfait, doué des quatre facultez qui ſont l'attractive, la rétentive, l'immutative & l'expulſive, par leſquelles chaque membre attire à ſoi la nourriture qui lui eſt necèſſaire, l'ayant attirée, la retient, & la retenant, la change en ſa ſubſtance, & ce qui eſt ſuperflu eſt jetté dehors.

Mais ſi quelquefois il arrive que les operations ne ſe faſſent pas régulierement dans ce fourneau & dans ces vaiſſeaux, on ne doit pas s'en prendre à celui qui les a fait & bâti, mais plûtôt à celui qui les gouverne & entretient mal : lorſque le feu eſt mal conduit, ou que les vaiſſeaux ſont bien ou mal ſcellez, c'eſt d'où vient la ſource de toutes les maladies qui ſont ſulphurées ſalées ou mercurielles; je les appelle ainſi, parce qu'elles ne proviennent que du déreglement des trois principes.

Or, pour connoître lequel de ces trois principes eſt alteré : & par conſéquent la cauſe de la maladie, il faut préſupoſer que le ſoufre étant exceſſivement échaufé, attaque & échaufe par excès les principaux membres inté-

rieurs qui ſont le cœur, le cerveau, les poumons, le foye, la ratte, les reins, d'où s'engendrent toutes les maladies aiguës, comme fiévres, pleuréſies, peſte, épilepſies, manies, frénéſies, qu'on appelle maladies ſulphurées.

Le ſel venant à ſe diſſoudre trop abondamment, engendre catarres, apoplexies, eſquinancies, hydropiſies, lienteries & diarrées; & par ce moyen s'écoule du corps, & le ſang ſe trouvant entierement privé de ce ſel ſe corrompt, & de là s'engendrent tous les ulceres malins, tant internes qu'externes, comme polipes, *noli me tangere*, chancres, loupes, fiſtules & toutes eſpeces de lépres, qui peu à peu pouriſſent tout le corps, à meſure que ce ſel vient à ſe diminuer: ainſi toutes ces maladies ſe peuvent appeller maladies ſalées.

Pour ce qui eſt du mercure, il ne s'altere jamais tout ſeul; mais quand le ſoufre & le ſel ſont alterez ou corrompus, leſquels produiſent des excrémens vénéneux que la nature affoiblie ne peut chaſſer, alors ce mercure les reçoit en ſoi, & en eſt infecté, & puis en les portant par tout le corps, il s'en décharge aux parties où il fait ſon ſéjour, comme aux jointures, orteils, doigts, veines, arte-

arteres & os, juſqu'aux moelles, d'où s'enſuivent de très-fâcheuſes maladies, comme la verole, calcul, pierre & gravelle, tant aux reins qu'à la veſſie, & aux autres parties du corps, moyennant l'eſprit coagulatif qui vient du ſel; de là s'engendrent des gouttes tartreuſes, comme podagres, gonagres, chiragres, ſciatiques & arteriques; & lorſque ce poiſon s'eſt auſſi emparé des autres parties, il les prive de leurs eſprits vitaux & animaux; de-là vient auſſi la ſécheresſe des membres, leſquelles maladies ſe peuvent appeller mercurielles.

Voilà les cauſes de toutes les maladies qui alterent la ſanté, & qui empêchent les hommes de parvenir à une longue vie, & les font mourir faute de ſe connoître, de ſe conſerver, & de prendre les remedes que de Dieu a mis en la nature, tant pour la conſervation de la ſanté, que de la prolongation de la vie, leſquelles je nomme ſulphurées, ſalées & mercurielles, non-ſeulement pour connoître leurs cauſes originales, mais encore pour ſçavoir quels peuvent être les remedes neceſſaires pour leurs guériſons.

Or la grande queſtion eſt de trouver ces véritables remedes, leſquels doi-

vent être homogenes aux maladies qu'ils doivent guérir, n'en déplaiſe à ceux qui ſoûtiennent que toutes les maladies ſe doivent guerir par leurs contraires, comme les maladies chaudes par des remedes froids, & les froides par les chauds, ce qui non-ſeulement répugne au bon ſens, mais même à la nature. L'experience journaliere ne nous apprend que trop la fatale manie de quelques Medecins ſur ce chapitre, leſquels ordonnent à contre-temps un remede froid à une maladie chaude, expoſant le malade à la perte de ſa vie; car ce remede & la maladie ſe trouvant oppoſez, font de puiſſants efforts l'un contre l'autre dans le corps du malade, lequel ne pouvant ſoutenir un ſi rude combat, ſuccombe. la victoire demeurant au mal; & ſi par hazard le remede l'emporte ſur la maladie, comme ſont les émetiques antimoniaux, & les autres remedes qui operent par irritation, ils laiſſent le malade ſi foible & attenué, que de long-tems il ne ſe peut remettre, & bien ſouvent jamais.

Il faut donc guérir chaque eſpece de maladie par ſon ſemblable ſpécifique comme les ſulphurées par les ſoufres, les ſalées par les ſels & les mercuriel-

les

les par les mercures, ce qui se doit entendre par les véritables soufres, sels & mercures des Physiciens naturels, ou par le sel nommé par ceux qui le connoissent, *Sel de prompt secours, par lequel toutes sortes de maladies subites & récentes sont guéries en vingt-quatre heures, parce que la masse du sang n'a pas encore été alterée comme les maladies croniques & inveterées, pour lesquelles il faut en prendre plusieurs fois & pendant long-tems pour pouvoir purifier cette masse corrompue, qui a été portée par tout le corps par la circulation*; quoi que je ne nie pas que ceux qui en tirent des animaux, végetaux & mineraux, ne puissent produire de grands effets, pourvû qu'ils soient extraits & régenerez par leur dissolvant véritable & naturel.

En effet, rien n'est plus effroyable que l'entêtement de ceux qui croyent qu'il n'y a pas de bons remedes à moins qu'ils ne viennent de deux mille lieuës d'ici; je voudrois bien leur demander quelle est leur raison, pour s'attacher si opiniâtrement à ces outre-marins, puisque nous trouvons dans nos Jardins & dans nos Campagnes des simples qui ont des vertus specifiques, & de bien plus haut degré que les simples

étrangeres qui font toûjours fophiftiquez, vieux, moifis, pourris, & pleins d'un mauvais air des lieux par où ils paffent ; au lieu que les nôtres y font nouveaux, verts, & par confequent ont toute leur vertu & bonté : cependant plufieurs Medecins les negligent, & s'attachent aux étrangers, & toute leur raifon eft que les anciens Medecins les approuvent, & s'en font fervis utilement : à quoi je puis leur répondre que ces anciens Docteurs Medecins, qui ont été prefque tous Grecs & Arabes; n'ont pas eu connoiffance de nos Païs, ni des fimples qui y croiffent, & encore moins des Habitans d'iceux, ni par conféquent de leur complexion, & des maladies qui y font particulieres ; ainfi leurs regles, canons & recettes ne nous conviennent pas en tout, ainfi qu'elles faifoient à ceux de leur païs outre-marin; outre que Dieu qui a donné des maladies à chaque climat, lui a auffi donné des remedes particuliers qu'il trouve chez lui fans être obligé d'en aller chercher chez les autres.

L'on peut ajoûter que les Medecins Grecs & Arabes qui ont écrit des vertus des fimples & de leurs proprietez, cela a été fuivant qu'ils les ont analifez,

étant frais & nouveaux cueillis ; mais nous ne les pouvons avoir de même ici par le long trajet qu'ils font, ils ſont ſecs & pourris; & par conſéquent ils n'ont pas les mêmes vertus ; mais tout au contraire, ſi les frais & nouveaux cuillis ſont laxatifs, les ſecs ſont aſtringens, ainſi que les bons Phiſiciens l'ont experimenté.

Mais je ſupoſe que ces drogues poſſedent encore en elles quelques vertus, il faudroit l'extraire d'une autre maniere que ne font les Pharmaciens : car la ſimple voye de la digeſtion ne vaut rien pour ceci à moins qu'elle ne ſoit précedée par la calcination douce & naturelle, & non violente qui doit emporter avec ſoi l'impur du mixte; pour lors le pur ſeulement du mixte ou ſimple reſte ; on pourroit l'extraire par un diſſolvant naturel, & non contre nature, comme ceux dont les Pharmaciens ſe ſervent, pour, dans un véhicule convenable à la maladie que l'on veut guérir, le faire prendre au malade.

L'exemple du Sené, remede aſſez commun, peut prouver ce que je dis : car, s'il eſt vrai que venant de ſi loin il puiſſe avoir quelque choſe de bon en lui, on doit en extraire la vertu par une au-

autre maniere qu'on ne fait ordinairement; d'autant que par cette voye on n'en tire que le soufre impur, & nullement la partie fixe qui en fait toute la bonté; ce qui fait qu'au lieu que le dit Sené produise quelque bon effet dans le corps du malade, il ne fait qu'exciter des nausées & des tranchées qui le tourmentent & l'affoiblissent, ce qui n'arrivera pas, si après une dûe préparation du dit Sené on extrait sa partie fixe qui est un Sel plus blanc que neige, dans lequel réside toute la vertu, parce que les végetaux étant d'une nature plus foible & moins compacte que les mineraux dans leurs principes qui sont le soufre & le mercure, sont moins digestes & parfaits; & par conséquent il n'y a que la partie fixe qui est le Sel, qui puisse avoir quelque vertu, d'autant que les simples étrangeres étant moisies, pourries & séches sont privées des deux autres parties dont on auroit pû tirer quelque chose pour le joindre au Sel.

Mais il n'en est pas de même des autres végetaux nouvellement cueillis, car leurs trois principes peuvent être facilement extraits par un dissolvant naturel, & peuvent être joints ensem-

ble

ble pour operer de grands effets pour la ſanté.

Le ſang étant le vèhicule de la vie, il charrie le bon avec le mauvais, qui par ſa continuelle circulation ſe ſubtiliſe ou ſe coagule. Cette ſubtiliſation eſt ce que nous appellons ſéparation du pur d'avec l'impur ; c'eſt ce qui rend toûjours l'homme ſain & robuſte, au lieu que la coagulation le rend foible & malade ; il ne faut donc pas tirer le ſang des veines pour ſéparer le groſſier qui cauſe la maladie : car comme ce groſſier eſt beaucoup moindre en quantité, que le ſang avec lequel il circule; il eſt vrai de dire qu'il faut tirer beaucoup de ſang pour tirer peu de matiere impure & groſſiere; ainſi cette quantité de ſang tiré affoiblit la nature par la perte des eſprits qui réſident dans le ſang, & la mettent hors d'état de pouvoir combatte le mal, & d'en chaſſer de chez lui la cauſe.

L'homme, comme j'ai dit au commencement, ne reſpire qu'élemens élementez ; & ne vivant que des choſes compoſées, de même, il ne doit pas être ſurpris ſi les alimens dont il ſe ſert pour ſoûtenir ſa vie, ſont auſſi la cauſe de ſa mort.

Il ne peut rien boire ni manger qui ſoit d'une pureté parfaite, & chaque repas qu'il fait ſont autant de pas à la mort; ſi donc il eſt vrai, comme il ne doit pas en douter, qu'il n'y a rien ici-bas qui ne ſoit envelopé de mauvais, que devons-nous attendre des alimens que nous prenons? les animaux & les végetaux dont nous faiſons notre nourriture pechent en toutes leurs qualitez; ils introduiſent chez nous ce qui eſt chez eux; & comme ils ſont corruptibles naturellement, ils engendrent chez nous ce qui étoit chez eux, qui eſt la corruption; & par conſéquent, l'infaillible deſtruction de notre composé: or, comme j'ai ci-devant dit, le ſang étant la ſource de la vie, & la nature ne tendant qu'à convertir en ſang pur & net, les parties ſubtiles des alimens que nous prenons, ce ſang ne peut être tellement purifié ni ſubtiliſé, qu'il n'entraîne avec lui des matieres impures qui ſont cauſe de toutes les maladies, ainſi que j'ai expliqué, leſquelles impuretez circulent continuellement avec le ſang, d'où naiſſent toutes les infirmitez qui attaquent le corps humain; & s'il arrive que dans le tems de la plus forte fermentation de ces impuretez, l'on

vien-

vienne à tirer le sang, il paroîtra toujours mauvais jusqu'à la derniere goutte semblable à un muid de vin, lequel étant brouillé & percé à l'instant, sera tiré trouble jusqu'à la derniere goutte: qu'on soit donc persuadé que le sang n'est autre chose que les trois principes joints ensemble, que le mercure en est le vehicule, que le soufre en fait la rougeur, & que le Sel les conserve tous deux de putréfaction. Si donc un de ces trois est alteré, il faut que le tout périsse; car si la partie mercurielle vient à se tarir, les parties sulfurées & salées ne peuvent plus circuler; si la sulphurée vient à manquer, le feu cessera; & si la salée s'évanoüit, la corruption s'emparera du composé

Il faut donc tenir ces trois principes dans l'équilibre, & si l'un d'eux se sépare de ses compagnons, le ramener par son semblable, ce qui ne peut se faire qu'en séparant toûjours le pur d'avec l'impur, ce qu'on ne fait pas par la Saignée, mais faisant transpirer le grossier après l'avoir subtilisé.

Mais c'est assez parler de l'ignorance des Medecins, tâchons de découvrir les moyens par lesquels on peut se conserver la santé, & prolonger sa vie; &

pour

pour cela il faut ſçavoir que ce n'eſt pas ſans raiſon que l'homme eſt appellé un petit monde, car il contient les quatre élemens, chacun d'eux en lui fait ſon office, comme dans le grand monde, car la terre y produit ſes animaux, ſes végetaux & ſes mineraux. L'eau pure & claire dès ſa ſource découlant par un nombre infini de ruiſſeaux & de riviéres juſqu'à l'extremité de chaque membre du corps, les arroſe, nourrit & fait croître, l'air ſerain les fortifie, & le feu les digere & les meurit; mais ſi la terre n'eſt pas cultivée avec ſoin, ſi les rivieres & les ruiſſeaux viennent à ſe tarir par la ſécheresſe, ou à déborder par inondation; ſi l'air s'épaiſſit en nuée noire, & vapeurs puantes & infectées; ſi pareillement le feu vient à s'affoiblir ou à s'augmenter, alors il faut que tous les croiſſans de ce petit monde ſouffrent & ſe corrompent, chacun en ce qui aura été infecté de l'intemperie de ſon élement contraire.

Il faut ſçavoir que comme le Ciel a les ſept Planettes qui dominent ſur les autres Aſtres, & la Terre ſept métaux plus ſolides que les autres minéraux, de même au corps humain, il y a ſept membres principaux dominateurs ſur

les

les autres parties du corps, à sçavoir le cœur qui symbolise avec le Soleil du Ciel, & l'or de la Terre; le cerveau avec la Lune du Ciel, & l'argent de la Terre, le foye avec le mars du Ciel, & le fer de la Terre; la ratte avec le Saturne du Ciel, & le plomb de la terre; les poumons avec le Jupiter du Ciel, & l'étain de la Terre; le Sang avec le mercure du Ciel, & l'argent vif de la terre; les reins avec la Venus du Ciel, & le cuivre de la Terre lesquelles symbolisations ou rapport naturel, ne proviennent d'autre chose, sinon que les métaux de l'homme & de la terre sont produits & engendrez, & conduits par les Planetes celestes, aussi l'homme a été placé au milieu entre les Planetes superieures & les inférieures; & c'est la raison pour laquelle les Philosophes disent, que les Astres & l'homme engendrent l'homme, parce que cette basse terre, comme une bonne mere, conçoit & produit seulement les choses qui plaisent au Ciel, pere de tout ce qu'elle engendre en elle; & icelles produites sur la terre, ce pere a le soin de les nourrir & entretenir de sa substance.

Il faut donc conclure que les principaux membres de l'homme se peuvent

apel-

apeller proprement métalliques, comme aussi leurs maladies en géneral, & chacun en particulier du nom du métal qui se trouve malade; & qu'ainsi le meilleur & le plus propre remede se doit extraire de son semblable métal terrien.

C'est donc cette pratique que je veux mettre au jour autant qu'il me sera possible & permis, & suivant le peu de lumiere qu'il a plu à Dieu de me donner dans cette science, qui est plus divine qu'humaine.

Je dis donc que nulle extraction ne peut se faire sans une préalable dissolution, que cette dissolution doit être naturelle, & non contre nature, si l'on veut extraire les vertus du composé, parce que nature se réjouit en nature, & nature se joint à nature.

Loin donc d'ici tous ces corrosifs, de quelles especes que vous soyez; la plûpart d'entre vous ne font qu'extraire les soufres impurs des simples où ils s'attachent, & ne touchent jamais à la vertu spécifique qu'ils renferment.

L'on pourroit m'objecter que le mineral & le métal étant plus compactes & plus unis en leurs parties que le végetal, il faut avoir de differens dissolvans pour extraire de chacun d'eux les vertus

vertus qui y ſont renfermées, mais à cela je réponds que la nature n'étant qu'une, ſa voye eſt pareillement unique, & quoique le mineral ſoit plus reſſerré en ſes parties que le vegetal, néanmoins ce ſont les mêmes clefs qui doivent ouvrir ces ſerrures differentes.

Cette vertu ſpécifique que nous cherchons dans chaque compoſé, y eſt étroitement gardée; & quoique l'on ſoit aſſez heureux pour avoir les clefs des premieres portes, on ne fera encore rien: *ſi l'on ignore le moyen de faire ſéduire le frere par ſa ſœur, leur ayant fait abandonner leur mere commune.*

Commencez donc à forcer les premieres barrieres, ſi vous ſouhaitez être les maîtres du reſte de la place; mais attachez-vous à ſuivre la nature, & l'imiter en tout ce qu'elle opere tous les jours devant nos yeux. Rien n'eſt plus admirable & plus ſimple & par conſéquent plus merveilleux que ſes travaux.

Quoique les mineraux ſoient de même famille que les métaux, néanmoins il faut avouer que l'un étant plus compacte & plus reſſerré dans ſes parties que l'autre, les diſſolvans en ſont differens: car les métaux ne peuvent être diſſous que par les mineraux, &

les

les mineraux & les métaux ne peuvent être dissous que par la liqueur qui les a formez.

Sous ce nom de mineraux par lesquels les metaux doivent être dissous, on pouroit m'objecter que les eaux fortes & régales, étant composées de vitriol salpêtre, sels qui sont sous le regne des mineraux, les dissolutes qu'ils feroient, devroient être bonnes.

A cela je répondrai deux choses : 1o. Que les mineraux dont les eaux fortes sont composées, les métaux ne peuvent s'en engendrer, & quelque chose que vous fassiez, vous n'en pouvez rien faire de plus qu'ils sont ; & qu'ainsi le dissolvant devant être de la nature de la chose qu'on veut dissoudre, les eaux fortes sont contre nature, & par conséquent contraires à ce que nous prétendons faire. 2o. C'est que supposé que ces mineraux dont sont composez les eaux fortes, fussent propres à dissoudre & à extraire des métaux; les vertus renfermées en iceux, il faudroit tirer de ces mineraux ce qu'ils possederoient par d'autres voyes que ne se servent les Chimistes ; mais ces mineraux étant entierement opposez aux métaux, il faut les banir des opérations naturelles, puisqu'ils

qu'ils ſont contre nature.

Il y a une eſſence unique de toutes choſes très puiſſante qui provient de l'éternité, & demeure en l'éternité qui eſt un Créateur du Ciel & de la Terre qui eſt l'éternelle Divinité, une très parfaite eſſence ; & encore que je confeſſe les trois Perſonnes, je ne connois qu'un Dieu & une eſſence unique de laquelle toutes choſes viennent & procedent, ainſi autant qu'il eſt permis à l'homme d'aprofondir les choſes créées par la connoiſſance qu'il a du Créateur.

Je dirai, quoique les métaux & les minéraux ſoient compoſez des trois principes, ils ne proviennent néanmoins que d'une ſeule eſſence qui va inceſſamment du ſupérieur à l'inférieur, & qui retourne au ſupérieur par l'aide de la chaleur qui ſe trouve à l'inférieur.

La ſemence métallique eſt procréée d'une imagination aſtrale, opération élémentaire & forme terreſtre, l'aſtrale eſt céleſte, l'élémntaire eſt ſpirituelle, la terreſtre eſt corporelle ; ces trois engendrent la premiére eſſence de la ſemence miétallique ; & par conſéquent, la matiére métallique vient de cette eſſence, laquelle matiére eſt compoſée d'un ſoufre métallique celeſte, d'un

mercure métallique ſpirituel, d'un ſel métallique corporel ; ce qu'on peut véritablement connoître par la réſolution des métaux qui ne peuvent être diſſous que par les minéraux, comme j'ai déja dit, qui ſont d'un même ſang & nature que les métaux, leſquels n'ayant pas acquis le même degré de coagulation que les métaux, ſont crus ; mais ils poſſedent l'eſprit métallique, ainſi que les métaux parfaits.

Il faut donc ôter la ſuperfluité terreſtre, ſi vous voulez faire une parfaite génération ; le tout à l'aide de la chaleur naturelle, & vous verrez que l'eſprit, l'ame & le corps ne ſont qu'une eau céleſte qui a été leur premier ſperme qui les a engendrez tous trois, & deſquels a été fait un ſoufre métallique, un mercure métallique, & un ſel métallique qui dans leur mélange ont fait un corps parfait, viſible & palpable : Premiérement minéral, puis un métallique, commencé par l'imagination aſtrale, cuit & meurri par les élémens & fait matériel & formel par la ſubſtance terreſtre.

Les minéraux & ces métaux étant donc réduits en leurs principes, le ſperme celeſte ſe découvrira, & fera voir qu'un

qu'un terrestre est fait spirituel par l'assemblage de l'ame qui est le lien de leur union.

Or, pour avoir ces trois principes en leur pureté, il faut les débarasser du terrestre superflu, & de l humidité flegmatique qui les envelope, sans quoi nous ne pouvons les avoir dans leur pureté requise; car ils sont tellement attachez que la nature seule ne peut aucunement les débarasser, ni les séparer, à moins que l'art n'intervienne; la nature, il est vrai qu'elle donne les instrumens pour faire ces séparations; mais si le Philosophe ne polit les instrumens, & ne les rend capables d'agir, c'est en vain qu'on s'en servira.

Dans quel embarras ne doivent point être ceux qui avec leur prétendu dissolvant corrosif, & autres de leurs especes, prétendent tirer des métaux leur quintessence; & faisant un assemblage du bon avec le mauvais, croyent avoir bien operé quand ils ont fait changer un métal ou minéral de couleur, sans se soucier d'en séparer ce qui en est hétérogene; qu'ils aprennent pour une derniere fois que les métaux ne peuvent être dissous que par les minéraux & que les minéraux ne peuvent l'être que

par la liqueur qui les a formé, que les corps des uns & des autres doivent être pourris dans le fumier de nature, pour en tirer la ſemence métallique.

Qu'en la ſéparation de l'un, il y a putréfaction & extraction, & que dans l'opération de l'autre, il n'y a qu'une perpétuelle cobation juſqu'à ce que la vertu trop digeſte ſoit tirée du digéré par le crud.

Quand je parle de la diſſolution des métaux, on ne doit pas s'imaginer, comme aſſurent hardiment nos faux Philoſophes, que quand même on auroit le verni diſſolvant Philoſophique, qu'on peut diſſoudre par lui tous les corps du métal en ſes premiers principes; c'eſt-à-dire, en eau celeſte qui en eſt l'origine; non, cela ne peut jamais être, car quelque parfait que ſoit le métal, ſur lequel vous verſez votre diſſolvant, il y a toûjours un terre ſuperfluë qui ne ſe peut jamais diſſoudre radicalement; & quoique l'or même ſoit annatique en ſes principes, le véritable diſſolvant ne le diſſoudra jamais tout entier; mais après les reïtérées cobations du nouveau diſſolvant accué de ſon Sel, vous trouverez une terre griſâtre qui étoit l'envelope de ce chef-

d'œu-

d'œuvre du Soleil, laquelle au moindre ſoufle s'envolera auſſi facilement que la, pouſſiere.

Il en eſt de même des autres choſes dont on veut tirer la quinteſſence, leſquelles ne donnent jamais que ce qu'elles ont de plus parfait ſuivant leurs eſſences, d'autant que le propre de la nature étant de ſe joindre & ſe réjoüir en nature, le veritable diſſolvant qui doit être le ſujet le plus épuré de la nature, ne ſe chargea de ce qui lui eſt contraire, mais de ce qui lui eſt ſemblable, ſans aucune altération du compoſé ſur lequel il a agi, ſa proprieté étant de s'emparer du ſpirituel & laiſſer le corporel ; mais ſur tout ne vous éloignez jamais de cette régle qui eſt très-certaine :

Que c'eſt le vivant qui fait le mort revivre ;
C'eſt lui ſeul qu'il vous convient chercher :
C'eſt le chemin qu'il vous faut prendre & ſuivre ;
Car hors de lui, c'eſt dans l'erreur marcher.

DISSERTATION

SUR LA PLEURE'SIE.

LA respiration est une des fonctions la plus nécessaire pour entretenir l'homme vivant, laquelle venant à cesser, toutes les parties du corps demeurent sans mouvement; c'est pourquoi on doit employer tous ses soins pour la conserver. Comme le principal organe est les poumons, lorsque des matieres hétérogenes y entrent, elles les gonflent & les coagulent, leurs actions sont dérangées; & c'est ce qui arrive de plusieurs manieres, entre autres de trois sortes: Sçavoir quand la substance interne des poumons est gonflée par ces matieres hétérogenes, on la nomme Péripneumonie. Lorsque les parties extérieures des poumons & la plévre sont embarassées par des matieres étrangeres qui les gonflent & qui y sont coagulées, on l'appelle Pleurésie. Quand la plévre & les muscles intercostaux sont légerement opprimez, on lui donne le nom de fausse Pleurésie. La cause des deux premieres est le gonflement des ves-

vessicules qui composent les parties extérieures des poumons & de la plévre, lesquelles venant à être dilatez par une chaleur comme par un mouvement prompt, soit pour avoir couru à la chasse, ou pour avoirfait quelque exercice violent, ou pour avoir parlé en Public avec trop de véhémence, ou pour avoir eu trop grand chaud & ensuite s'être rafraîchi trop promptement : comme c'est l'effet de la chaleur de raréfier, c'est celui du froid de congeler & de condenser, il ne faut pas s'étonner si ces matieres qui s'étoient raréfiées & dilatées dans les vessicules des poumons & dans les parties voisines qui les renferment, venant à se coaguler & à se condenser, empêchent leurs mouvemens qui doivent être continuels, pour y recevoir l'air qui y porte continuellement l'esprit de vie, lesquels ne pouvant faire leurs fonctions, la circulation se ralentit& ne se fait plus qu'avec bien de la peine : c'est ce qui rend le pouls dur & ferme, & qui cause une fiévre très-aiguë, avec de grandes douleurs de côté & souvent de tête, ce qui empêche l'action des esprits animaux, & ce qui affoiblit peu à peu les forces du malade, & ensuite le prive de la vie.

Le remede le plus prêt & le plus à la mode est celui de la saignée, auquel on a coûtume de recourir d'abord, qui très-souvent au lieu d'être salutaire à ceux qui en usent, est une prompte voye pour causer la mort. Je ne nie pas qu'une saignée dans une plénitude ne puisse apporter quelque soulagement dans le moment, mais non pas dans cette maladie, parce que les coagulations & les condensations ne peuvent être détruites que par le sang même qui doit être réanimé & raréfié, ce qui ne se peut faire par l'évacuation du sang, lequel au lieu de l'exciter, en diminuë la quantité, & par conséquent les forces; non plus que par les seuls remedes topiques qu'on applique à la superficie, qui ne peuvent pénétrer jusque dans les artères & dans les veines, ni par ceux qu'on extrait des animaux & des végétaux, parce que leurs forces & vertus sont perduës & émoussées dans les digestions des premieres voyes, étant alimenteux ou médicamenteux : s'ils sont des premiers, ils se convertissent en la substance de l'homme, dont ils ne peuvent ôter les obstructions; s'ils sont des derniers, ils sont oléagineux ou résineux; c'est pourquoi les humeurs aci-
des

des dont la nature se sert pour faire ses dissolutions & les digestions ne pouvant agir sur eux qu'avec bien de la peine, & quelquefois point du tout, ce qui est le sujet d'une très-grande fermentation dans l'estomac, qui cause des nausées & même des vomissemens, ce qui augmente les mauvais levains, & donne lieu à tout ce qui étoit bon dans l'estomac à se changer en une mauvaise digestion, laquelle étant envoyée dans les intestins, à chacun desquels il se fait encore une plus mauvaise digestion par plusieurs & différentes fermentations, & y raréfie des matieres qui causent des vents & qui engendrent des coliques très-dangereuses & en même tems des tranchées insuportables; ce qui produit une grande quantité de fréquentes selles, qui font dire aux simples & à ceux qui ne s'y connoissent pas que les remedes ont bien opéré, ne sachant pas que les bons remedes ne produisent point tant d'évacuations, & qu'ils ne font pour l'ordinaire que peu de fermentation dans l'estomac, & quelquefois point du tout, parce qu'ils n'irritent point la nature, ne faisant que lui donner des forces pour lui aider à chasser son en-

nemie. Ainsi par ce raisonnement, ni le grand nombre des saignées, ni les remedes extraits des végétaux, non plus que les remedes topiques, & ceux qui ne peuvent ôter ni déboucher les obstructions, ne sont point ceux dont on doit se servir pour guérir promptement les pleurésies, ni pour soulager les malades.

Il les faut donc chercher dans des corps plus solides qui ne sont ni oléagineux ni résineux.

Ainsi qu'ils ne résistent pas aux humeurs acides qui sont dans l'estomac & dans les intestins, lesquelles la nature employe pour faire les fermentations & les digestions, afin qu'ils puissent être facilement volatilisez, pour passer de la premiere voye dans toutes les autres qui se font dans les intestins, afin qu'ils puissent comme des corps volatilisez & spiritualisez percer & dissiper les obstructions qui peuvent se trouver à l'orifice des veines lactées qui sont dans le mesentere, pour être portez avec les quintessences des alimens dans le ventricule droit du coeur, pour ranimer le sang qui est tout languissant par les coagulations & condensations qui sont dans les poumons & dans les

par-

parties voisines, ensuite pour être portez par l'artere dans les poumons, pour y dissiper les coagulations & condensations, & donner le passage libre au sang, afin qu'il entraîne avec lui les résidences qui lui bouchoient son chemin, & ensuite entrer dans le ventricule gauche du coeur par la veine, enfin pour être porté par les arteres dans toute l'habitude du corps, pour y ranimer toute la masse du sang qui y est répanduë. Voilà les moyens qu'on doit prendre pour oter & dissiper toutes les obstructions & coagulations qui se forment non seulement dans les poumons, mais dans toutes les parties du corps. Je ne doute pas que les partisans de la saignée & des remedes ordinaires ne rejettent ces veritez; mais quand ils auront consulté la nature, la raison & l'experience, ils en conviendront; & quand ils voudront faire attention sur les dogmes des anciens Medecins, qui leur enseignent par leurs Ecrits que les alkalis des métaux & des mineraux volatilisez & spiritualisez par leurs acides, & réduits en un sel doux & agréable au goût, qui leur sert de vehicule comme l'eau en sert à l'esprit de vin & le nitre à l'air coagulé,

pour le mêler avec les quintessences des alimens, sans en déranger l'économie, en passant des premieres voyes dans toutes les autres, sans perdre leurs forces & vertus, en débouchant les obstructions, & entretenant avec eux les résidences qui sont les causes materielles de toutes les maladies, qui empêchent la circulation laquelle entretient la vie, & qui causent les coagulations qui causent la mort, & qui font mourir tant d'hommes sans en sçavoir la cause, les nombreuses saignées leur ayant ôté leurs forces, en évacuant le sang qui est le vehicule de la vie, & les remedes purgatifs qui sont des alimens contre nature, & qui ne font que l'irriter en suffoquant les humides acides qui sont si necessaires pour faire les digestions & fermentations. Si par hasard les hommes resistent à la maladie, ils ont plus d'obligation à la force de leur tempérament & à leur principe de vie, qu'à la lancette & aux médicamens, puisque ceux qui ne se servent ni de l'un ni de l'autre, en reviennent trés-souvent. C'est le sentiment le plus suivi à present par les Modernes, qui est fondé sur les veritables principes de la pratique & de l'experience.

Hypothese pour servir de preuve à la Dissertation faite au sujet de la Pleurésie.

On suppose que les arches du Pont-Royal de Paris soient presque bouchées par un amas de glaces qui seroient accumulées, ou par une quantité de matieres grossieres que le courant de la riviere y auroit assemblées; ce qui obligeroit la riviere à sortir de ses bornes & d'inonder les lieux voisins. Les habitans de la ville de Paris voyant que si on n'a pas le soin de débarasser ces arches, une grande partie de leur ville sera innondée, ce qui causeroit une perte considerable. Les Magistrats soigneux de la conservation de leurs habitans, employent tous leurs soins à trouver des moyens de fondre ces glaces, de diviser & d'évacuer ces matieres. Après une exacte recherche, on n'en trouve point d'autre que celui de l'eau même.

Deux Ingenieurs se presentent promettant l'un & l'autre d'avoir des moyens sûrs, cependant tous differens, de délivrer cette grande ville du danger évident qui la manaçoit.

Le premier demande aux Magistrats a liberté de prendre les voies qu'il a accoutumé de se servir pour détruire de pareils accidens ; on lui accorde, il commence par faire faire un saignée à la riviere des Goblins qu'il croit la plus propre pour faire réussir son entreprise ; c'est ce qui le trompe, qui est la saignée du bras : il la réïtere plusieurs fois sans en avoir aucun avantage. Il a recours à la riviere qui se décharge dans la Seine proche Corbeil, à qui il fait faire aussi une copieuse saignée, espérant que cela apportera du soulagement au pressant besoin de Paris. Point du tout, cela affoiblit davantage, c'est la saignée du pied ; cependant on voit que la ville périt. Son dernier moyen est d'avoir recours à la riviere de Loire par le canal de Briare, pour augmenter les forces de la Seine; il veut la faire descendre par les écluses, mais par malheur les portes s'y opposent, qui sont cause que la riviere de Loire ne peut envoyer du secours à Paris, en grossissant les eaux de la Seine pour y fondre ces glaces & diviser les matieres grossieres qui bouchent les arches du Pont-Royal ; & ce sont les remedes ordinaires qui souvent sont contre na-

ture & qui trouvent les paſſages bouchez ne pouvant y agir manque de force : mais ſuppoſé qu'ils euſſent quelque vertu, ils ne peuvent paſſer des premieres voyes dans le autres, à cauſe des obſtructions qui s'y rencontrent. Enfin les eaux étant groſſies d'une telle maniere qu'elles inondent la ville ou qu'elles ſuffoquent tous les habitans ne pouvant pas avoir leur beſoin,

Le ſecond ſe préſente & ſe plaint, diſant que ſi on l'avoit employé dès le commencement, il auroit ſauvé la ville de ce danger. On lui demande ce qu'il auroit fait : il repond qu'il auroit pris des voyes toutes contraires à celles dont on s'eſt ſervi ; & qu'au lieu d'empêcher le courant des rivieres, il les auroit augmenté & leur rapidité; que même il les auroit échauffé pour fondre & pour percer & diſſiper les matieres groſſieres qui ſont cauſe de tous les déſordres. On ſuppoſe que ces obſtacles ne peuvent ſe détruire que par l'eau comme les obſtructions qui ſe forment dans le corps humain ne peuvent ſe diſſiper que par la circulation, comme il eſt très-certain ; & continuant, il dit qu'il ſe ſeroit ſervi de la riviere de Marne comme la plus voiſine & la plus groſ-

grosse, qu'il en auroit augmenté les eaux & leur rapidité, par conséquent celles de la riviere de Seine, & qu'il les auroit échauffé par des sources d'eau chaude qu'il y auroit fait couler pour fondre les glaces, & qu'il auroit chargé leur courant rapide de ces eaux, de grosses poutres & de grosses solives armées de pointes de fer par les bouts qui se seroient insinuez dans les petites ouvertures de ces matieres glacées & grossieres, lesquelles se seroient fait un passage à travers, & auroient entraîné avec elles les matieres grossieres & glacées qui fermoient leur chemin, & que tout cela se seroit fait en augmentant les eaux de la Seine, & en les faisant couler avec plus de liberté & de rapidité, & en les chargeant de grosses poutres & solives armées de pointes de fer par les bouts; enfin qu'il auroit réussi plus heureusement par ces voyes que par les saignées des petites rivieres & par des secours aussi éloignez & difficiles que celui de faire descendre les eaux de la riviere de Loire en celle de Seine.

La conséquence qu'on peut tirer de cette hypothese, est que si on ne faisoit pas tant de saignées qui diminuent les

forces

forces du malade, & qu'on ne donnât pas tant de remedes qui irritent la nature, au lieu de lui donner des forces dont elle a besoin, qui au lieu d'enlever les obstructions les augmentent en bouchant les orifices des premieres voyes qui empêchent qu'on ne puisse secourir les malades.

Le raisonnement de ce dernier Ingénieur paroît assez vrai-semblable, disant qu'il faut échauffer les eaux de la riviere, en augmenter la quantité & la rapidité, & les charger de grosses poutres & solives armées de pointes de fer par les bouts, afin qu'elles puissent fondre & percer les coagulations & condensations qui sont les cause materielles de tous ces desordres.

J'entens déja quelqu'un qui me dira: où les prendre? Je lui répondrai, dans des corps plus solides que des animaux & des végétaux. Où donc, me dira-t'il, la Pharmacie ne nous en fournit point d'autres? Je lui dirai dans le regne minéral, non pas dans les émétiques antimoniaux, parce que ceux-là sont ennemis déclarez de la nature & ne font que l'irriter, mais bien en ceux qu'on volatilise, & spiritualise, suivant les préparations de Basile-Valentin,

Para-

Paracelse, & de Vanhelmont; afin qu'ils soient propres à agir de concert avec les humides acides qui se forment dans les premieres voyes, lesquelles étant spiritualisées, se mêlent plus facilement avec ce qui est dans l'estomac & dans les intestins, lesquels ont la vertu par leur spiritualité de percer & dissiper les obstructions qui se trouvent dans les premieres voyes, & sont portez par les veines lactées dans le ventricule droit du cœur, se mêlant avec le sang, l'échauffe & s'y raréfie, & en augmente le mouvement, en perçant & entraînant avec eux ce qui faisoit les coagulations & condensations dans les poumons & dans toutes les parties voisines, faisant ensuite les mêmes effets dans toutes les parties du corps. Cependant ces mauvaises habitudes se sont introduites depuis long-tems parmi les hommes, qu'ils aiment mieux mourir par les formes, que de vivre contre les regles; c'est une mauvaise habitude qui a été établie par les anciens Médecins qui ignoroient la circulation : sur ce faux principe ils ont donné & fait des regles & canons qui ne peuvent que produire de mauvais effets, comme on le voit arriver journelle-

nellement, laquelle ils veulent bien ignorer puisque ce sont eux qui ont fait un paralelle de l'homme avec le grand monde, lequel en comprend trois, sçavoir le monde Intellectuel, le Celeste & l'Elémentaire, l'homme étant le microcosme & un abregé du grand monde qui les comprend tous trois par la partie qui est en lui, qui pense, qui est son ame qui correspond au monde Intellectuel, qui sont les Anges qui sont des êtres qui n'ont simplement qu'action qui est le soufle divin que Dieu lui inspira après qu'il l'eut formé, pour lui donner tout le pouvoir sur la nature, semblable au monde Celeste, qui sont les Astres & les Cieux qui ont action & mouvement, lesquels nous sont sensibles sans pouvoir comprendre comment cela se fait; c'est ce qui se passe en l'homme par le moyen d'une composition semblable qui nous est impénétrable; mais comme le monde Elémentaire est la partie visible & sensible, les Anciens l'ont examiné sans vouloir découvrir ce qui s'y trouve de plus commun avec tous les animaux, par conséquent avec l'homme qui est le mieux organisé & celui qui devroit avoir plus de lumie-

miere pour sa conservation, lesquelles il a perdu par le premier mépris qu'il a fait de la verité en lui préférant le mensonge, c'est une punition continuée jusqu'à nous, qu'on ne peut surmonter qu'avec bien de la peine, car le Créateur a mis dans l'homme ce qui est dans le monde Elémentaire, qui est la circulation; car pour peu qu'on y veuille faire attention, on y remarquera un diastole & un sistole comme dans le coeur de l'homme, qui s'y font sans interruption, depuis qu'il a commencé à respirer, par le moyen desquels le sang entre dans les cavitez des arteres, & portent la vie dans tout ce petit monde; après y avoir répandu l'esprit de vie dans les parties les plus éloignées, aussi-bien aux plus élevées qu'aux plus basses, & en sort imperceptiblement & trouvent des veinules qui le reçoivent, qui ensuite en composent de plus grosses; & par un assemblage de plusieurs petites veines, en forment enfin la veine qu'on nomme la veine cave, qui rapporte au coeur tout ce sang qui a circulé par toute l'habitude du corps qui est son centre, pour y recevoir de nouveau l'esprit de vie qui s'y fermente.

Vo-

Voyons si nous trouverons cette même parité dans le globe terrestre, si cette même circulation s'y fait. Pour y parvenir, il faut convenir que nous ne voyons que deux élémens qui sont la terre & l'eau, desquels tous les êtres sont composez ; que la terre contient le chaud & le sec, l'eau le froid & l'humide ; que la chaleur de la terre est temperée par la froideur de l'eau, & la sécheresse par l'humidité de l'air

Moïse nous apprend que Dieu sépara la terre de l'eau : à la premiere il lui donna le nom d'*Aride*, la derniere il la nomma *Mer* ; mais pour entretenir l'harmonie entre ces deux grands corps, Dieu donna à la mer, comme le centre & le coeur de ce grand globe, un diastole & un sistole que nous nommons flux & reflux, qui a ses mouvemens réglez, lesquels font le même effet dans le globe de la terre, que le coeur fait en l'homme ; mais ce qui se fait de moment en moment en l'homme, est douze heures à se faire dans le globe terrestre : en six heures la mer s'éleve, & en six heures elle s'abbaisse, ce qui continue depuis la création, & qui ne finira qu'à la consommation du monde. Ce sont ces deux mouvemens qui aident

dent à rendre la fécondité à la terre par le moyen des canaux souterrains qui y sont que nous appellons sources, qui circulent par tout ce grand corps, & qui y portent l'esprit de vie, qui est fermenté dans son centre qui est la mer, lesquelles se font voir aussi-bien au-dessus des plus hautes montagnes, que dans les plus profondes vallées; lesquelles après avoir répandu l'esprit de vie dans tout l'intérieur de la terre, se répandent doucement sur sa superficie, par de petites & grandes fontaines, comme le sang fait par de petites artérioles qui peu à peu font des ruisseaux de petites rivieres, qui s'éloignant de leurs sorties en font de grosses, jusqu'enfin il se forme des rivieres qui portent les eaux jusques dans la mer. C'est ce qui se fait dans l'homme par le moyen des venules, veines, grosses veines, enfin la veine cave qui se décharge dans le coeur, comme les fleuves dans la mer, pour s'y fermenter & pour y recontinuer les mouvemens ordinaires. Nous pouvons donc dire que si les Anciens avoient voulu faire attention sur le globe de la terre & sur ce qui y paroît sensiblement, & en même tems sur ce qui se passe en l'homme, ils auroient

roient remarqué facilement la correſpondance qu'il y a du flux & du reflux de la mer avec le diaſtole & le ſiſtole qui fait la circulation, & la coagulation qui cauſe la mort, & que c'eſt la circulation qui fait vivre. Il faut donc employer tous ſes ſoins pour entretenir la premiere & détruire la derniere, & avoir pour principe que la vie de tous les animaux eſt dans le ſang, & qu'il ne péche jamais par la quantité, mais par la qualité, & que pour ôter cette petite partie de mauvaiſe qualité, il faudroit tirer toute la bonne: par exemple un muid de vin où il n'y a que trois ou quatre pintes de lie, quand il eſt brouillé & percé en même tems, tout le bon vin ſort trouble avec cette petite quantité de lie : la même choſe arrive au ſang quand il eſt fermenté par de mauvais levains. C'eſt de la prudence du Médecin de ſe précautioner contre ces accidens qui ſont très-facheux, qui cauſent tant de déſordre, & qui font mourir tant de perſonnes à la fleur de leur âge.

DISSERTATION

Sur les trois effets que produisent dans l'homme le Vin & les Liqueurs yvrantes.

C'est une chose necessaire à sçavoir, que la structure du corps humain est un tissu de canaux de différentes grandeurs, qui sont remplis de sang & d'autres liqueurs qui y circulent continuellemeut. De toutes les liqueurs qui parcourent le corps humain, nous distinguerons le sang qui coule dans les arteres & dans les veines, & le suc nerveux, c'est-à-dire la liqueur qui coule dans les tuyaux des nerfs : nous ne dirons rien en particulier de la lymphe, de la salive, de la bile, & des autres sucs qui sont, pour ainsi dire, des excrémens du sang, qu'il dépose dans les glandes, où ils reçoivent une filtration après laquelle ils circulent eux-mêmes dans les canaux qui leur sont destinez.

Tout le mouvement du corps humain, sa santé & sa vie dépend du mouvement circulaire du sang & de celui des autres liqueurs; à mesure que le sang & les autres liqueurs circulent, une

une certaine portion de leur masse se dissipe par la transpiration, & pour réparer ce qui a été consommé par la dissipation des esprits vitaux & animaux, & par les déjections sensibles, afin qu'elles se puissent rétablir par le moyen des sucs alimentaires.

Si un homme jouissant d'une santé parfaite, s'avisoit de s'interdire tous les alimens durant deux jours ou plus, son corps tomberoit dans la langueur à mesure que le besoin de réparer les dissipations qui sont faites, pour entretenir la circulation du sang & des autres liqueurs; pour lors cette circulation si necessaire cesse, & la masse du sang s'épaissit à mesure qu'elle se pert par la dissipation, les parties les plus fluides qui n'ont point été remplacées par les alimens s'épaississent, & le suc nerveux de même, ensorte que n'ayant plus cette fluidité qui donne l'action aux nerfs, la machine tombe à la fin dans une impuissance presque totale d'agir.

Si l'on tarde à secourir notre homme dans l'état où nous le supposons, bientôt le cours des liqueurs cessera entierement, ce qui veut dire la même chose que bien tôt notre homme mourra.

La santé de l'homme que nous ve

nons de proposer pour exemple, consistoit dans la circulation parfaite des liqueurs; sa maladie avoit pour cause le ralentissement de cette circulation, sa mort enfin ne sera que par le cessation totale du cours de ces mémes liqueurs. Nous avons donné pour cause du ralentissement du cours circulaire des liqueurs, l'épaississement & la coagulation de leurs masses:l'épaississement & la coagulation des liqueurs peut donc devenir d'une trop grande abstinence, comme dans l'exemple proposé. Mais elle peut aussi venir d'une excessive intempérance; c'est ce que nous allons voir par un nouvel exemple.

Un homme joüissant d'une santé parfaite, se rend subitement & volontairement malade en bûvant des liqueurs enyvrantes; examinons avec attention ce qui lui arrive dans les differens degrez de l'yvresse. Dans le premier degré il éprouve un sentiment joyeux, il pense avec liberté, il s'exprime aisément : dans le second degré sa joye se ralentit, il pense confusément, s'exprime difficilement : dans le troisiéme enfin il balbutie au point qu'on ne peut l'entendre qu'avec peine; veut-il se tenir debout, sa tête est si pesante qu'il

ne

ne peut la ſoutenir ; le voilà qu'il tombe par terre; & qu'il y demeure plongé dans un ſommeil apopleƈtique.

Le vin a produit ſucceſſivement tous ces effets, en augmentant d'abord la fluidité & le ralentiſſement, enſuite la circulation du ſang & du ſuc nerveux, ou ce qui veut dire la même choſe, en augmentant d'abord la fluidité, & cauſant après l'épaiſſiſſement de la maſſe des liqueurs.

Mais comment le vin a-t-il pû cauſer deux effets ſi contraires ? Le voici: il y a dans le vin dans l'eau-de-vie & autres liqueurs yvrantes, des particules extrêmement fluides, aƈtives & pénetrantes; mais ces parties extrêmement fluides, aƈtives & pénetrantes y ſont mêlées avec une huile glutineuſe & un ſouffre, qui ont comme on voit, une qualité contraire.

Lorſque le vin eſt arrivé dans l'eſtomac, les parties les plus fluides de ce mixte ſe ſéparent des parties huileuſes & ſulfureuſes, & ſe communiquent promptement au ſang & au ſuc nerveux dont elles augmentent la fluidité, & hatent le cours circulaire. Voilà la raiſon de cette joye qu'on éprouve dans le premier degré d'yvreſſe.

Laissons quelque tems séjourner dans l'estomac les parties huileuses & sulfureuses du vin, nous reviendrons à elles après avoir examiné l'action des parties fluides & pénetrantes qui se sont séparées, qui circulent dans la masse du sang & du suc nerveux.

Les parties les plus fluides & les plus pénetrantes du vin ne peuvent être long-tems dans le corps; non seulement elles échapent abondamment par la transpiration, mais en circulant rapidement avec la masse du sang & du suc nerveux, elles entraînent & dissipent par la même voye celle du même caractere qui étoit déja dans le sang & dans le suc nerveux, après quoi il arrive necessairement que la masse de l'une & de l'autre liqueur s'épaissit & que la circulation se ralentit.

Revenons présentement aux parties huileuses & sulphureuses du vin, que nous avons laissées pour quelque tems dans l'estomac, elles en sortent enfin mêlées avec le chile & se communiquent à leur tour au sang & au suc nerveux; c'est alors que la masse de l'une & de l'autre liqueur s'épaissit & se coagule au point qu'elles ne peuvent circuler que très-lentement.

Or

Or cette lenteur de la circulation par l'épaississement & la coagulation des liqueurs, est la cause & le principe de tous les accidens du second & troisiéme degré d'yvresse.

Un homme peut donc se procurer la mort, soit par l'excès d'abstinence, soit par celui d'intempérance; & dans ces deux cas qui paroissent si contraires, la mort & les differens accidens qui l'auront précedée, n'auront qu'une seule & unique cause, sçavoir l'épaississement, le ralentissement, & la cessation totale de leur cours ordinaire.

Il faut juger de là que la cause & l'origine de toutes les maladies ne viennent que de l'épaississement & du ralentissement de liqueurs, qui sont causez par une trop grande abstinence, ou d'une trop grande intemperance, & par ce qui peut y avoir de mauvais dans les alimens qui causent des obstructions, ce qui produit des révolutions dans le sang & dans les autres liqueurs, soit de fiévre, apoplexie, pleuresie, rhumatismes, gouttes, & toutes les maladies qui affligent le corps humain, lesquelles ne peuvent être détruites que par des remedes qu'on extrait des métaux & des mineraux qui doivent être

volatilisez pour ainsi dire, & spiritualisez, afin qu'ils puissent circuler avec la masse du sang & toutes les autres liqueurs, pour ôter & dissiper toutes les obstructions qui empêchent leurs circulations.

Comme il n'y a point de métal qui puisse se diviser en des parties plus subtiles que l'or c'est de lui que l'on doit extraire le véritable remede pour donner la fluidité au sang & à toutes les autres liqueurs, & qui puisse détruire & déboucher tous les obstacles. En arrivant dans l'estomac, il attaque les mauvains levains qui y sont, & les divise; & étant porté ensuite par la circulation avec la quintessence des alimens, il débouche les passages, & entraîne avec lui toutes les obstructions qui causent les maladies. On doit conclure de là que les remedes que l'on extrait des métaux & des mineraux doivent être préferez à ceux qu'on extrait des végetaux & des animaux : l'experience que nous avons tous les jours par le moyen des Eaux minerales, nous convainquent de ces véritez.

DIS-

DISSERTATION.

Sur la Maniere dont se font les dissolutions & les Digestions des alimens dans le corps des animaux principalement dans celui de l'homme

1. Je croi qu'il ne sera pas hors de propos de dire mon sentiment sur les vaisseaux qui sont dans le corps des animaux qu'on nomme excretoires lesquels sont comme des cribles & des tamis, propres à separer les liqueurs servant à faire les dissolutions & les digestions des aliments qui entrent dans leurs corps pour servir à leur nouriture & reparer les dissipations qui ont esté faites

2. J'en conois de cinq sortes principales ; les prémieres sont toutes les glandes qui tapissent le dedans de la bouche, on les apelle salivaires ; la deuxieme est la rate , la 3. est le foye la 4. est le pancras la 5. sont les Rheins ;

Les premieres sont celles qui se remplissent d'une liqueur saline & acide qui vient du cerveau, elle sert à liquifier & preparer les aliments que l'on

met dans la bouche, les humecte & les met en l'état de passer dans l'estomac par les visceres només Esophages, alors comme les aliments sont deja humectés & penetrés de cette liqueur ils tombent dans l'estomac, & y rencontrent une autre liqueur plus acide qui vient de la Rate qu'elle y verse continuellement : cette liqueur est apellée par le Docte Medecin le feu mol, Eau forte animale, Mercure vital & l'agent qui opere la dissolution & la digestion des aliments par son active acidité, de même que les eaux fortes font sur les metaux & les mineraux en les rendant fluides comme de la bouillie;

Cette operation étant faite l'estomac les pousse dehors & les renvoye dans l'intestin, qu'on nomme Duodenum; Quand ils sont dans ce viscere le foye qui est aussi un tamis separateur de ce qui est amer dans le sang, assemble cette liqueur amere dans la vessicule du fiel qui est dans son concave où il y a un canal qui verse continuellement sa liqueur amere, & cette liqueur trouvant ce qui sort de l'estomac tout dissous & digeré s'y joint amiablement, & font ensemble un

nou

nouvelle fermentation laquelle produit souvent des vents, source & principe de quantité de maladies dont nous parlerons.

Mais ces trois liqueurs savoir la salivaire qui vient du Cerveau, le feu humide acide vital ou l'eau forte animale qui est dans l'estomac & la liqueur amere qui vient de la vessicule du foye étant jointes & melées ensemble, fermentent & sortent de ce viscere passant sans s'arrêter dans l'intestin nommé jejunium & tombent dans ceux qu'on nomme illions, lesquels sont dans le mesantaire qu'ils environnent comme des cercles, & à ces intestins sont atachés pendant tout leurs cours & leur etendüe des petites veines qu'on apelle Lactées, qui sont comme des sangsües qui attirent la quintessence des aliments qui passent par les Intestins, & de cette operation ils en composent une liqueur blanche qu'on apelle chile, dont elles se dechargent dans un canal où reservoir nomé de Pequete parce, que c'est lui qui en a fait la decouverte; & lorsque ce qu'il y a de plus subtil, a été tiré par les veines lactées, les matieres grossieres qui en sortent tombent dans l'intestin qu'on nomme coecum, le

quel est une espece d'estomac fait comme un cul de sac, ou les aliments qui n'ont pas eu toutes les dissolutions & les digestions, fermentent tout de nouveau, & ce qui avoit echapé aux premieres operations étant toujours suivi des trois liqueurs precedentes & du feu humide qui separe toujours le pur de l'impur continue à faire sa fonction & les renvoie preparés dans le colon dans lequel ils trouvent le fluide insipide qui vient du Pancras qui se mêle avec toutes ses liqueurs, & ces matieres qui sont deja bien preparées; & comme il y a aussi autour de ce viscere des veines lactées qui font la même operation que dans les illions, elles attirent tout ce qu'il y avoit de reste de quiintessence dans ces matieres qui ont bien été dissoutes & digerées par toutes ces liqueurs precedentes & cet Intestin les renvoie dans le Rectum qui est le dernier.

Comme il y a encore dans ces matieres excrementeuses une liqueur acide & saline qui picote l'orifice de l'anus, il s'ouvre sans peine & donne une liberté aisée aux matieres fecales de s'évacuer, & c'est ce qu'on appelle faire des selles agreables & sans peines,

qui

qui eſt une marque que toutes ces liqueurs ont bien fait leurs operations ; Ce n'eſt pas aſſés il faut auſſi faire voir que les rheins ſont auſſi des cribles & des tamis pour ſeparer les liqueurs ſuperflües qui ſont dans le ſang lesquelles en ſont comme les excrements qui ſont les urines ; le ſang en étant ſeparé continue à faire ſa circulation, pendant que les urines qui ſont ces liqueurs ſuperflues ſont portées par les uretres dans la veſſie, à l'orifice de laquelle il y a un muſcle qu'on nomme Sperker, que la nature ouvre & ferme comme les cordons d'une bourſe à la volonté de l'homme, & quand toutes ces diſſolutions & ces digeſtions ont eu leurs perfections par le moien de toutes ces liqueurs precedentes, l'urine ſort ſans peine & ſans douleur pour ſatisfaire au beſoins de la nature.

Voila ce qui arrive quand les principes ſont bien unis & en equilibre & que l'harmonie eſt bien reglée entre eux : Nous venons de voir ce qui fait les bonnes diſſolutions & les bonnes digeſtions, il eſt neceſſaire de connoitre & qui fait & produit les mauvaiſes ; elles arrivent de deux manieres,

par trop ou trop-peu de liqueurs dissolvantes ; commençons par celles qui pechent par le trop, comme lorsque la salive qui vient des glandes du cerveau est trop acide ou trop salée, elle se communique aux aliments qu'on mange qui s'en impregnent & qui sont portés dans l'estomac dans lequel ils trouvent aussi une liqueur qui est trop acide, qui étant jointes ensemble dissolvent les aliments trop viste & causent une digestion prematurée, qui sortant de l'estomac tombe dans le duodenum, où il trouve la liqueur amere qui l'est avec excès, & ces trois liqueurs font une effervence si grande, qu'il en resulte une si grande quantité de vents qu'ils gonflent tous les visceres voisins & retrogradent dans l'estomac, & ils s'insinüent par le canal qui vient de la vessicule du fiel qui fait les douleurs qu'on dit avoir au foie, que les Medecins ordinaires disent être des Skirs & souvent ils s'insinuent dans les parties du corps les plus eloignées parce que tous les corps sont poreux, & dans ces lieux ils eclattent comme des bombes & causent ces violentes douleurs qu'on nomme goutes & Rhumatismes & parcourent tous les mem-

bres

bres en tres peu de tems ; comme ces vents portent avec eux une humidité qui leur sert de vehicule, ces vents en se dissipant y laissent leur humidité, qui par la suite fait des obstructions qui bouchent les passages ce qui cause les goutes particulierement aux Jointures, où il s'engendre ce qu'on apelle nodus, qui souvent produisent les matieres qui en sortent comme du platre, & enfin ils passent dans le Jejunium & tombent dans les illions autour des quels sont les veines lactées qui tirent une quintessence de ces aliments qui sont mal dissous & mal digerés, & qui par consequent ne peut être bonne pour faire un bon chile & un bon sang.

Ces Matieres tombent dans le coecum où ils continuent a faire de mauvaises dissolutions & digestions, le coecum les renvoie dans le colon, qui reçoit ces alimens mal dissous & mal digerés, continue à faire ses operations par le moien du suc pancreatique qui étant trop abondant & trop fluide, donne à ces matieres une trop grande fluidité, & c'est ce qui cause les cours de ventre, les devoiements les dissanteries & les flux de sang, toutes ces

matieres étant impregnées par ces liqueurs peccantes sortent du colon & tombent dans le *Rectum*, & sortent par l'anus qu'elles enflament comme si c'étoit quelque liqueur vitriolique, & causent ce qu'on apelle empreintes qui font sentir de violentes douleurs & de plus iritent les vaisseaux hemoroidaux, qui étants remplis de ces mauvais sucs les gonflent & causent ce qu'on nomme fistules qui par la suite fluent ce qui oblige à faire l'operation royale, ouvrage considerable pour Messrs. les Chirugiens.

Voila comme ces mauvaises dissolutions & digestions sont la cause & l'origine de toutes les maladies. Par ce raisonnement on voit que c'est donc les liqueurs qui font les dissolutions & les digestions les quelles pechent quelques fois par trop.

Il y en a aussi qui pechent par trop peu, quand par exemple la salive qui vient du cerveau, est trop douce, elle n'humecte pas les aliments d'une qualité propre à être bien dissous, ils tombent dans l'estomac, ou le feu mol, l'eau forte animale & le mercure vital, n'ont pas les qualités requises, ils agissent sur ces aliments d'une manie-

maniere que les dissolutions & les digestions ne se font pas, ces mêmes aliments sortent de l'estomac, sur les quels ces liqueurs n'aiant pas assés de force pour les bien dissoudre & digerer, ils tombent dans le duodenum où ils trouvent la liqueur amere qui vient de la vesicule du foye qui n'est pas assés amere, & de la passant dans le Jejunium & tombant dans les intestins où les veines lactées atirent des aliments, ces quintessences imparfaites pour faire le chile, qui n'ayant pas acquis toutes les dissolutions & les digestions requises, ne peuvent faire un bon sang, ces alimens mal preparés tombent dans le coecum, où ils continuent à faire de mauvaises operations, & il les renvoie dans le colon, où le fluide insipide manque, par consequent il ne peut pas donner à ces matieres la fluidité necessaire pour sortir & secoüer comme excrements, & c'est ce qui fait la constipation.

Cependant la fin de la nature est de pousser dehors ces matieres qui l'incomodent, elle les chasse avec peine dans le Rectum qui est le dernier intestin, où ils deviennent solides comme de la pierre n'y aiant point de cette liqueur

queur saline & acide pour picotter l'orifice de l'anus, elles y restent à moins que la nature ne fasse un effort pour les mettre dehors ;

Pour lui aider on a trouvé des supositoires & des lavements, mais souvent ils sont composés de si mauvaises drogues qu'ils irritent la nature & lui font faire de violents efforts qui après leurs operations font qu'on devient plus constipé qu'auparavant, parce que l'on met dans les lavements des decoctions, des huiles, du miel & des suifs, qui au lieu de picotter l'anus l'adoucissent & ne font pas ce que fait la liqueur acide & saline qui se trouve dans les excrements qui ont esté bien dissous & bien digerés par les liqueurs que nous avons dit ; c'est pourquoi quand on est constipé on est bien à plaindre, & tout le secours que l'on peut esperer, c'est de prendre des lavemens : si on vouloit les composer de ce que je vais dire on auroit plutôt du soulagement ; c'est qu'au lieu de toutes ces decoctions ne prendre simplement que de l'eau de pluïe ou de riviere dans la quelle on mettroit autant d'urine de la personne malade ou d'une autre personne en par faitte santé parce-

que

que l'urine ſimpatiſe infiniment avec les inteſtins & delaie les matieres qui ſont extremement coagulées, & qu'elle picotte l'orifice de l'anus & donne une liberté aux matieres ſecales de s'evacüer; & par ce moien la nature ſe trouve facilement ſoulagée; Mais le chile n'aiant pas eu toutes les diſſolutions & les digeſtions requiſes par ces liqueurs peccantes par trop peu, ſont un mauvais ſang qui en circulant par tous les excrétoires arrive enfin dans les Rheins, qui ſont les cribles & les tamis pour ſeparer les ſuperflus & les excrements qui ſont dans le ſang; quand le ſang en eſt ſeparé il continüe ſa circulation, mais cette liqueur qu'on nomme urine ſejourne ſouvent dans les Rheins, où il y a des obſtructions qui la retiennent, elle s'y fermente, s'echauſe & devient ardente & d'une couleur chargée, elle s'y epaiſſit & produit des glaires, lesquelles tombent dans la veſſie ou elles s'arrêtent, & le ſel coagulatif qui y eſt les aſſemble & fait des ſables, qui enſuite engendrent des pierres, & cette urine devient quelquefois ardente comme de l'eau de vitriol, qui cauſe au canal une ardeur brulante, principale-

lement à l'uretre, ce qui oblige souvent à se presenter pour faire de l'eau & qu'on ne peut faire, parce qu'il se trouve des glaires qui bouchent le Passage & qui obligent à se servir de la sonde pour uriner qui est le plus incomode de tous les Remedes dont les suites sont souvent très-facheuses.

COPIE

COPIE DE L'ARREST

Donné à la Grand'Chambre en faveur des Médecins.

Pour maintenir les Opinions d'Hippocrate, de Galien, & de leurs Sectateurs.

VEU par la Cour la Requeste présentée par les Médecins de cette Ville, tant en leurs noms, que comme Tuteurs & Défenseurs de la Doctrine d'Hippocrate & Galien anciens Professeurs de la Philosophie & de la Médecine : CONTENANT que depuis quelque tems un inconnu nommé *la Raison* auroit entrepris d'entrer par force dans l'Assemblée des Médecins de cette Ville; pour cet effet, à l'aide de certains Quidams factieux, prenant le surnom de Médecins Chymistes Hermétiques, gens sans aveu, se seroient mis en état d'expulser des Ecoles lesdit Hippocrate & Galien anciens Médecins & paisibles possesseurs desdites Ecoles & doctrine qu'on y enseigne, con-

contre lesquelles elle & ses consorts auroient déja publié plusieurs Livres, Traitez, Dissertations & Raisonnemens Diffamatoires, voulant assujettir le dit Hippocrate, Galien, & leurs Sectateurs à subir l'examen de leur doctrine, ce qui seroit directement opposé aux Loix & Coutume de ladite Assemblée, où lesdits Hippocrate, Gallien & leurs Sectateurs ont toujours été connus pour juger sans appel & non comptables de leur doctrine; que même sans l'aveu d'iceux, elle auroit changé & innové plusieurs choses au dedans de la Nature, ayant ôté au Cœur la prérogative d'être le principe des nerfs, que les anciens Médecins lui auroient libéralement accordé & de leur bon gré laquelle elle auroit cedé & transporté au Cerveau, & ensuite par une procedure nulle & de tout nullité, auroit attribué aud. Cœur la Charge de recevoir le Chile, appartenant ci-devant au Foye, comme aussi de faire voiturer le Sang par tout le corps, avec plein pouvoir audit Sang d'y vacquer, errer & circuler impunément par les veines & arteres; n'ayant aucun droit ni titre pour faire lesdites véxations, que la seule Expérience, dont le témoignage n'a ja-

jamais été reçû dans lesdites Assemblées : Auroit aussi attenté ladite Raison, par une entreprise inouye & par un attentat & voye de fait contre les dites Assemblées des Médecins, se seroit ingereé de guérir quantité de fiévres intermittentes, comme tierces, quartes, triples-quartes, même continues ; & autres maladies, avec des remedes de la Chymie Hermétique inconnue à l'adite Assemblée, aussi-bien qu'à Hippocrate, Galien & à leurs Sectateurs, & ce sans saignée, purgations ni évacuations précedentes, ce qui est non seulement irrégulier, mais détortionaire & abusif, ladite Raison n'ayant jamais été admise ni aggregée au Corps de ladite Assemblée, ne pouvant pas consulter avec les Docteurs d'icelle, ni être consultée par eux comme elle ne l'a jamais été en effet, nonobstant quoi & malgré les plaintes réitérées par . . . . ; & autres Défenseurs de ces bonnes opinions, elle n'auroit pas laissé de se servir toujours desdits remedes de la Chymie Hermétique, ayant eu la hardiesse de les employer en la présence desdits Médecins de ladite Assemblée, qui ont réüssi comme elle leur avoit proposé,

ce qui eſt une expérience très-dangereuſe, qui ne peut avoir été faite que par mauvaiſes voyes, Sortileges, Pactes avec le Diable; & non contente de ce, auroit entrepris de produire des Mémoires contraires aux opinions deſdits Médecins. Vû leſdits Mémoires & autres Piéces attachées à leur Requeſte ſignée. . . . . Procureur deſdits Médecins : Ouy le Rapport du Conſeiller commis, & tout conſideré.

LA COUR ayant égard à ladite Requeſte, a maintenu, gardé, maintient & garde leſdits Hippocrate, Galien & leurs Sectâteurs en pleine & paiſible poſſeſſion & jouiſſance deſdites Opinions & doctrine. Ordonne qu'elles ſeront toujours ſuivies & enſeignées par les Régens & Docteurs de ladite Aſſemblée des Médecins de cette Ville, ſans que pour ce ils ſoient obligez de les lire ni de ſçavoir leurs Langues & ſentimens, & ſur le fonds de leur Doctrine, les renvoye à leurs Cahiers; Enjoint au Cœur d'être le principe des nerfs, & à toutes perſonnes de quelle condition & profeſſionqu'elles ſoient, de le croire tel, nonobſtant toute expérience à ce contraire: Ordonne pareil-

reillement au Chyle d'aller droit au Foye, ſans plus paſſer par le Cœur; & au Foye de le recevoir : Fait deffenſes au Sang de n'être plus vagabond, errer ni circuler dans le Corps ſous peine d'être entierement livré & abandonné à la ſaignée : Défend à la raiſon & au bon Sens, & à leurs adhérans, de ne plus s'ingérer à l'avenir de guérir des fiévres tierces, quartes & continues par mauvaiſe voye & moyen ſacrilege, ni Pactes avec le Diable, ni bleſſures & autres maladies par Eaux Minérales ni Teintures des Métaux & Minéraux voatiliſez & ſpiritualiſez, & autres remedes inconnus à Hippocrate, Galien, & autres anciens leurs Sectateurs, & en cas de guériſons irrégulieres par iceux remedes, permet aux Médecins de ladite Aſſemblée, de rendre ſuivant leur méthode ordinaire, la fiévre & autres maladies avec la Caſſe, le Senné, Rhubarbe, Manne, Quinquina, Syrop, Opiat, Jalep, & autres remedes propres à cela, & de remettre les malades en tel & ſemblable état qu'ils étoient auparavant, pour être enſuite traitez ſelon les régles ordinaires, & s'ils n'en réchapent, être conduits du moins en l'autre monde ſuffiſamment pur-

purgez & évacuez ; & a donné acte auſdits . . . . & à leurs Sectateurs de leurs oppoſitions au bon Sens & à la Raiſon: Enjoint à tous Régens Docteurs d'enſeigner comme ils ont accoutumé, & de ſe ſervir pour Raiſon, de tels Raiſonnemens qu'ils aviſeront bon être, & de courir ſur les contrevenans, à peine d'être privez de leurs droits ; & afin qu'à l'avenir il n'y ſoit contrevenu, a banni à perpétuité la Raiſon & le bon Sens des Ecoles deſdites Aſſemblées, leur faiſant défenſes d'y entrer, troubler ni inquieter leſdits Hippocrate, Galien & leurs Sectateurs en la poſſeſſion & jouiſſance d'icelle à peine d'être déclarez Cabaliſtes & partiſans de la nouveauté; & à cet effet ſera le préſent Arreſt lû & publié à la premiere Aſſemblée que feront les Médecins de cette Ville, pour délibérer ſur les affaires de leurs Corps. Fait à la Grand Chambre le quatorze Juillet mil ſept cens dix-neuf. Collationné & Signé.

EFFETS DE LA POUDRE
de Santé

LES merveilleux effets de la poudre de Santé sont si surprenans, qu'elle previent les maladies les plus rébelles aux drogues ordinaires; comme la paralisie qui est une suite de l'apoplexie, les rhumatismes, la goutte, l'asme, la difficulté de respirer; elle exemte de toutes sortes de douleurs de tête, de fluxions sur les yeux, sur les dents & sur toutes les parties du corps qui sont causées par une grande abondance de pituite, laquelle n'est produite que par une trop grande quantité de matieres crues, indigestes & visqueuses, qui se mêlent dans la masse du sang, qui sont portées comme des vapeurs dans le cerveau, lesquelles ne trouvant pas les conduits ordinaires ouverts, qui sont les narines, y séjournent, y gonflent les glandes, & y font des obstructions, & bouchent les orifices des nerfs qui sont les canaux des esprits animaux, & souvent sont portez avec eux, & s'assemblant dans les parties où le passage se trouve trop étroit pour y

 passer,

paſſer, les eſprits animaux s'en déchargent & en ſont un dépôt en ces parties-là, les gonflent & ſouvent s'y coagulent, & c'eſt ce qui fait les *nodus* qui cauſent les douleurs qu'on appelle gouttes & rhumatiſmes.

A l'égard des fluxions ſur les yeux & ſur les dents; c'eſt que leur grande abondance & plénitude ſont quelquefois irruption à des vaiſſeaux qui ſont obligez de leur donner paſſage pour tomber ſur ces parties, qui cauſent les maladies qui y arrivent; ou elles ſont obligées de retomber par l'artére âpre dans les poûmons, ce qui cauſe l'aſme & la difficulté de reſpirer. Enfin elles augmentent quelquefois en une ſi grande quantité qu'elles cauſent l'apoplexie qui ſuffoque & cauſe la mort ſur la même heure.

Pour remédier à tous ces inconvéniens, il eſt néceſſaire d'uſer de cette poudre & d'en prendre tous les matins une pincée ou deux par le nez en forme de tabac, laquelle entretiendra par ce moyen les conduits des narines ouverts, qui ſont les canaux que la nature a mis en l'homme & à la femme pour faciliter l'évacuation de ces matiéres crues, indigeſtes & viſqueuſes qui ſont cauſe

de

de toutes ces maladies, lesquelles causent jounellement des morts subites : c'est pourquoi l'usage de cette poudre est bonne tant aux hommes qu'aux femmes de quelque âge qu'ils puissent être pour leur conservation.

Il ne faut pas que les éternuemens que cette poudre fait faire fassent de la peine étant amie du cerveau, & que c'est par-là que les pores s'ouvrent, & par lesquels les phlegmes passent, au contraire la nature se trouve fort soulagée & débarrassée de ce qui peut l'incommoder.

FIN.



TABLE

Des Chapitres & Articles contenus dans ce Livre.

Fin de la Table.

Le Sieur de Marconnay demeure sur le Quay de la Megisserie au bout du Pont-Neuf, aux trois Pilons: Ceux qui auront besoin de son ministere pourront s'adresser à lui. On le trouvera tous les matins jusqu'à dix heures, & le soir depuis une heure jusqu'à quatre. Le prix des bouteilles de son Eau sympatique, des Fiolles, de ses Panacées & de ses Elixirs est

est de six livres; comme il a beaucoup de veneration pour le sentiment d'Hippocrate & pour ses Aphorismes, entre autres pour celui qu'il a fait en faveur de ceux qui distrubuent des remedes lequel il veut observer très-religieusement, à moins que ce ne soit par charité.

Accipe dum dolet quia sanus
solvere nolet

L'explication de cet aphorisme d'Hippocrate dit

Quand de grandes douleurs tourmentent un malade
Il promet tout son bien pour avoir la Santé
Prens d'abord son argent pour plus *de sûreté*
Crainte qu'étant gueri il ne paye en gambades

Approbation du Censeur Royal.

JE soussigné Nicolas Andry, Conseiller Lecteur & Professeur Royal, Docteur Regent de la Faculté en Medecine de Paris, certifie à Monseigneur le Lieutenant Général de Police, qui m'a commis à l'examen de ce manuscrit, intitulé : *Nouvelles Découvertes en Medecine, très-utiles pour le service du Roi & du Public* que je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. Fait à Paris ce 13. Aoust 1723.

ANDRY.

VEU

VEU l'Approbation de M. Andry; perims d'imprimer. A Paris le 13. Aoust 1723.
M. P. DE VOYER D'ARGENSON.

Approbation de M. Winslow.

J'AY lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, ce manuſcrit à qui on donne le titre de *Nouvelles Découvertes en Medecine*, *&c.* & je l'ai paraphé par tout. Fait à Paris le 28 Septembre 1724.

WINSLOW.

PERMISSION DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE, ET DE NAVARRE : A nos amez & feaux Conſeillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres de Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil Prévôt de Paris, Baillifs, Senechaux leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien amé le Sieur DE MARCONNAY, Docteur Medecin; Nous ayant fait expoſer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage de ſa compoſition qui a pour titre : *Nouvelles Découvertes en Medecine*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion ſur ce neceſſaires, offrant pour cet effet de le faire impimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée ſous le contre-ſcel des preſentes. Nous lui avons permis & permettons par ces preſentes, de faire imprimer ledit Livre cy-deſſus ſpecifié en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparement & autant de fois que bon lui ſem-

blera

blera, ſur papier & caracteres conformément à ladite feuille imprimée & attachée ſous notredit contre-ſcel, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années conſecutives, à compter du jour de la date desdites préſentes; faiſons défenſes à tous Libraires, Imprimeurs, & autres perſonnes de quelque qualité & conditon qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; à la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Libraire, notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer en vente le manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, és mains de notre tres-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre tres-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des preſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouïr l'Expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empeſchemens. Voulons qu'à la copie deſdites preſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foy

ſoit

ſoit ajoûtee ;comme à l'Original; Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & neceſſaires ſans demander autre permiſſion , & nonobſtant Clameur de Haro , Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le trente-uniéme jour du mois d'Octobre, l'An de grace mil ſept cens vingt-ſix & de notre Reyne le douziéme. Par le Roy en ſon Conſeil-

Regiſtré ſur le Regiſtre VI. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris No. 519. fol. 413. Conformément au Reglement de 1723. qui fait défenſes Art. IV. à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir les Exemplaires preſcrits par l'art. CVIII. du méme Reglement. A Paris le 6. Novembre mil ſept cens vingt-ſix.

D. MARIETTE. *Syndic.*